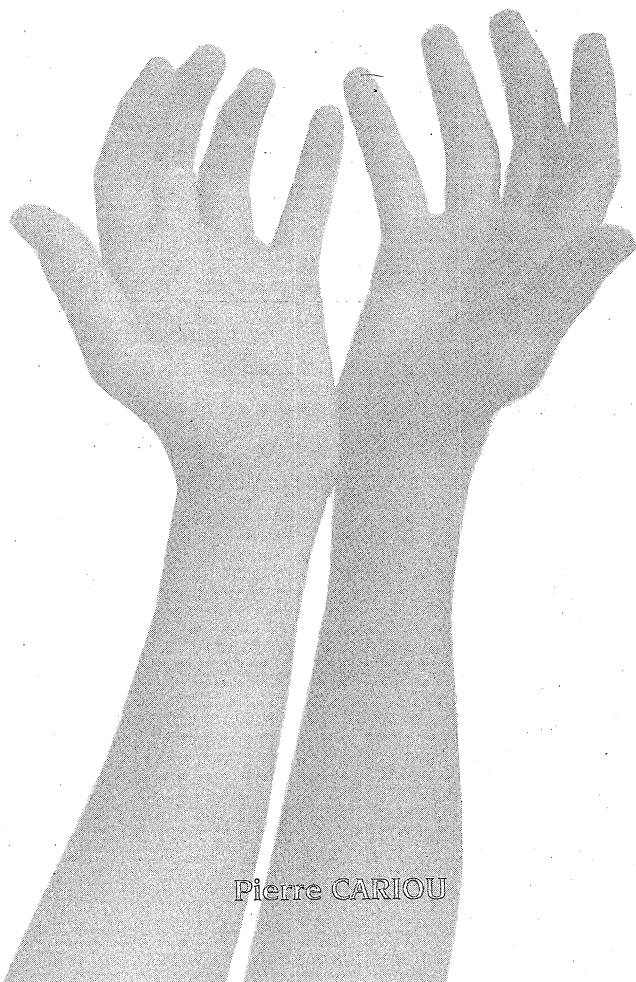


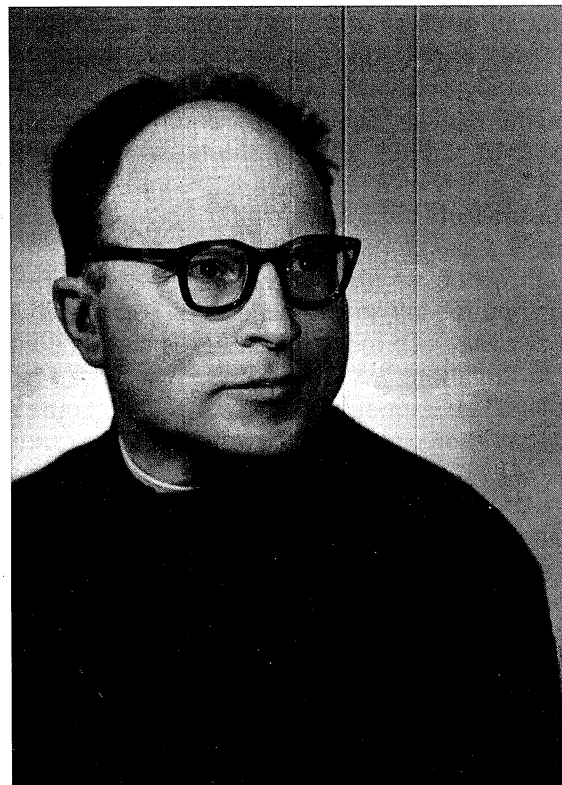
ENTRE VOS MAINS



Pierre CARIOU

Diocèse de
Quimper & Léon
— Ekepti Komperio Léon —

Document numérisé en 2016



L'auteur à l'époque des événements qu'il évoque.

Préface

Depuis quarante ans, nous sommes quelque peu saturés de récits, et de la déportation. Cependant le livre de l'abbé Pierre CARIOU m'a ému, bouleversé même. Dans un style simple, direct et sans bavures, il m'a fait revivre intensément les événements qui, de 1940 à 1945, ont meurtri la France.

Dans ce pittoresque coin de Bretagne qu'enchantait la baie de Douarnenez, jeune vicaire, il est témoin des malheurs de sa patrie, de la pesanteur de l'occupation de son sol par une puissance ennemie, mais également des divisions qui déchirent son peuple entre les partisans de la Résistance dans le sillage du général de Gaulle et ceux qui se rallient à la collaboration sous le patronage du Maréchal Pétain.

Il ose alors demander à son évêque la permission de quitter sa paroisse pour accompagner à Londres les jeunes de son patronage qui ont choisi le parti du refus. Mgr Duparc lui rappelle son devoir d'obéissance et lui enjoint de ne pas quitter son poste. Il reste donc, mais participe à l'organisation d'un départ par la mer de résistants vers l'Angleterre. Il est dénoncé par un français ; averti de sa prochaine arrestation, il va de nouveau consulter son évêque. Celui-ci lui répond : "Restez à votre poste quoi qu'il advienne. Nous vous le demandons au nom de votre engagement du sous-diaconat, "entre vos mains".

Pierre Cariou obéit. Il est alors arrêté par la Gestapo. Il nous fait revivre son douloureux calvaire, des prisons de Quimper et de Rennes aux camps de Neuengamme puis de Dachau, où je fis sa connaissance. Cela me permet d'attester la précision et la parfaite exactitude de ses souvenirs. Entre autres, ce qu'il dit du Recteur de Pont-Aven, Joseph Tanguy et son vicaire, que j'avais rencontrés au camp de Compiègne, héroïques témoins de la Bretagne résistante. On lira dans ce livre tout ce qui en porte témoignage.

Mais il témoigne aussi de la fidélité de Pierre Cariou à son sacerdoce. Tout au long de son dramatique périple, il n'oublie jamais qu'il est prêtre. Il continue d'en exercer le ministère auprès de ses compagnons de misère et de souffrance. Il leur apporte le réconfort de sa foi inconfusable et la grâce d'une suprême réconciliation avec Dieu.

Par là son livre apporte une belle confirmation du rôle que tant de prêtres français ont tenu au sein de leur peuple au long de ces années d'épreuve. Il mérite d'être lu, médité, diffusé.

Michel RIQUET

Président d'honneur de la Fédération Nationale
des Déportés de la Résistance

ENTRE VOS MAINS.

Entre vos mains, Monseigneur, j'avais promis obéissance entière, le jour où vous m'aviez conféré le sous-diaconat.

Par fidélité au Maréchal, vous avez refusé mon départ pour l'Angleterre. A vos yeux, le général de Londres était rebelle.

Mais rebelles l'avaient été les hommes de la Vendée militaire et Georges Cadoudal, vos références privilégiées. Vous me l'avez dit : "Nous sommes un chouan".

Un an plus tard, averti, de la meilleure source, que la Gestapo allait m'arrêter, je me rendis à nouveau auprès de vous, vous assurant que je courais le plus grand risque. Vous m'avez répondu sur un ton qui n'admettait aucune esquivé : "Restez à votre poste, quoi qu'il advienne. Nous vous le demandons au nom de votre engagement du sous-diaconat".

Je me suis agenouillé pour recevoir votre bénédiction. Vous veniez de me lier les mains et les pieds. Je ne savais pas, à cet instant, que vous m'envoyiez vers un ministère que ne prévoyaient pas les normes en usage au diocèse de Saint-Corentin...

Entre vos mains je suis tombé, capitaine Judas. Vous étiez Français. Vous fûtes officier de notre "Royale". Au plus bas de

l'abjection, vous avez livré à l'ennemi, à la torture, à la mort, des centaines de vos compatriotes...

Entre vos mains, jeunes Bretons devenus bras séculiers de la Gestapo, j'étais, à Carhaix, une chair pantelante...

Entre vos mains, garde prétorienne du régime qui organisa le monstrueux goulag de "Nuit et Brouillard" - entre vos mains, frères déportés qui fûtes nos Kapos et nos vorarbeiters, souvent plus cruels que vos maîtres SS, j'ai été à Neuengamme le 39.494, à Dachau le 152.792, anonyme du bétail humain promis au crématoire...

Mais au-delà de ces apparences qui m'enchaînaient, j'étais libre, Seigneur, comme le plus libre de vos fils.

Mon ancien Supérieur de Séminaire me l'avait dit, presque guilleret : "Vous êtes en paix avec votre évêque. Vous êtes dans la main du Bon Dieu".

A ce moment précis, je renâclai à m'engager sur la voie douloureuse. Mais, très vite, je sus d'évidence que c'est votre main qui m'avait conduit vers ces compagnons parvenus au seuil de la mort.

Parmi les grâces dont vous m'avez inondé, Seigneur, ce ministère de la souffrance partagée m'apparaît aujourd'hui comme la part la plus précieuse de ma vie.

AVANT-PROPOS.

Les années 1940-45 constituent, dans le flux de ce siècle, une période d'une importance majeure.

Sur le plan militaire et politique, elle a été marquée par l'effondrement le plus spectaculaire que la France ait connu, au long de son Histoire. Nous avons, il est vrai, opéré un retour progressif au combat, sur les sentiers de la victoire alliée.

Au cours de ces années noires, notre Pays retentit de deux voix discordantes. Celle de la Collaboration avec nos vainqueurs venait de Vichy, où s'était instaurée la monarchie de Pétain, glorieux maréchal entré en sénescence. Celle de l'appel au sursaut trouva, au fil des mois, une écoute et une adhésion de plus en plus ferventes. De Gaulle, général sans visage, nous parlait de Londres, sur des ondes brouillées.

Mais sur le terrain, l'Allemand imposait sa loi d'airain. Préfet, maire, gendarme, toutes les autorités françaises étaient à la botte de l'occupant. Ainsi en avaient disposé les conditions d'armistice.

Quelle a été, en ces temps, en notre diocèse de Quimper, l'attitude de nos

évêques ? Ils ont, dans la tempête, navigué au plus près, sous voile de la prudence.

Mon propos est de témoigner. Fabrice avait, sans le savoir, pris part à la bataille de Waterloo. Sa préoccupation était de récupérer son cheval.

Le vicaire de Douarnenez a été le sans-grade que les événements et les hommes pouvaient laminer. Il a puisé, dans sa foi, une certitude plus solide que granit breton. Tout est grâce. Mgr Théas, à Compiègne, me le rappela. J'ai accueilli comme don inestimable les jours et les ans qui m'ont été accordés de surcroît, pour continuer ici et là le même ministère de service. Mais pouvais-je oublier ?

Au Revier de Buchenwald, où s'achève son calvaire, l'abbé Joseph Tanguy, recteur de Pont-Aven, confie à son jeune ami Breton : "Mon pauvre Albert, je suis perdu. Mais j'espère que quelques-uns d'entre vous retourneront au Pays et diront ce qu'on nous a fait".

"La mémoire de la plupart des hommes, écrit Marguerite Yourcenar, est un cimetière abandonné où gisent, sans honneur, des morts qu'ils ont cessé de chérir".

Est-il un jour où je n'ai retrouvé vos visages, compagnons du voyage qui, pour vous, fut

sans retour ?

Est-il un jour où je n'ai payé de gratitude ceux qui - comme Jean Vourc'h, dans la division Leclerc, tombé devant Chartres - ont jalonné de leur jeunesse sacrifiée, la voie de notre libération ?

Retour de Berezina.

“Vous avez trissé. A Verdun, nous avons tenu”.

A mon retour, fin juillet 1940, ce fut l'accueil de Michel Derven, mon collègue à la paroisse Sacré-Cœur de Douarnenez. La médaille militaire de l'ancien Poilu s'indignait contre l'humiliation de notre déroute.

Lui ai-je répondu que nos généraux de 40 étaient les capitaines du défilé de la Victoire sur les Champs-Élysées, vingt ans plus tôt ? L'ami Michel, glorieux de Verdun et moi le défoncé de Sedan, communions dans une même souffrance.

Deux collègues étaient prisonniers. Un jésuite de Qimper, le P. Person, nous vint en aide. C'était un saint homme, mais de grand âge.

Avec les moyens du bord, et face à une situation inédite, nous étions disposés à faire au mieux.

Sainte Anne-la-Palud.

“La Semaine religieuse” du 23 août annonçait : “Par ordre des autorités allemandes, le Pardon de Sainte Anne-la-Palud ne sera pas solennisé, cette année”.

L'Allemand revint sur sa décision. Ainsi le dimanche 25 août, tout Douarnenez se rendit par le Riz et Tresmalaouen, jusqu'à la Palud. On n'oublia ni les morts, ni les prisonniers.

A l'homélie de la grand' messe, le curé de la cathédrale s'inspira des événements. La défaite était le châtiment du Ciel sur nos infidélités, comme le furent, pour Juda, la ruine de Jérusalem et la déportation à Babylone.

Aux Vêpres, l'éloquence toussotante de Mgr Cogneau, notre auxiliaire, reprit le thème du matin. C'est celui que vont orchestrer, quatre années durant, les ténors de Vichy et les basses de l'épiscopat. Dans le sac et la cendre, nos évêques, à quelques notoires exceptions près, entonnèrent face à l'ennemi, le “miserere” de nos turpitudes.

A N.D. des Portes, ce même 25 août, Mgr Duparc prit de la hauteur. Il entonna, devant l'énorme foule des pèlerins, le “sursum corda” de l'espérance.

Du Pardon, célébré à la Palud, au déclin de l'été tragique, j'ai gardé l'image d'un notable local, entouré d'une brochette d'officiers germaniques, à qui il faisait admirer le folklore celtique.

Sur le passage de la procession une Excellence ministérielle osait s'afficher avec ceux qui venaient de nous infliger la plus humiliante défaite de notre Histoire nationale. Signe prémonitoire de ce que le Maréchal allait inaugurer, quelques semaines plus tard, à Montoire.

La collaboration va tracer, entre Français, une ligne de partage autrement plus dramatique que la démarcation, imposée à Rethondes par l'Allemand sur la chair de la France.

Face à l'impudeur de l'ancien ministre, éclate dans la lumière le sacrifice d'un jeune Douarneniste, le second-maître, pilote de chasse, Marcel Le Bihan.

Héros national.

Le fait d'armes se déploie dans le ciel de Provence, au matin du 15 juin 1940, quelques semaines avant le Pardon de la Palud. A la base de Cuers, l'escadrille AB3 s'apprête à décoller pour une mission de bombardement sur l'Italie.

Mais voici qu'est signalée, venant de l'Est une imposante formation de 23 bombardiers, escortés de 15 chasseurs.

Aussitôt l'escadrille AC3 - celle de Marcel Le Bihan - avec les chasseurs de l'Armée de l'Air basée au Luc, se porte à la rencontre des assaillants. Les Français luttent à un contre trois.

Six appareils de l'AB3 sont détruits au sol, deux de l'AC3 abattus. Les Italiens perdent une vingtaine des leurs.

Marcel l'a claironné : "Si l'arme s'enraye ou se trouve au bout de ses munitions, je fonce dedans".

Ce 15 juin, alors que l'adversaire rompt le combat, Le Bihan aperçoit un chasseur ennemi isolé. Il le rejoint, prend de l'altitude et pique sur sa proie. Il l'éperonne. L'Italien s'écrase en terre de France.

Dans son appareil en flammes, Marcel s'efforce de maîtriser sa chute. Train rentré, il

contacte à vive allure un lopin de vigne, s'engage dans une trouée de bois. Les ailes déchiquetées, le fuselage termine sa course folle contre un talus. Le pilote réussit à se dégager, en dépit de ses brûlures. Il se dirige à pas hésitants vers la route.



Second-maître pilote de chasse Marcel Le Bihan

D'un poste d'observation, deux hommes accourent. Ils placent le blessé dans leur side-car et le portent au domicile de Mr Roux, maire de Rocbaron. Celui-ci est mobilisé. Sa femme et sa famille entourent Marcel de toutes leurs attentions.



Le monument élevé par la commune de Rocbaron avec la citation à l'ordre de la Marine.

Allongé sur un canapé, le blessé n'est plus qu'une plaie vive.

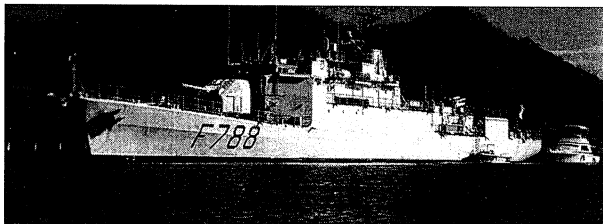
Au milieu de ses souffrances s'expriment encore la détermination et l'irrépressible espérance du héros : "Je reprendrai mon zinc.

Et on les aura". On les aura, cinq ans plus tard. Cinq longues années, gorgées de larmes et de sang.

On enveloppe Marcel dans une couverture. On l'achemine vers l'hôpital civil de Briegnoles. Il y décède, dans la soirée, à 24 ans.

Une citation à l'ordre de la Marine, signée Darlan, amiral de la Flotte, souligne l'exceptionnel fait d'armes :

"Jeune pilote de chasse très ardent et adroit. Le 15 juin 1940 lors d'un combat aérien, son appareil étant en flammes, voyant son adversaire lui échapper, a préféré entrer en collision avec lui et l'a entraîné dans sa chute, comme il avait annoncé vouloir le faire dans un cas semblable. A ainsi trouvé une mort glorieuse". ①



L'Aviso. Second-maître Le Bihan

Conseil de guerre.

L'entrevue entre le Maréchal et le Führer eut lieu le jeudi 24 octobre 1940. Le lendemain, l'événement tenait la Une de l'*Ouest Eclair*.

Un groupe de jeunes de la Stella Maris, notre Patro, arrivait au carrefour de la Croix. Cinq amis inséparables : Eugène, Herlé, Henri, Jean et Gaby.

Eugène se détacha pour acheter le journal. Photos et texte éclataient comme un chant de victoire. Cette victoire n'était pas la nôtre. Nécessité ou finasserie, Pétain faisait de Montoire un Canossa.

La réaction de nos juniors fut spontanée. L'un cracha sur le papier. L'autre le déchira. Tous s'esclaffèrent, heureux de leur protestation.

Las ! L'œil d'un feldwebel avait saisi la scène, qui s'était déroulée devant le Crédit Lyonnais, rue Duguay-Trouin.

Aux ordres de l'occupant, la maréchaussée locale fut sommée de dresser procès-verbal à l'encontre des cinq criminels de lèse-Führer. Les juniors vont passer deux nuits dans les locaux disciplinaires de la gendarmerie.

Le 28, Eugène fut conduit à Mesgloaguen, la maison d'arrêt de Quimper, tandis que ses

camarades retrouvaient une liberté provisoire.

Au matin du 4 novembre, Herlé, Jean, Henri et Gaby sont conduits au Palais de Justice de Quimper. Extrait de sa prison, Eugène rejoint ses camarades dans le box des accusés. Aucune assistance d'avocat, au cours de ces interrogatoires. Le jugement est remis à huitaine.

Eugène retrouve sa cellule. Un haussement d'épaule devant ses juges vaut à Herlé de lui tenir compagnie pendant deux jours. Les trois autres inculpés vont respirer l'air de la Baie.

Le 11 novembre est un glorieux anniversaire. Mais, en 1940, il est voilé de deuil. Nos juniors retrouvent le Palais de Justice, quai de l'Odét. Devant le Conseil de guerre, ils sont cette fois assistés d'un avocat quimpérois, Me Le Ninivin.

Au fond de la salle, les familles en émoi, Xavier Trellu, professeur agrégé au lycée de la Tour d'Auvergne et animateur de la Stella Maris, l'abbé directeur du Patro.

Après la plaidoirie de l'avocat et l'intervention du maire, Eugène Carn, en faveur de ses jeunes administrés, Henri et Eugène sont condamnés à trois mois de prison, Herlé et Jean à un mois : "Quant à Gabriel Le Bihan, qui n'a pas avoué, il est libre".

Eugène et Henri purgeront leur peine à Mesgloaguen. Ils y séjourneront jusqu'au 11

février 1941. Un jour je m'y trouvai avec François du Fretay venu, lui aussi, reconforter nos jeunes amis. J'appréciai la démarche de l'ex-maire administrateur.

Jean et Herlé partiront le 3 janvier 1941 pour une brève détention à la prison Cartier de Rennes.

Je garderai mémoire de cette matinée du 11 novembre 40, au Palais de Justice. Comme Gaby, nier et s'y tenir comme béton.

Le maire, la comtesse et l'Allemand.

Le maire de Douarnenez était, depuis le 14 septembre 1924, Daniel Le Flanchec. Un "étranger du dehors", comme l'eût qualifié le docker toulonnais.

L'homme venait de Brest. Il fut, assurait-on, enfant de chœur à Lambézellec, revêtu d'innocence et de soutane rouge. Innocence larguée, Daniel accentua le rouge. Les ouvriers de l'arsenal et ceux du Moulin Blanc applaudissaient l'éloquence à la Danton du camarade, professionnel de l'agitation. Le Parti communiste en fit son secrétaire départemental.

Descendu de Lambé, Daniel se glissa dans la grève fameuse qui fit de Douarnenez une cité révolutionnaire. Depuis 1921, la capitale de la sardine s'était donné, avec Velly, le premier maire communiste de France.

Le 1^{er} janvier 1925, deux inconnus tirèrent sur le maestro de l'agitation, lui arrachant un œil. Le Flanchec devenait un martyr.

Au reflux de la grève, le stentor brestois resta sur place. Devenu maire, il élut domicile, dans une baraque ostentatoire.

Les maires de l'époque avaient leurs tentations. Une administration municipale est une

entreprise. Elle passe des marchés considérables. En ces temps, seul le maire signait les contrats. Les jeux de la soultte dérivèrent vers l'écharpe du premier magistrat des sommes importantes. Le Flanchec fut visité par Mammon. Sa vertu prolétarienne chuta, se prostitua.

La cabane, sur la place, prêtait désormais aux ricanements. Elle disparut. Le camarade Daniel s'offrit sur le Port Rhu une maison de maître. Il s'afficha, sans complexe, avec une certaine comtesse de Lérins. En rupture de vœux, l'ex-sœur Marie du Sacré-Cœur, se maria à l'authentique comte. Elle en eut une fille, fort disgraciée.

Une comtesse, une vie de château, le pactole des marchés municipaux : le secrétaire départemental du Parti décida de rectifier sa ligne politique.

Le camarade Daniel avait été le grand électeur de Doriot auprès des Bretons de Saint-Denis. Grand Jacques venait de connaître son chemin de Damas et de fonder le Parti Populaire Français, (P.P.F.)

En 1936, Le Flanchec opéra le même virage. Il donna sa démission, provoquant ainsi de nouvelles élections. Affublé de la livrée P.P.F., il se présenta aux suffrages, à la tête d'une liste, dite modérée. Il l'emporta sur l'irréductible Jos Pencalet - Tête Dure, le bien nommé.

A l'arrivée des Allemands, le 20 juin 40, Daniel s'esquiva. En son âme torte, la comtesse mitonna un calcul diabolique. Elle dépêcha auprès de l'occupant sa fille qui susurra comme une confidence : "Le maire était communiste. Il l'est resté. Il a joué la comédie du P.P.F. mais il vous fera tout le mal possible". Destitué le 7 septembre 40, Le Flanchec sera arrêté. Il va prendre le chemin de Buchenwald. Il y succombera peu avant la libération du camp, en avril 45.

Le sénateur gentilhomme.

Par décision du Préfet en date du 21 octobre 1940, "les municipalités de Douarnenez, Tréboul et Ploaré sont suspendues". "Jusqu'à désignation d'une délégation spéciale, Mr du Fretay, maire de Ploaré est chargé, à titre provisoire, de l'administration de l'agglomération douarneniste. Il exercera, à ce titre, dans les trois communes, les pouvoirs de maire.

"Il sera assisté, dans l'exercice de ses fonctions, de quatre adjoints spéciaux, deux pour la commune de Douarnenez, un pour chacune des communes de Tréboul et de Ploaré".

Quelques jours plus tard, le 26 octobre, le Préfet étend les pouvoirs de du Fretay à Pouldavid. "L'Administrateur sera assisté dans sa tâche, pour les communes de Douarnenez, Tréboul et Pouldavid-sur-Mer par : MM. Carn, maire adjoint de Douarnenez et Beyer, adjoint spécial.

Gonidec, maire de Tréboul.

Belbéoc'h, maire de Pouldavid-sur-Mer, à qui il donnera toutes délégations utiles".

François Halna du Fretay, sénateur de la défunte III^e République, a voté, avec la très large majorité des Parlementaires, les pleins

pouvoirs au Maréchal. C'est un homme avenant. Il ne se connaît aucun ennemi. Madame du Fretay, entourée du respect unanime, se dévoue à la Croix-Rouge. Les Halna du Fretay ont été déclarés "maintenus nobles", par décision royale en 1698 et 1713. Le nom du gentilhomme campagnard sonne en harmonie avec la monarchie de Vichy. Le hobereau désargenté souhaitait, disait-on, une Préfecture. Mais il n'était pas sur la liste de Pierre Laval.

L'Allemand a la haute main sur la censure. Il a autorisé la projection, au Breiz-Izel, d'un film que l'Administrateur a jugé immoral. Du Fretay en demande le retrait. Refus de l'Occupant, croisé pur et dur d'une Europe à régénérer. L'Administrateur renonce à sa charge. Saluons la noble sortie.

En quelques semaines, Douarnenez va connaître son troisième titulaire de l'écharpe municipale. Eugène Carn entre dans le jeu d'une France allemande.

Le Breiz-Atao, naufagé du Canal.

Douarnenez avait un cercle d'autonomistes. L'arrivée des Germains les convertit à l'indépendance. Peu nombreux, ils haussèrent le ton.

Les deux leaders - Debeauvais et Mordrel - s'étaient réfugiés en Allemagne, dès la déclaration de guerre. A l'instar de Thorez, accueilli par Staline. Ils furent condamnés à mort par contumace.

L'Assemblée de Pontivy crut décider l'indépendance de la Bretagne. L'évêque de Quimper descendit de son vitrail. Il publia dans "La Semaine religieuse" du 12 juillet 1940, une vigoureuse mise en garde "contre une campagne de séparatisme breton qu'organisent, en ce moment, des hommes déjà condamnés par les tribunaux français... Quatre siècles d'Histoire nationale commune, malgré des dissentiments qui ne regardent que nous, ont intimement resserré nos liens de cœur avec la France... Nous lui sommes liés indissolublement. Nous ne la trahirons pas, à l'heure de sa douloureuse épreuve. Jamais Breton ne fit trahison. Potius mori quam fœdari".

Le texte épiscopal fut lu dans toutes les

églises du diocèse, le dimanche 14 juillet. Au cœur de l'été torride, un souffle d'Antarctique gifla le petit monde Breiz-Atao.

"La Semaine religieuse" fut interdite pour quinze jours. Les autres évêques de la Province furent sommés de ne pas faire écho à la voix de Mgr Duparc. Mais le seul texte du 12 juillet suffit pour noyer dans le Canal de Nantes-Brest, la tentative séparatiste de Pontivy.

L'évêque de Quimper récidiva. Avec plus de discrétion, mais dans la même ligne de fidélité à la France. Une note confidentielle ronéotypée à la Direction des Œuvres, fut adressée sous le manteau, aux aumôniers de mouvements catholiques et aux directeurs de Patro. Elle exigeait le rejet du Breiz-Atao.

J'appelle R... et T..., leur lis le texte épiscopal. Emu aux larmes, mais sans hésitation, T... déchire sa carte. R... s'y refuse. Il s'éloigne du Patro, mais nous resterons amis. ②

Les Breiz-Atao de Douarnenez ne me pardonneront pas le coup de la carte. Dans un café fusa la menace : "Si l'abbé Cariou continue, nous saurons le faire arrêter". Je me rendis chez l'ami : "Un café est un lieu public. Ta menace a été publique. Dans le cas où je serais arrêté, tu risques d'en être rendu responsable".

Le commissaire et le tambour.

Les Allemands, logés à l'école de Ploaré, faisaient leur démonstration quotidienne dans nos rues. Quelques femmes s'extasiaient : "Comme ils chantent bien ! Comme ils sont corrects !" Prestige de la victoire en uniforme.

A l'été 41, nous avons repris les activités du "Patro de vacances". Après le repas de la cantine, nous allons, par les Plomarc'hs, vers la plage du Riz - ou, par la "Route Neuve" et le Pont, jusqu'à Park-an-Eostik (champ du rossignol) - propriété Béziers sur le Port Rhu.

Pour discipliner la marche de l'interminable colonne de quelque 400 garçons, nous battions tambour, confortés par la sympathie générale.

Fureur de l'Allemand. Grincement du Commissaire. Joseph Edlinger est d'origine autrichienne. Au terme de quinze années dans la Légion Etrangère, il a obtenu la nationalité française. Il vient d'arriver à Douarnenez, en ce début d'été 41. Son zèle va se déployer, au service de l'Occupant.

Après quelques jours de tambourinade sur les grands axes, Edlinger m'accroche : "C'est de la provocation !" J'essaie d'expliquer : "Nos

garçons ont toujours chanté et battu tambour. C'est indispensable pour maintenir un peu d'ordre dans un si long défilé. Les soldats allemands ne font pas autrement, en scandant leur marche dans nos rues".

On autorise défilés, chants et tambour. Mais la hargne du Commissaire nous impose d'emprunter désormais les ruelles tordues du quartier Sainte-Hélène. Plus de rue Duguay-Trouin, mais quelque voie parallèle, sur la dorsale, pour rejoindre la prairie Béziers.

Nous doublons les tambours. Nous chantons avec une vigueur surmultipliée. L'Allemand finit par interdire chants et peaux d'âne.

Désormais, du côté de la Kommandantur, du Commissaire, du Breiz-Atao, on a l'œil sur le Patro et son abbé.

Filles du S.T.O.

En 1942, la Collaboration aboutit à l'organisation du Travail obligatoire. Selon les conventions Sauckel-Laval, chaque ouvrier français partant travailler en Allemagne, libérerait un prisonnier de guerre. La mystification était évidente. L'agrégé Xavier Trellu en appelle volontiers à Tacite. L'historien latin qualifie les Germains de son temps - il y a près de deux millénaires - "nati ad praedam et mendacium", "nés pour la rapine et le mensonge".

Parmi les condamnés du premier Conseil de guerre allemand, à Quimper, Eugène et Herlé craignent de tomber sous le coup d'une réquisition. Ils sont décidés à refuser le voyage.

Début juin 1943, Eugène trouve refuge chez mon frère Michel, dans la campagne de Briec. Deux semaines plus tard, Herlé l'y rejoint. L'alerte passée, les deux amis retrouvent Douarnenez.

Les Allemands accentuent leurs exigences. Ils réclament désormais de la main-d'œuvre féminine.

Mgr Duparc écrit "à qui de droit, que cette mesure est contraire au droit naturel et international, qu'il est indigne de faire passer le

conseil de révision à des jeunes filles, hors de la présence de leurs mères, ou, tout au moins d'assistantes sociales françaises, qu'il est indigne de les expatrier contre leur gré".

Le Préfet George informe l'évêque que ses "protestations sont écoutées, et que les femmes volontaires, seules, partiront".

Des jeunes filles de la société Métallurgique vont subir des pressions "Sacrifiez-vous, pour le bien de tout le personnel, leur dit le directeur, un Suisse allemand. Sinon, l'usine sera fermée".

M. N. ... fut déportée le 15 octobre 1942. Elle rentrera le 10 avril 1944, peu avant mon arrestation.

A sa demande, je me rendis chez elle. Elle me raconta sa vie de S.T.O. Hommes et femmes occupaient deux baraques voisines. Au retour du travail, une seule était éclairée et chauffée. Il arriva ce qui était à prévoir : filles enceintes, avortements.

M. N. ... rentra avec une tuberculose au stade terminal. Elle accueillit mon ministère, mourut quelques jours après.

Cette tragédie, parmi tant d'autres, manifeste de quelle croisade l'Allemand était le paladin.

L'auxiliaire et le Maréchal.

Le curé frappe à ma porte : "Lis, c'est une lettre de Mgr Cogneau à ton sujet".

L'auxiliaire se plaint que je sois si peu favorable au Maréchal. Il y a donc eu dénonciation.

L'un des secrétaires de mairie s'est, en effet, rendu à l'évêché, quelques jours auparavant. Dès son retour, en gare de Tréboul, il a lancé à la cantonade : "Cette fois, je tiens la peau de l'abbé Cariou. L'évêque va l'expédier ailleurs". On me rapporte le propos.

Une lettre attend réponse. Le curé s'échine sur un brouillon : "Je connais bien les opinions politiques de mon vicaire. Mais je ne crois pas qu'il ait été trop excessif (*sic*) dans l'expression de ses opinions".

"Vous me trahissez, monsieur le curé".

Et le digne homme de consentir à une nouvelle et laborieuse mouture.

Pour éviter l'acheminement par la Poste où s'exerce la censure, je propose de porter moi-même le message à son destinataire.

Le bas clergé, auquel je me rattache, redoute les approches de l'auxiliaire. C'est, assure-t-on, une tête pleine et sage. Bœuf de labour, à l'égal de Colbert, et Pôle Nord comme le ministre du Roi-Soleil.

L'éloquence n'est pas son charisme. J'ai souvenir d'une homélie qu'il adressa aux Confirmés de Douarnenez et qui empruntait à l'Ecclésiaste : "Mes enfants, tout est vanité. Il faut mourir. il faut se préparer à bien mourir". Peu ont aimé l'austère et omniscient auxiliaire. Tous lui ont voué respect.

Je remets à Mgr Cogneau la lettre fort brève de mon curé. Alors s'engage le dialogue dont j'atteste la teneur.

Lui - Monseigneur l'évêque veut qu'on soit pour le Maréchal.

Moi - La politique est un domaine libre. Je conçois qu'on opte pour une victoire allemande. Ainsi le fait avec éclat le cardinal Baudrillart. Pour ma part, je souhaite de toute mon âme la libération de la France. Donc la défaite de l'Allemagne.

Lui - Le Maréchal est l'autorité légitime. Il faut lui obéir.

Moi - Le président Lebrun était, lui aussi, l'autorité légitime. Et, avant lui, Doumergue et les autres. Au temps de Fallières, de Poincaré, la plupart des évêques étaient monarchistes, en dépit de l'appel pressant de Léon XIII au ralliement. Ainsi, Mgr Dubillart était royaliste.

Lui - C'est vrai. Mais aujourd'hui, Monseigneur veut qu'on soit pour le Maréchal.

Moi - Vous avez écrit, Monseigneur, votre

lettre à Mr le curé, après la visite que vous a faite ici l'un de nos secrétaires de mairie. Il s'est vanté, retour de l'évêché, de tenir ma peau. Vous lui auriez promis de me déplacer. Lui - Je n'ai pris aucun engagement à l'égard de ce Monsieur.

Moi - J'en étais persuadé, Monseigneur. Ce garçon est un mythomane dangereux. Il est d'une excellente famille. Mais c'est un fruit sec.. il a tout raté. Il boit. Il se donne de l'importance. Il menace un peu tout le monde. Pour vous éclairer sur l'homme, voici copie de la lettre qu'il a adressée au maire de Loctudy, le général de Penfentenyo : "Vieille culotte de peau, salaud..."

Lui- Il est grossier, ce Monsieur. Vous savez : un évêque est parfois obligé de recevoir toutes sortes de gens".

Le curé m'avait confié un colis - des boîtes de sardines - à l'intention de Mgr Cogneau.

L'époque était aux restrictions. Les sardines firent le meilleur effet. J'eus droit à un sourire, fleur gracieuse qui s'ouvrit, comme par miracle, en ce jardin hivernal.

O.R.A.

Les semaines qui couvrent la fin de l'été et le début de l'automne 1940, les bons gens de Douarnenez eurent droit à un spectacle quotidien, sur le port du Rosmeur : l'exercice d'embarquement des soldats stationnés à Ploaré.

Nos hôtes prenaient la direction de Tresma-laouen ou de Sainte-Anne. Ils se préparaient à renouveler l'exploit de Guillaume le Conquérant, persuadés de réussir là où Napoléon n'avait osé se risquer par la faute d'un certain Nelson.

Les chiqueurs du Rosmeur gloussaient d'aise, sous la visière rabattue. Vinrent les houles d'équinoxe. Il était écrit que la bataille d'Hastings ne connaîtrait pas sa réplique. Le Poméranien ne prendrait pas son bain à Brighton. L'Allemand de Ploaré se désespéra des caprices de l'océan. Ce nous fut une espérance.

Après Trafalgar, le Tondu courut à Austerlitz. Était-ce mimétisme ? Le Führer renonça, pour un temps, à régler sa montre sur Big Ben. Ses maréchaux foncèrent jusqu'aux portes de Leningrad.

Le monde retint son souffle. Le marais, la neige, l'immensité glacée, ces monstres avaient

eu raison de la Grande Armée. Ils vont infliger d'autres Berezina aux défonceurs de notre ligne Maginot.

Parmi les Allemands de Ploaré, un jeune Badois se présentait tous les dimanches vers 13h. Il se confessait en français.

J'avais déployé une carte de l'Europe de bonne dimension. Mon visiteur ne fut plus assuré de la victoire, dès que fut connue la reddition de von Paulus.

Le feldwebel m'annonça un jour son départ pour le front russe. A-t-il entendu, du côté de la Moskova, les orgues de Staline ? C'était un récital sans parenté avec une toccata de Bach.

Novembre 42. Débarquement américain en Afrique du Nord.

L'espérance, flamme discrète, entretenue au plus épais de la nuit, devenait soudain lumière éclatée. Une certitude. Il fallait désormais se préparer au combat. Comment rester les bras croisés, tandis que tomberaient sur notre sol, la jeunesse du Kent et celle du Kentucky, dans l'apocalypse où se jouait notre libération ?

Dès ce moment, la Résistance s'organise avec méthode. Jusque-là, elle était, chez la plupart, un choix intime, un vœu ardent. Elle se prêtait à des opérations ponctuelles. C'est ainsi qu'on acheminait vers l'Angleterre des aviateurs alliés tombés en combat aérien,

et quelques volontaires français.

Deux voies : par les Pyrénées et l'Espagne ou par bateau.

Il y avait surtout le Renseignement. De telles activités se sont poursuivies à Douarnenez, depuis l'été 40.

Xavier Trelu me parla du réseau Johnny.

Pour ma part, j'étais, à l'époque sensible à la situation de la paroisse Sacré-Cœur. Un vieux curé, le premier vicaire en attente d'un prochain Rectorat. Il va fonder sur la Côte bigoudenne, la paroisse Saint-Guénolé. Comment abandonner les enfants, les jeunes, si nombreux, qu'accueillait le Patro ?

Je croyais à la possibilité de concilier un ministère qui était ma vie, et l'engagement dans un combat dont l'échéance approchait. La loi du secret me retint de mettre dans la confidence l'un ou l'autre de mes confrères.

Un premier réseau nous sollicita : Turma. Luc Robet, responsable de la section d'escrime à la Stella Maris, nous connecta avec une autre filière. Ce fut l'O.R.A. - Organisation de Résistance de l'Armée. Elle tenait à échapper à la politisation de certains réseau parallèles. Ainsi Libé-Nord se rattachait à la mouvance socialiste. Front national et F.T.P. (Francs-Tireurs-Partisans) étaient noyautés par le Parti communiste.

Dalc'h mad (Tiens bon).

Un réseau, parmi d'autres, se donnait pour mission de récupérer les aviateurs alliés descendus en combat aérien. Par étapes, ils étaient acheminés vers la pointe de Bretagne, qui se prêtait le mieux au rapatriement vers l'Angleterre.



*Xavier Trelu et son ami Dr Antoine Vourc'h à Londres en 1943.
Tous deux seront plus tard députés du Finistère.*

Au tout début d'avril 1943, Xavier Trellu me confie sa décision de rejoindre de Gaulle. L'évasion lui trottait dans la tête depuis l'été 40. A l'approche des Allemands, il manqua de peu l'embarquement sur "La Brise". Il était du réseau Johnny, dont l'un des animateurs les plus actifs était son ami le Dr Antoine Vourc'h, de Plomodiern.

L'opération s'organise à Tréboul, autour du syndic Victor Salez. Sollicité par ce dernier, Corentin Colin offre la pinasse qu'il préparait pour la sardine de dérive, embarque l'huile et le carburant nécessaires pour la traversée. La barre est confiée au jeune Lili Marec, promu patron d'un équipage hétéroclite, dont quatre Stellistes. En de telles occurrences, les indiscretions sont à redouter qui conduiraient au pire. Tous scellèrent le secret.

Je m'interrogeai sur l'opportunité de me joindre à l'équipée. Deux ans auparavant, j'avais éludé l'offre d'un départ, pour les raisons de ministère, déjà évoquées.

Cette fois, la tentation est violente. Le Patro ? La paroisse ? Ces attaches restaient aussi fortes. Mais en 1939, il avait bien fallu se porter sur la ligne Maginot. Désormais, la grande affaire, c'est le combat. De toute mon âme, je souhaite embarquer sur le "Dalc'h mad".

Un prêtre ne saurait quitter son poste, sans l'accord de son évêque. Ainsi le stipule le



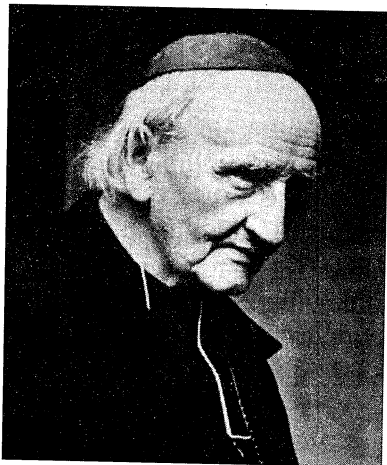
Mission accomplie, le Dalc'h Mad à la retraite au fond du port de Tréboul.

Droit canonique. Ainsi nous avait conditionnés notre formation, au Séminaire.

Prestigieux prélat, Mgr Duparc était la fierté de son diocèse. Son éloquence se déployait avec une aisance souveraine, sur les longues périodes cicéroniennes - le vol de l'albatros - Le verbe de notre Chrysostome perdait, il est vrai, ses prestiges, lorsque l'écriture le ramenait en cage. La lettre de Carême était cette onctueuses tisane qui, aux soirs d'hiver, incli-

ne mémé vers un paisible sommeil. Mgr Duparc, toaster sans égal, n'était pas Bossuet. Mais lorsque la liturgie le revêtait d'or et que la mitre romaine prolongeait encore sa haute silhouette, l'évêque pontifiant devenait une vision.

Servie par un timbre de violoncelle, l'éloquence profuse de Mgr Duparc était sollicitée par les chaires les plus illustres. Elle fit vibrer les foules de Lourdes, de Montmartre, celles de nos Pardons bretons. Elle souleva les fameux rassemblements d'hommes à Quimper, au Folgoët, à Landerneau qui brisèrent net les offensives du Cartel des Gauches, mal inspiré de prendre le relais du petit père Combes.



Mgr Duparc, évêque de Quimper et de Léon

Je me rendis auprès de mon évêque. C'était mon premier rendez-vous. Le prélat au grand air avait fait oublier que son père était ce charpentier, à l'arsenal de Lorient, avant de monter à Pont-Scorff pétrir le pain de sa famille nombreuse.

Sans doute étais-je quelque peu transi devant le visage buriné de Mgr Duparc. Il sembla suivre avec attention les mobiles de ma démarche.

- "De jeunes hommes de Douarnenez vont partir au combat. Les marins valides de l'île de Sein y sont engagés depuis 1940. Dans ce combat ils n'ont rencontré aucun prêtre breton.

"Les Français de la division Charlemagne luttent en Russie, aux côtés de l'Allemagne, sous uniforme allemand. Ils ont leur aumônier, Mgr Mayol de Luppe. La chose me paraît normale. Un prêtre assure son ministère auprès de chrétiens montant au combat.

- Mayol de Luppe, dites-vous ? Nous ne le connaissons pas. Nous ne voulons pas le connaître.

- Ce prélat assure être en accord avec son Ordinaire, en accord avec le cardinal Baudrillart.

- Nous refusons de le connaître. Nous blâmons surtout le Père Louis de la Trinité. Ce Carme est en rupture avec son Ordre.

- Il est aujourd'hui l'amiral Thierry d'Argenlieu.
- Amiral ? Serait-il vraiment amiral ?
- Oui, Monseigneur.
- Amiral ! Vous avez l'air renseigné. Qu'importe ? Pour nous, c'est un religieux en situation de grave désobéissance.
- Pour lui, le combat continue. Il est dans un pays qui lutte pour sa survie et pour la libération de la France.
- Nous souhaitons de tout cœur le départ des Allemands. Mais nous avons engagé notre parole envers le bon Maréchal. Nous avons encore récemment prié Monsieur le Ministre Lamirand d'assurer le Maréchal que tous les prêtres de notre diocèse, tous sans exception, resteraient dans l'obéissance. Nous sommes un chouan. Nous n'avons qu'une parole.

Au nom de l'obéissance que vous avez promise à votre évêque, nous vous interdisons de partir en Angleterre. Le général de Gaulle est un rebelle. Restez à Douarnenez. Nous vous donnons notre bénédiction". ⑤

Au sortir de l'entretien, je me rendis chez mon ancien Supérieur de Séminaire. Après un intermède à Poitiers, où l'avait appelé un évêque paniqué, son ami Mgr Mesguen, M. Messenger s'était réfugié dans cet appartement discret de l'évêché. Il accompagnait, sur le déclin de leur vie, Son Excellence

titulaire et l'auxiliaire aux longs bras.

Le Supérieur honoraire énonça des évidences.

"Vous ne pouviez partir sans l'autorisation de Monseigneur. Il vous impose de rester à Douarnenez. Eh bien ! c'est tout simple. Vous ne bougez pas. Vous êtes en paix avec votre évêque. Vous êtes dans la main du Bon Dieu".

Je restai sans voix. Je rentrais au bercail, quand, de toutes mes forces, je souhaitais m'en évader, comme d'un piège.

Le "Dalc'h mad" va partir. Sur le rafirot de Corentin Colin, seul Lili Marrec est marin professionnel. Xavier Trelu, il est vrai, est un loup de mer éprouvé. Il était barreur du "Toribio", coursier de race, aux régates de Cowes.

Autour des deux hommes, familiers de l'Océan, un aviateur de la R.A.F., des Résistants, dont l'un sera général, des réfractaires du S.T.O., des étudiants.

Le 7 avril, vers 10 h du soir, tous se rassemblent au 4 de la rue Jean-Bart, dans l'appartement de Claude Hernandez. Je me joins à ces braves pour partager des instants d'émotion.

Je propose, pour la radio de Londres, le message qui annoncera la réussite de l'escapade : "Sainte-Anne a bien fait les choses".

Lili donne le signal du départ vers le "Dalc'h mad". Vers la liberté et le combat. Bonne chance, les amis ! Bon vent ! ⑥

Puissent le "Dalc'h mad" tenir bon et Sainte-Anne bien faire les choses.

Les Allemands ont fait placarder, sur tous les murs du quai de Douarnenez et celui de Tréboul, l'avertissement que tout départ de bateau pour l'Angleterre entraînerait la consigne des ports.

Pour assurer sa sécurité personnelle, Corentin Colin pouvait saisir lui-même la barre de son bateau. Mais il a charge de famille nombreuse. Il voit de quels drames serait payée son escapade. Le port consigné, c'est, pour toute la ville, l'étranglement de la vie économique et la gêne extrême pour des milliers de familles. Il décide d'assumer seul les conséquences de son geste, au risque de sa liberté et peut-être de sa vie.

Le surlendemain du départ du "Dalc'h mad" Corentin fait à l'administrateur Québriac sa déclaration de perte. Le soir du 9, la gast en est saisie.

Dans la nuit, les Allemands l'arrachent à son sommeil, le conduisent à Valombreuse, la villa voisine de l'église Sacré-Cœur. Sous les coups, Corentin se contente de répéter "On a volé mon bateau pendant que j'étais à Pont-de-Buis, pour une affaire d'armement".

Conduit à Mesgloaguen, le soir du 10, il va y connaître le régime du cachot et des interrogatoires musclés. Comme son "Dalch mad", il tient bon. Il finit par créer chez ses tortionnaires, le doute sur sa complicité dans l'évasion. Au bout de trois semaines, s'ouvre pour lui la porte de la liberté.

Dès son retour à Tréboul, Corentin me fait prévenir "Partez. Les Allemands s'occupent de vous".

Je reste sur place. C'est l'impérieuse consigne de mon évêque.

Rendez-vous nocturne.

Les événements s'accélérent. L'Afrique du Nord est nettoyée de l'Afrika Korps. La Sicile libérée, les Alliés ont pris pied en Italie. Nous nous préparons au grand jour.

L'O.R.A. de Douarnenez a sollicité et obtenu un rendez-vous avec les autorités préfectorales. La rencontre a lieu, fin décembre 1943, à Kernoualet, maison de campagne de la famille Auguste Chancerelle, à Plogonnec. Le préfet George a délégué son secrétaire général Richard, ainsi que Soutif, chef départemental des Renseignements généraux.

Traitant de la passation des pouvoirs à l'heure de la Libération, nous tombons d'accord sur trois points jugés prioritaires :

- coordonner l'action des divers Réseaux au plan militaire.
- contenir l'emprise communiste.
- éviter les représailles.

Peu après, nous prenons contact avec Libé-Nord et le Front national, à la recherche de l'unité de commandement, sur le secteur de Douarnenez.

Notre candidat est Québriac. Tous se rallient à notre proposition. L'administrateur de l'Inscription Maritime n'a fait ni Navale ni l'Ecole de guerre. Mais il a des galons. On le sait

courageux et lucide. Ses qualités de diplomate ont été appréciées lors de divers conflits. ③

Cas de conscience.

Nous tenions la preuve que notre employé auxiliaire au service municipal du Ravitaillement, mon délateur auprès de l'évêché, avait des contacts fréquents avec les Allemands. Ses dénonciations avaient abouti à l'arrestation de Jean Lesteven et de la famille Le Pensec : les parents, deux fils, Jean et André.

Le commissaire de police, zélé collaborateur, se sentait lui-même menacé. Le 7 juin 1943, Edlinger adressait au Préfet une note confidentielle.

... "Dès mon arrivée à Douarnenez, j'ai constaté que toute la population était hostile à Monsieur... délégué de la L.V.F.

... Lorsque j'ai arrêté les requis défaillants (du S.T.O.) plusieurs personnes se sont rendues devant la gendarmerie. Au moment du départ des jeunes gens pour Quimper, la foule a poussé des "hou ! hou !... sera pendu".

"Des renseignements recueillis, il résulte que... s'adonne journellement à la boisson, menace telle ou telle personne des foudres des troupes d'occupation.

"Je l'ai entendu moi-même devant l'Hôtel de Ville, en pleine rue, le 31 mai, à 9 heures du matin : "Je me rends à Quimper, à la Sûreté allemande, à 11 heures, pour régler le compte

du maire, qui n'a pas daigné venir à la réunion de la L.V.F. tenue hier au soir, au cinéma "Breiz-Izel". Je vais également m'occuper de l'évêque, en ce qui concerne la messe de la L.V.F."

"Les personnes qui passaient ont tout entendu et elles sont parties en baissant la tête. Il ne se passe pas de jour que..., au cours de ses tournées dans les cafés, ne soit menacé même de mort...

"Il se vante partout, lorsqu'il a bu, que le commissaire ne fait pas son métier et qu'il se chargera de lui arranger son épingle de cravate avec la Sûreté allemande...

"Le sieur... étant employé auxiliaire au Ravitaillement à la mairie de Douarnenez, j'ai demandé à Monsieur de Maire son licenciement. Mais il m'a été répondu par ce magistrat municipal que pareille mesure ne saurait être prise sans représailles par suite de l'autorité occupante.

Monsieur... se sert de la force de la L.V.F. pour assouvir sa haine qui tourne au chantage.

"Je me permets, à cet effet, de joindre au présent copie des lettres adressées à certaines personnalités et aux fonctionnaires pour les forcer à assister à la réunion de la L.V.F. le 30 mai 1943.

Légion tricolore.

Douarnenez 26/5/43

Monsieur,

Nous vous prions de vouloir bien honorer de votre présence la réunion de la Légion des Volontaires français, qui se tiendra dimanche 30 mai à 21 heures, au cinéma "Breiz-Izel".

... Le Maréchal Pétain, en reconnaissant comme organisation officielle la L.V.F., vous trace votre devoir. Libre à vous d'assister à cette manifestation. Votre abstention serait néanmoins considérée comme une marque de désapprobation envers l'action de la L.V.F. Veuillez agréer...

Le sous-fifre du Ravitaillement, mais grand maître de la L.V.F. locale, était un danger évident "Nous allons le kidnapper, m'annoncèrent les amis. Il ne s'agit pas d'un assassinat, mais de légitime défense. Vous nous accompagnerez. Vous proposerez votre ministère, comme c'est l'usage pour les condamnés à mort".

Je protestai avec vigueur, sauvant la tête de celui qui se vantait d'avoir ma peau.

Il est probable que l'exécution du trublion éthylique aurait entraîné de redoutables représailles allemandes.

Ainsi, des bas-fonds de l'échec, émergent aux heures troubles, des êtres fragiles ou pervers

qui se donnent les pouvoirs de la revanche. Ainsi, en fut-il aux jours dévastateurs de la Terreur.

Drame à la Pointe du Raz.

Le 3 février 1944, le patron-pêcheur Michel Bernard me prie de passer chez lui, à la nuit tombée.

La maison est située face à l'abside de l'église Sacré-Cœur. J'y trouve Emile Le Bris, responsable de Libé-Nord. Il est sous le choc d'un drame.

"Nous sommes partis de Loctudy sur le "Jouet des Flots". Avec nous, Pierre Brossolette qui avait rendez-vous avec de Gaulle à Londres. Il y avait aussi Bollaërt, le commandant Jouhaud, l'enseigne de vaisseau Hénaff dit Fanfan. D'autres encore.

"La mer s'est déchaînée. Le "Jouet" a fait eau. Il a fallu nous rabattre sur la côte, à Lescoff. J'ai donné ordre de nous disperser, de sortir au plus vite du Cap, en évitant la grande route.

"Pour ma part, j'ai emprunté chemins de ferme et sentiers. Les Fritz sont sur nos traces.

"Je vais, dès cette nuit, quitter Douarnenez, et rejoindre mon maquis de Carhaix.

"J'avais accepté la direction provisoire du Front National, avec celle de Libé-Nord. Prenez la responsabilité de l'ensemble".

Brossolette, Bollaërt, Fanfan alertèrent Bernard, chef du comptoir du poisson, à

Quimper. Celui-ci accourut à Plogoff. Il crut bon de passer par Audierne. Erreur fatale. Pour lors, les Allemands dressaient des barages. Les naufragés de Lescoff sont arrêtés au pont de Poulgoazec, puis dirigés sur Paris.

Pour éviter de "parler" sous la torture Brossolette se jettera dans la cage d'escalier. Mort du héros. ④

Colonel en quête d'un bateau.

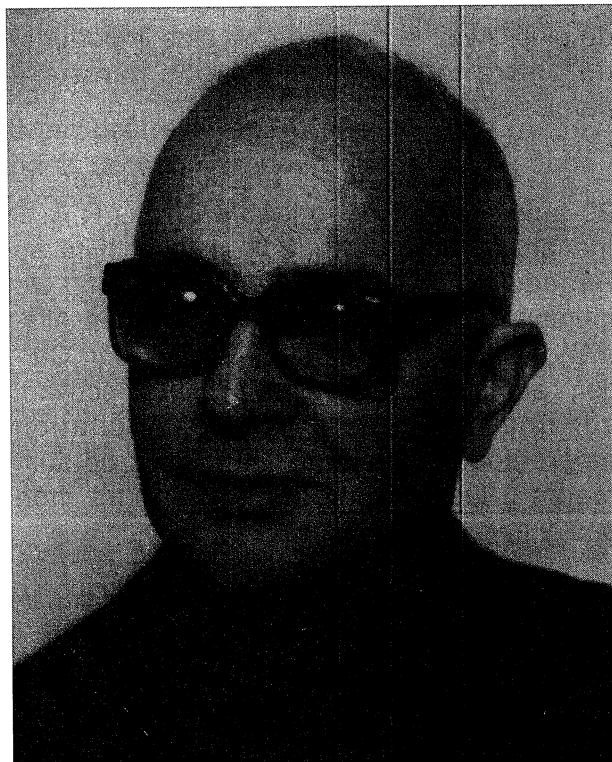
“Lorsque dans le silence de l’abjection, on n’entend plus retentir que la chaîne de l’esclave et la voix du délateur...”
(*Mémoires d’outre-tombe*).

Quelques jours avant le drame de Lescoff, j’avais remarqué, à la messe matinale de Sainte-Hélène, un homme dont la silhouette m’était inconnue. Il me rejoignit au presbytère.

Introduit au salon, il décline l’objet de sa démarche. Il est colonel en disponibilité, depuis le coup de force des Allemands sur la zone libre en novembre 42. L’un de ses fils, étudiant à Paris, s’est trouvé mêlé à l’assassinat d’un soldat allemand. Deux de ses camarades ont été arrêtés et fusillés.

Le fils a rejoint un maquis dans la région de Dinan. Il y perd les fruits de l’excellente éducation que le père s’est efforcé de lui assurer : “Je voudrais tellement en faire un vrai soldat, chez de Gaulle. Il me faut donc saisir l’occasion d’un départ de bateau”. Ma réponse est brève : “Je suis prêtre. Mon ministère est très absorbant. J’ignore tout de ces départs dont vous me parlez”.

L’homme s’éclipse.



Luc Robet

Après l’affaire de la Pointe du Raz, le “colonel” est revenu. Il me reproche de l’avoir laissé dans l’ignorance du départ. Il se fait suppliant : “Mettez-moi en rapport avec un de

vos marins. Je dispose d'une somme importante".

- Je suis au regret de vous décevoir, une fois de plus. Ayez la bonté de ne plus importuner un prêtre tout occupé par son ministère paroissial".

On m'investit.

Luc Robet a été arrêté à Rennes, le 20 janvier 44. Responsable de l'O.R.A. il menait, de surcroît, une intense activité au Réseau de Renseignements "Hector". Un membre du groupe a craqué et mis les Allemands sur la piste de Luc. De la prison Cartier, l'ami réussit l'exploit de m'alerter, écrivant sur une feuille de cigarette, la citation empruntée au psaume 129 "Supra dorsum meum... Des laboureurs ont labouré mon dos, y traçant de longs sillons..."

Luc est un homme d'honneur. Je suis sûr de son silence, quel que puisse en être le prix.

Nous avons naturellement envisagé une éventuelle arrestation : "Si ça m'arrive, avait prévenu C., disparaissez dans la nature. Il est probable que, sous la torture, je lâcherais le morceau".

Luc serra les dents et encaissa.

Perinde ac cadaver.

L'Obéissance à la manière d'un cadavre. La célèbre formule de saint Ignace de Loyola claque à l'égal d'une consigne militaire. Le jeune prêtre, mettant ses mains dans les mains de son évêque, prend le même engagement de totale disponibilité.

Un soir, après souper, un homme digne de considération et que je connaissais bien, vient me trouver : "Vous savez, sans doute que mon fils a fait un choix qui m'accable. Il est officier de la Gestapo. Il me prie de vous avertir que votre arrestation est décidée. Il vous demande de quitter Douarnenez immédiatement".

Le lendemain matin, je me rends à l'évêché. Mgr Duparc accueille avec sérénité la nouvelle situation.

- Je vous ai obéi, Monseigneur. Le "Dalc'h mad" est parti. Il est bien arrivé à destination. Je suis averti, depuis hier soir, que je vais être arrêté. Il s'agit de ma liberté, et, sans doute, de ma vie.

- Restez à votre poste quoi qu'il advienne. Nous vous le demandons au nom de votre engagement du sous-diaconat.

- Je vous assure, Monseigneur, que ma vie est en jeu. Je n'aurai pas les hautes protec-

tions dont a bénéficié Mr Crouan.

- Si vous êtes arrêté, tâchez d'avoir la belle conduite de Mr Crouan. Nous vous donnons notre bénédiction. ⑦

Mon sort est scellé. Une grâce allait fondre sur moi, contre laquelle protestait une incoercible volonté de vivre.

Le fils, reçu, à genoux, la bénédiction du père, qui, en toute inconscience, le livrait. Je négligeai, cette fois, de passer chez M. Messenger. Ni le curé, ni Jean Calvarin mon excellent collègue, ne reçurent confidence de mon secret.

Un autre monde.

L'inéluctable s'accomplit le mercredi 26 avril 1944.

Le secrétaire de mairie de Ploaré, après sa journée de bureau, vient me transmettre une commission de la part de la Phalange d'Arvor, le Patro de la paroisse Saint-Corentin : faire parvenir les haies de la Stella au terrain de Saint-Denis, où doit se dérouler, le lendemain, une compétition scolaire.

Je me mets aussitôt en mouvement, pour me rendre à l'atelier d'Yves Le Berre, notre très dévoué moniteur de gymnastique. Je sors du presbytère par le fond du jardin.

Un homme de la G.A.S.T. (douane maritime allemande) se tient à l'entrée de Valombreuse. Il m'interpelle, revolver au poing.

C'est l'instant que je redoutais, depuis de longs mois, et où tout bascule.

Nous traversons le parc d'Etienne Chancerelle, beau-frère de Luc Robet. Nous pénétrons dans la propriété d'André Chancerelle, beau-frère de Jean Crouan. L'ermitage a été réquisitionné par la G.A.S.T.

- L'abbé Cariou ?

- Lui-même.

- Je suis le chef de la G.A.S.T. pour ce départ-

tement. Je vous arrête. Vous savez pourquoi. La Gestapo va maintenant s'occuper de vous".

Je ne suis pas en état d'apprécier l'honneur que me fait un personnage important. La trappe s'est refermée. J'entre dans un autre monde. Je débarque sur une autre planète. Terra incognita.

On m'introduit dans un bureau du rez-de-chaussée. L'un des hommes de la maison s'active. Il hurle au téléphone. Annonce-t-il une victoire ? Le mérite en est mince. L'obéissance qu'un évêque de 87 ans a imposée à l'un de ses prêtres l'a livré sans recours.

L'homme m'indique, dans le coin droit de la fenêtre, une chaise à laquelle il m'attache avec une cordelette : "Ça, Monsieur, parce qu'un jeune homme, l'autre jour, s'est échappé d'ici". Allusion à l'évasion d'Athanase, l'un de nos stellistes.

Trois heures durant, mes yeux carressent le somptueux paysage, le parc où éclate le printemps, l'île Tristan, la baie embrasée par les feux du couchant. Je songe au "Dalc'h mad". Voici tout juste un an, il se glissait, sur ces eaux, vers le combat de la liberté.

Plus tard, des compagnons m'assurent avoir ressenti une sorte de soulagement, au moment de leur arrestation. Pour ma part, la cordelette aux poignets me brûle à l'égal

d'une amputation. Je supplie qu'elle se relâche un peu. On acquiesce à ma demande.

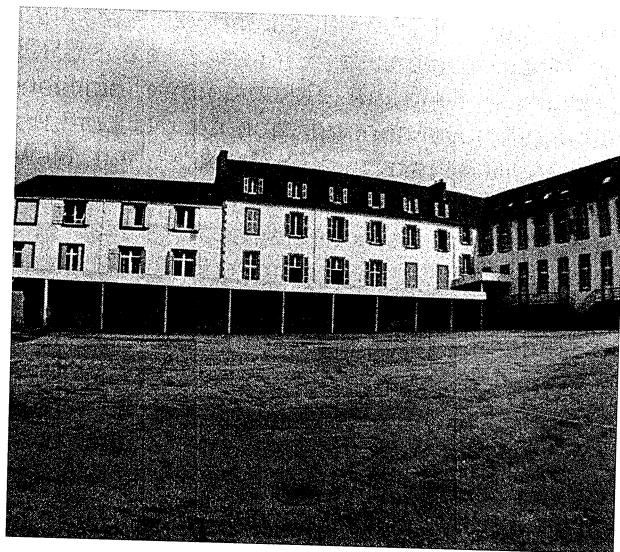
Sur le boulevard Richopin se croisent, dans la douceur de cette soirée, des groupes de jeunes, tout à la joie de vivre.

Soudain, une auto crisse dans la cour d'entrée, et stoppe. Quatre hommes, des jeunes Français font irruption dans le bureau. Rompus à la chasse à l'homme, ils me dévisagent, s'esclaffent : "Voici l'oiseau dont on nous parle depuis si longtemps".

La cordelette faisant office de menotte, on me pousse dans la voiture. A l'arrière m'encadrent deux des fauves. Le nervi assis à la droite du chauffeur m'enlève les lunettes. Il me presse de questions, comme une rafale de mitrailleuse. Je me bétonne de mutisme. Pleuvent les premières claques. Ce n'est qu'un discret préambule sur les sentiers de cette terre inconnue, empire de la haine et de toutes les violences.

Saint-Charles I.

Les lieux m'étaient familiers. Ce fut l'école qui initia le petit paysan aux délices de l'internat.

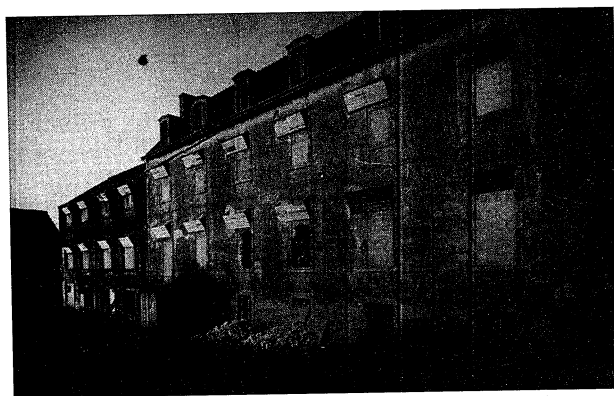


Ecole Saint-Charles

La prison Mesgloaguen s'avéra vite insuffisante pour accueillir tous les mauvais sujets allergiques à l'occupation germanique et que traquait le zèle des Français passés au service de l'ennemi.

Les trente deniers de la trahison n'ont cessé de susciter à Judas Iscariote une foi-

sonnante progéniture. Il se trouva un Français pour mettre la Gestapo sur les traces des abbés Tanguy, à Pont-Aven. Ceux-ci m'avaient précédé de peu à Saint-Charles.



L'école transformée en prison. Côté cour.

Le vendredi 31 décembre 1943 une formation de forteresses volantes vient de bombarder Lorient. L'un des appareils est abattu par la chasse allemande. Deux aviateurs américains réussissent à sauter en parachute dans la région de Bannalec. Ils trouvent refuge dans des familles. Mais l'ennemi bat la campagne. Il faut trouver un abri plus sûr. Spontanément on songe au presbytère de Pont-Aven. Plusieurs lieues à la ronde, tout le monde connaît le franc parler du recteur Joseph Tanguy. Ses homélies font

volontiers référence à l'événement et vibrent de la corde patriotique.

Un premier parachutiste est accueilli avec chaleur par le recteur et son vicaire. Le second le rejoint. Mais c'est un fils de Judas qui s'est proposé de le conduire. Aussitôt prévenue la Gestapo n'a plus qu'à constater le flagrant délit.

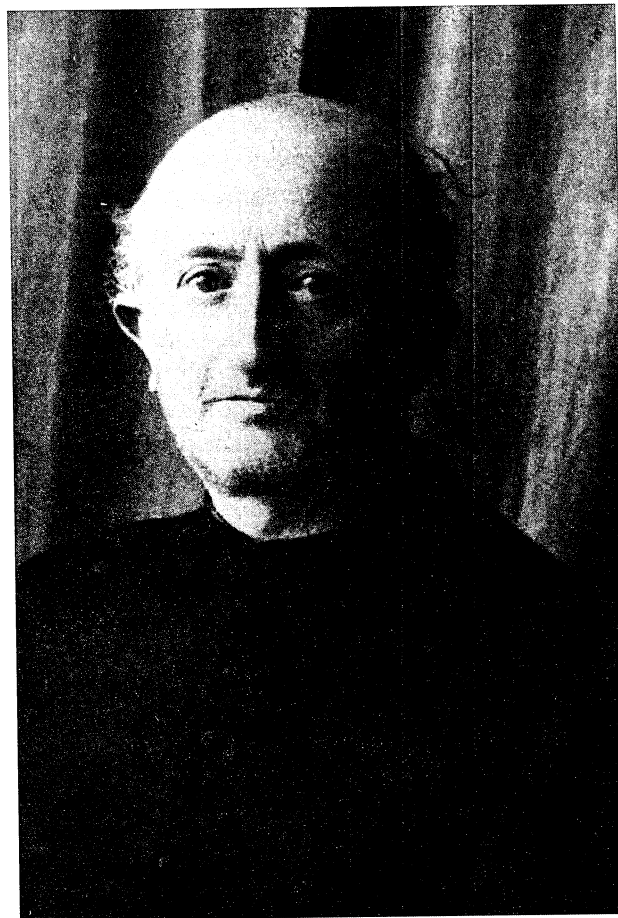
Les deux Américains ne connaîtront pas la joie de l'évasion et du retour au combat. Mais leur sort les met sous la protection des accords de Genève.

Le 3 janvier 1944, les abbés Tanguy sont mis en état d'arrestation. Le Recteur Joseph, assumant toute la responsabilité, intercède vigoureusement pour son vicaire Francis. Mais celui-ci se déclare solidaire de son Recteur et tient à en partager le sort. Pathétique émulation fraternelle.

Aux nombreux paroissiens, accourus devant la Kommandantur locale, Joseph Tanguy offre son bon sourire. Au moment de monter dans la voiture cellulaire, il glisse à un ami "Je leur parlerai le langage de l'honneur".

L'école évacuée, Saint-Charles a subi une mutation radicale. Les deux prêtres de Pont-Aven sont d'abord placés dans des cellules séparées. Le Recteur demande et obtient d'exercer son ministère auprès de ses com-

pagnons de détention. Privilège inouï consenti à ce prêtre de 62 ans, passant d'une cellule à



L'abbé Joseph Tanguy, recteur de Pont-Aven

l'autre, confessant les uns, réconfortant tout le monde.

Bientôt la joie lui est accordée de partager sa cellule avec son vicaire et celle d'y célébrer la messe. Le dimanche, dès le réveil, il demande à ses compagnons de couloir de s'unir à la messe qu'il va célébrer. Une clochette tinte au moment de l'Élévation. La récitation du Bréviaire, du rosaire, de l'office des morts, la méditation rythment les longues heures de la journée.

Le Recteur reçoit l'autorisation d'écrire à son évêque. Ce sera pour demander à Mgr Duparc de transmettre sa gratitude aux paroissiens de Pont-Aven qui comblent de "gâteries" leurs deux prêtres emprisonnés. Il va jusqu'à parler des "autorités de la police allemande et du personnel de la prison" qui les traitent "non seulement avec déférence, mais avec la plus grande et la plus compréhensive bienveillance". Expressions surprenantes qui traduisent une situation sans exemple dans les établissements contrôlés par la Gestapo.

Au terme de trois interrogatoires, Joseph Tanguy se prépare à affronter le Conseil de guerre qui va statuer sur son sort et celui de son vicaire. Il tient à assurer sa propre défense, refusant les services d'un avocat allemand, commis d'office.

Très brillant sujet, tout au long de ses études, docteur en théologie, Joseph Tanguy a enseigné la philo au Grand Séminaire de Quimper. La rigueur de l'argumentation, la noblesse des sentiments font de son plaidoyer une pièce d'anthologie. C'est le langage de l'honneur que le Recteur de Pont-Aven promettait de tenir devant ses juges.

"L'honneur, écrit-il, défendait de livrer à leurs ennemis des hommes fugitifs et désarmés qui venaient invoquer, auprès de moi, les droits sacrés de l'hospitalité. Il me défendait encore plus de livrer, moi Français, à la Police allemande, les noms des Français qui me les ont amenés. Les noms, du reste, je ne les connais pas, je n'en connais aucun.

...Je n'ai pas de préjugés contre l'Allemagne. Je l'ai toujours considérée comme une très grande nation, courageuse, studieuse, sérieuse, ordonnée et disciplinée, possédant à l'extrême le sens de l'organisation et de la réalisation, intelligente, active et adroite, appliquée dans son travail, consciencieuse dans ses transactions.

"Dans les ordres industriel et scientifique, philosophique, littéraire et artistique, l'Allemagne, sans dépasser la France ou l'Angleterre, occupe parmi les peuples du monde, une place de premier rang...

...Elle a, sans doute, ses défauts. Quel

peuple n'a pas les siens ? César ne parlait-il pas déjà de la légèreté des Gaulois, nos ancêtres ? Le grand défaut du caractère allemand... c'est cette tendance à l'abus de la force, et qui s'est traduite si souvent, dans ses relations internationales, par cette diplomatie de la menace, par cette politique du coup de poing sur la table.

... Mais le rêve n'a rien d'irréalisable, me semble-t-il, d'une France et d'une Allemagne se comprenant et se goûtant de mieux en mieux, et mettant fin, pour de bon, à leur dissentiment historique, cause de tant de maux dans le passé, pour vivre désormais en bonnes voisines, se corrigeant l'une l'autre pacifiquement dans leurs défauts et se complétant par leurs qualités.

... Tant que dure la guerre présente, l'heure n'est pas venue de collaborer. Dans cette guerre, vous êtes nos ennemis... Nous souffrons de notre défaite, mais nous n'en avons pas honte. Nous en sommes plus fiers que nous le serions d'une victoire comme celle que vous avez remportée sur nous. Car je regrette de vous le dire, elle n'avait pas été correcte... En violant les frontières de la Belgique et de la Hollande, vous avez attaqué injustement ces deux nations, et, à notre égard, au jeu sanglant de la guerre, vous avez triché.

... Mon vicaire, ayez l'humanité de le libérer immédiatement. il est presque mon enfant... C'est moi qui ai accordé, chez moi, l'hospitalité à ces fugitifs. Vous ne pouvez lui reprocher que de ne m'avoir pas dénoncé. Pouvait-il dénoncer son chef et son père ?

Joseph Tanguy conclut avec panache : "Ayant dressé devant vous le point de vue français, il est naturel que je respecte chez vous, le point de vue allemand. Entre les deux, bien au-dessus de ma personne et des vôtres, et bien au-delà de l'incident minime qui m'amène devant vous, l'Histoire jugera".

Ne croirait-on pas entendre Antigone devant Créon "Je ne pensais pas que tes défenses à toi fussent assez puissantes pour permettre à un mortel de passer outre à d'autres lois, aux lois non écrites, inébranlables. Elles ne datent, celles-là, ni d'aujourd'hui, ni d'hier et nul ne sait le jour où elles ont paru".

Simon-Pierre, plus simplement, déclare devant le Sanhédrin : "Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes".

Au cours de l'audience du Conseil de guerre, Joseph Tanguy insiste à nouveau pour dégager la responsabilité de son vicaire. Avec la même fermeté, Francis revendique sa part de responsabilité. Songe-t-il à Ismène s'adressant à sa sœur Antigone : "Je veux être à tes

côtés pour traverser cette épreuve”.

C'est, sans nul doute, la noblesse du plaidoyer et de l'attitude des deux prêtres qui valut aux abbés Tanguy d'échapper à la condamnation à mort.

Le 27 mai, ils quittent Saint-Charles pour le chemin de l'immolation.

Sa culture, son optimisme, son merveilleux sourire, sa charité qui ignorait tous les cliques, valurent au Recteur de Pont-Aven, à toutes les étapes de son calvaire, un rayonnement dont ont témoigné ceux de ses compagnons qui ont survécu à l'infamale entreprise.

Parti de Compiègne, le 27 avril 1944, le convoi arrive le 30 à Auschwitz. Les conditions du transfert s'apparentent à celles du fameux et tragique train de la mort. Les survivants connaîtront, à Birkenau, 15 jours d'épouvante que les mots ni les images ne sauraient exprimer.

Le 14 mai, nouveau départ. Cette fois pour Buchenwald. Les mauvais traitements, la faim ont ébranlé la santé des abbés Tanguy. Laisé nu pendant près de deux jours, le Recteur contracte une broncho-pneumonie. On le conduit au Revier. Francis demande à se rendre au chevet de son aîné dont l'état se dégrade. Il essuie un refus brutal. Mais un jeune Breton communiste réussit à contour-

ner le barrage. Joseph Tanguy lui avoue : “Mon pauvre Albert, je suis perdu, mais j'espère que quelques-uns retourneront au Pays et diront ce qu'on nous a fait”.

Albert témoignera “Cet homme si bon, si juste en tout et pour tous, a été brûlé dans l'enfer de Buchenwald”.

C'était le 25 mai 1944.

La mort de Joseph Tanguy jette la consternation chez les Français de toutes opinions. Pour Francis, le départ de son Recteur est un coup terrible. Peu après, il est dirigé sur le camp de Flossenbourg, où il est désigné pour le mortel Kommando des carrières. La furonculose, la dysenterie, la schlague du Kapo, justement surnommé “le tueur”, ont raison de ses dernières forces. Il succombe le 15 septembre 1944 et s'en va rejoindre son Recteur au Royaume de la lumière, du repos et de la paix.

Revenons à Saint-Charles. Au soir du 26 avril - un mois après le départ des abbés Tanguy - la prison s'ouvre à l'écolier de naguère. Les formalités d'écrou sont vite réglées. Mes kidnappeurs de l'Ermitage enlèvent la veste. Deux d'entre eux s'arment du nerf de bœuf. Les deux autres me traitent au punching-ball. Devant l'Allemand, saturé de tels spectacles, les valets se livrent à une besogne infâme. Je

saigne abondamment et finis par m'écrouler sur le parquet. Un soldat me lave le visage. Je reprends mes esprits.

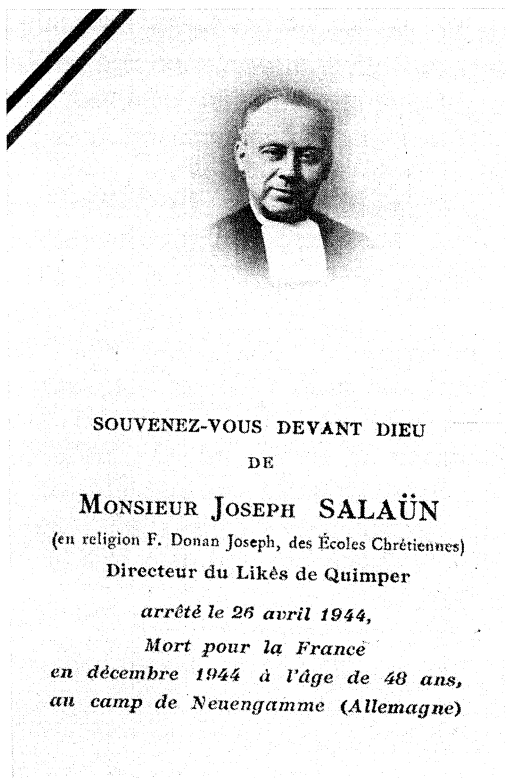
Vers minuit, me voici seul, dans une cellule du second étage. Le sommeil me fuit. A diverses reprises, l'antre s'éclaire d'un rai de lumière. Par le judas de la lourde porte, un œil insiste sur le nouveau pensionnaire. L'obscurité m'est douce qui voile un visage tuméfié.

Deux fois les couloirs ont répercuté des hurlements, comme de bêtes sous l'assommoir.

Début de matinée, une clef joue dans l'énorme serrure. Un soldat me conduit au grenier de l'aile Nord. Des hommes de la Kriegsmarine y font office de magasiniers. Des marins allemands à la prison Saint-Charles ? Ce n'est pas l'hôtel prévu pour les héros de l'Atlantique-Nord, ravageurs des convois alliés. Plus tard, nous entendrons parler de mutinerie de sous-mariniers à Brest. Je retrouve montre et portefeuille dont j'ai été délesté la veille. L'assurance m'est donnée, sur le ton le plus sérieux, qu'ils me seront restitués, dès la fin de la guerre.

Parmi les détenus présents dans la pièce, un regard cherche à capter mon attention. Trompant la surveillance, je m'approche "Frère Salaün, sans doute ?" Signe de tête affirmatif.

Je me souviens. Lors de sa dernière visite au presbytère, mon "colonel" m'avait demandé "Connaissez-vous le Directeur du Likès ?" J'avais nié, le plus naturellement du monde, n'ayant, de fait, jamais rencontré le Frère Salaün. Une même trahison nous réunit dans l'ergastule.



SOUVENEZ-VOUS DEVANT DIEU

DE

MONSIEUR JOSEPH SALAÜN

(en religion F. Donan Joseph, des Écoles Chrétiennes)

Directeur du Likès de Quimper

arrêté le 26 avril 1944,

Mort pour la France

*en décembre 1944 à l'âge de 48 ans,
au camp de Neuengamme (Allemagne)*

Frère Salaün

Compagnons.

Sous la conduite d'un gardien, j'aboutis à la cellule 27. Deux détenus m'y ont précédé : docteur Nicolas, de Concarneau et Yvon Bouguennec, secrétaire de mairie de Leuhan.

Je craignais la solitude. Voici des compagnons. Ils m'éclairent sur les habitudes de la maison : "L'essentielle vertu est, ici, la patience, me dit le docteur. Il va de soi que les lieux ne se prêtent pas aux confidences".

J'admire le calme de mes amis. Ils paraissent adaptés au rythme des heures longues. Le moindre bruit de pas, dans le couloir, est un événement.

A 19h, au moment de la fermeture, je fais connaissance avec Coco-Bel-Œil. C'est le cerbère qui sévit dans notre secteur. Avec Coco, la nature s'est montrée singulièrement avare de ses grâces. Le strabisme divergent l'a rendu inapte au tir de précision. Dans l'Afrika Korps, visant Montgomery, il eût étalé Rommel.

Coco a une voix à réveiller un cimetière, un poing à estourbir un bison. En réponse à son "goot nacht", docteur Nicolas est gratifié d'un grognement d'ours.

Sa besogne achevée, Coco a quitté le

couloir. Dehors, tout chante encore au soleil. Dans nos cœurs, la tristesse devance la nuit. Alors, s'élève en sourdine, la rengaine en vogue : "Je suis seul ce soir, avec mes rêves". C'est Joseph, le jeune coiffeur quimpérois, câlinant ses compagnons d'infortune. A travers la romance, il chante l'espérance des emmurés qui flirtent avec la mort.

Au matin du 28, lorsque tombe le vasistas, j'aspire la pureté du printemps, après l'air vicié que se sont disputé trois paires de poumons, aux heures nocturnes. Yvon Bouguennec sort pour la corvée d'hygiène. C'est l'aubaine attendue qui permet, l'espace de brefs instants, de caresser le soleil. Parfois de cueillir une illusoire bonne nouvelle.

Le régime s'est aggravé à la suite d'un drame récent. Une trentaine de Résistants sont venus attaquer la forteresse, avec des moyens dérisoirement disproportionnés. En représailles, une trentaine de détenus ont été alignés, au stand de tir du Frugy.

La Croix-Rouge de Melle Jaouen n'a désormais plus accès à Saint-Charles. Nous sommes réduits au brouet de la maison. Commence l'humiliant apprentissage de la faim.

L'instant guetté est celui où Coco disparaît du couloir. La cellule de Frère Salaün

fait face à la mienne. A deux reprises, le directeur du Likès me fait parvenir un billet par l'intermédiaire de Jean Tanneau, préposé à la lessive quotidienne du couloir. Il nous faut harmoniser nos versions, en vue des prochains interrogatoires. Départs de bateaux ? Résistance ? Nous sommes innocents de telles entreprises criminelles. ⑧

Capitaine Judas.

Ce 28 avril, la cellule 27 s'ouvre : "Pastor Cariou, Komme". J'ai suivi le soldat jusqu'à la baraque dressée au milieu de la cour.

En y arrivant, j'esquisse un mouvement de stupeur, devant l'homme botté, badine à la main. Il porte des galons de capitaine. Assis, il fume comme au salon. A ses côtés, debout, le grand rouquin, l'un de mes trois mousquetaires de la trahison, bastonneur chevronné.

"Eh oui ! monsieur l'abbé. C'est moi. Vous avez joué. Vous avez perdu. Tous deux nous faisons la guerre. Dommage que ça ne soit pas du même côté. Vous avez parfaitement tenu votre rôle. Bouche cousue sur les départs de bateaux, sur les Réseaux qui les organisent. Mais nous avons assez de recoupements sur vos activités".

Je me trouve devant l'homme si recueilli, à la chapelle Sainte-Hélène. Le colonel en disponibilité.

Il se redresse, se couvre, se gante : "Bonne chance, tout de même, monsieur l'abbé" me dit-il en se retirant. Ce n'est peut-être pas simple dérision.

Le grand rouquin tient en main un nerf de bœuf. Assis devant une table, un gnome, affublé de l'uniforme. Il fait office de scribe,

faute de partager le risque et l'honneur du combat.

L'interrogatoire est bref, sans sévices. Sans doute le colonel-capitaine a-t-il laissé des consignes.

Retour en cellule, je m'efforce à un premier bilan. Ils ont des présomptions. Détiennent-ils des preuves ? L'impératif demeure : marteler la même négation.

Angoisse.

Les jours s'écoulaient, monotones, dans l'attente de vrais interrogatoires. En mon sanctuaire, la prière n'a cessé, depuis mon arrivée sur la terre inconnue. Tant de visages m'y accompagnaient.

Le 4 mai, vers 17 heures, des appels retentissent dans notre couloir. La porte du 27 s'ouvre. Apparaît un Coco en transe : "Doktor Nicolas, Komme, Loss, loss !"

Le docteur s'interroge. Il a écrit au commandant de la prison, sollicitant son élargissement. Il nous a affirmé que les interrogatoires n'avaient relevé rien de grave à son encontre.

"C'est votre libération, docteur" lui dis-je. Il semble sourire à mon exégèse. Mis en confiance, il a empaqueté son linge. Coco revient, arrache le paquet : "Komme, loss, loss !"

Notre vieux compagnon en est désespéré. Il s'éloigne. Il s'en va, avec d'autres, vers les dunes du Poulguen, entre Le Guilvinec et Penmarc'h, face à l'immensité océane, vers son éternité.

Dans les cellules, le silence trahit l'angoisse. J'en jurerais, il en est qui égrènent, en ces instants, une litanie de supplications.

Une demi-heure s'écoule ainsi. Soudain, à nouveau, des bruits de bottes, des claquements de loquets. Coco, l'arme au poing : "Pastor Cariou, loss, loss !" Dans le couloir, des soldats casqués, mitrailleuse au bras.

Sur la cour se déploie l'appareil militaire. La pluie tombe, fine et douce. Une vingtaine de détenus, parmi lesquels mes 34 printemps me donnent figure de grand ancien. Blêmes, les visages de ces garçons. En fin de colonne, je me trouve enchaîné à Joseph Salaün. Le Frère murmure : "Ils vont nous fusiller. Donnez-moi l'absolution".

Nous nous engageons sur l'étroit chemin qui mène à la rue de Kerfeunteun.

"Si quelqu'un s'écarte de la colonne, avertit l'Allemand, il sera immédiatement abattu". Personne n'en doute.

Un car nous attend devant la boulangerie Salaün. A mon sentiment, il va nous conduire vers quelque lieu discret : grève, carrière, sous-bois :

Nous longeons le Likès. Joseph Salaün lève les yeux vers la chapelle.

Stupide, je suis surpris par l'indifférence à notre sort de ces braves gens, retour du travail, qui marchent allègrement vers un bonheur familial.

Au bas du champ de foire, nous obliquons sur la gauche, prenons la route de Brest. A la sor-

tie de Quimper, le moteur a des ratés. Le chauffeur, un Français, joue au désespéré. Sur un dernier hoquet, le car s'immobilise, à 3 km de la ville.

Le chef de convoi entre en furie. Décidément, ces Germains sont des aboyeurs nés. L'officier menace de son arme le chauffeur qui n'en peut mais. Il soupçonne une embûche. Les maquisards ne vont-ils pas sortir de ces bosquets ? Fol espoir d'un instant. Ordre nous est donné de descendre du car : "Loss, loss !"

Encadrés de mitraillettes, nous montons à pied, par Bécharles, vers la Croix-des-Gardiens.

Revenu de ses caprices, le car nous rejoint, nous ramène à bonne allure, vers Saint-Charles. On nous pousse, sans ménagements, dans les deux premières cellules, au premier étage.

Peu à peu, les langues se délient. A voix contenue, nous échangeons nos impressions. Il ne peut s'agir d'un déplacement pour interrogatoire. On assure que le rite exige une mise correcte. Or, le départ en catastrophe nous a surpris en négligé. Changement de prison ? Ces messieurs nous auraient invités à rassembler linge et objets personnels.

La probabilité suggère le massacre. Je propose mon ministère. Mes neuf compagnons

s'ouvrent au pardon.

Ce soir du 4 mai, je ressens comme une évidence qu'une main mystérieuse m'a poussé là. Le vieil homme, le père de ton sacerdoce a été cette main providentielle.

La nuit venue, nos corps cherchent à s'accommoder d'un espace excessivement réduit. L'aurore nous trouve endoloris. Le jour se lève sur mon anniversaire.

Anniversaire.

Fin de matinée du 5 mai, nous subissons le rite de la veille. Je suis, à nouveau, menotté à Frère Salaün.

Le moteur tourne avec allégresse, docile serviteur du destin qui nous emporte.

Voici le carrefour de Ty-Sanquer. Me suis-je trompé ? J'ai cru reconnaître ma bonne tante de Coat-glas. A une encablure de la route, le village où l'accueil fut toujours si chaleureux. A gauche, la chapelle Sainte-Cécile. En quelle fosse reposera, ce soir, le corps venu au jour, il y a 34 ans, un jeudi de l'Ascension ?

Le silence est lourd, en ce car, où se rassemblent les tendresses, les angoisses de cette jeunesse. Briec-Edern. Quelle opulence, au joli mai, en cette vallée de l'Aulne ! Les pommiers en fleur explosent de promesses, dernier sourire de notre Cornouaille à ceux qu'une détonation va libérer de ce monde.

La cave du château.

La nuit est tombée quand nous entrons dans Carhaix. Le car pénètre dans la cour d'une vaste maison bourgeoise. C'est la demeure du notaire Lancien, frère du sénateur. L'immeuble a été réquisitionné par la Gestapo. C'est le sous-sol qui nous accueille.



Maison du notaire Lancien, à Carhaix, siège de la Gestapo.

Dans le groupe, deux Russes et deux Belges. Le reste est Breton de Cornouaille. J'ai reçu, la veille, les confidences des neuf compagnons de ma cellule. Je m'interroge sur la

manière et le moment de proposer mon ministère aux autres.

Il est près de minuit, lorsque s'ouvre la porte de notre réduit. Des Carhaisiens requis surgissent avec des bottes de paille. Peu après, arrivent trois dames, chacune chargée d'une bassine de soupe fumante. La distribution se passe en silence, sous l'œil de nos escorteurs.

Soupe et paille s'accommodent mal avec la logique du pire que nous avons échafaudée. L'espérance est confortée par le petit déjeuner que les mêmes dames viennent nous servir, au matin du 6 mai.

Au cours de cette matinée, premiers appels. L'angoisse et l'espoir se donnent la réplique dans les cœurs. Certains sollicitent l'absolution.

Il en est qui se refusent à l'évidence. Tel ce garçon de Scrignac "Je n'ai rien fait. Enfin rien de grave".

- Comment te trouves-tu ici ?

- Ben, avec les copains du maquis, on a fait tomber un Schleu. On lui a enlevé fusil et cartouches. On l'a attaché à un arbre. On ne lui a pas fait de misères. Pas trop. Pendant qu'on s'amusait avec notre prisonnier, d'autres Schleus sont venus. Un tas. Ils nous ont coffrés et drôlement tabassés. Terrible. C'est grave ?

- Pour ta conscience, non. Mais les lois de la guerre sont sans pitié. Tu as été pris les armes à la main. Peut-être ton jeune âge inclinera-t-il tes juges à la clémence".

Scrignac ? Je me souviens de l'abbé Perrot, l'autonomiste abattu dans un chemin creux, au retour de la messe qu'il venait de célébrer dans une chapelle. Je hasarde une question : "Sais-tu qui a tué ton Recteur ?

- Non. Je vous assure que je ne sais pas. On disait qu'il était l'ami des Allemands. On l'a vu avec eux. Mais jamais je n'aurais tiré sur le prêtre qui m'a fait le catéchisme. Tous, à Scrignac, ont dit que l'assassin n'était pas de chez nous".

J'ai cru à la parole de ce garçon qu'une mitraillette allait bientôt faucher. Les appels se suivent à bonne cadence. A croire que les interrogatoires ne sont qu'une formalité.

Ceux que je vois ainsi disparaître vont redescendre vers le Sud. C'est sur une dune de Cornouaille, à Moustierlin, que s'achèvera, pour ce monde, leur brève et généreuse existence.

Il ne reste bientôt, en cette cave, que Frère Salaün et moi. Nous avons affiné notre système de défense. Nous avons surtout longuement prié. Pour nos compagnons en grand péril. Pour notre Judas. Pour le Likès. Pour

Douarnenez. Pour nos familles. Pour la victoire alliée.

Frère Salaün est appelé, à son tour. Il m'apparaît qu'un même sort nous liera.

Supra dorsum meum.

Mes trois interrogatoires vont s'échelonner sur une semaine. Ils ont lieu dans une maison toute neuve que vient de construire un marchand de vin, et que la Gestapo locale a trouvée à son goût.

Dès mon arrivée, on me prie d'enlever la soutane. Assise à son bureau, une jeune Française s'apprête à enregistrer mes aveux.

Le maître du jeu - Français lui aussi - est un muscle de compétition. Français comme les larbins de l'Ermitage, comme mon capitaine Judas.

Aux victoires de Rommel et autres maréchaux, les Allemands ont ajouté celle des mille et mille trahisons qui rampèrent, dans la nuit, pour les œuvres de mort.

- Alors, curé, raconte ! qui était sur ce "Dalc'h mad" ? Il y avait tes copains que nous connaissons. Mais les autres ? Allons, parle !

- Je ne vous dirai rien d'un bateau dont j'ignore l'existence. Tout ce que vos tortures pourraient m'arracher à ce sujet ne serait que mensonge".

Au long de mes interrogatoires, je me suis cramponné à cette unique réponse. Au-delà des bastonnades très appuyées, c'est la pendaison par les poignets qui m'arrache des

plaintes. Incroyable, la densité de souffrance que la cruauté peut extraire d'un homme.

Arrive le moment où tout s'amortit dans l'inconscience. La tendre secrétaire vous met alors le flacon d'éther sous le nez. Et ça repart : "Allons, parle !" J'ai hurlé, dans cette maison avenante de Carhaix.

Tout a une fin. C'est une loque qu'on ramène à la cave Lancien.

L'excès de douleur me met dans une agitation fébrile. Le corps en feu, sans appétit, je me force sur la nourriture, en vue de la prochaine séance.

Cette fois, l'inquisiteur, négligeant le "Dalc'h mad", aborde la Résistance.

- Curé, tu en es. Nous le savons. Un simple aveu. Le nom de ton Réseau. Quelques noms. Après on te fout la paix.

- La Résistance ? Je ne sais de quoi vous parlez. Résister, les mains nues, contre une Allemagne qui a balayé en quelques semaines l'armée française ? J'étais, en mai 40, sur la ligne Maginot, près de Sedan. La Résistance dont vous me parlez, c'est de l'enfantillage".

A nouveau, le grand jeu. Evanouissement. Ether et longue plainte.

Une troisième et dernière séance fait de ma carcasse une plaie vive.

L'exécuteur français de la Gestapo

carhaisienne me fait signer la déposition. Le texte en est très bref. Je crois comprendre qu'une épreuve redoutable vient de prendre fin.

Dans le feu qui me brûle la peau, une certitude m'inonde comme une sensation de fraîcheur. Aucun nom n'a franchi les lèvres. Ayant menti, comme arracheur de dents, aux professionnels du mensonge, j'en ressens une joie intime, bondissante.

Chute du colosse.

Un compagnon rejoint ma solitude. Il s'écroule sur la paille. Il claque des dents. Il pleure.

Apprenant que je suis prêtre, il se libère de son secret. Capitaine d'active, l'armistice l'a rendu à la vie civile.

Il a organisé un maquis très efficace. Qui l'a trahi ? Il ne le sait pas. Torturé, à la limite de l'agonie, il n'a rien livré.

- Parfait, lui dit-on. Bravo, capitaine. Vous êtes courageux. Mais la guerre c'est la guerre. La nôtre n'est pas une dentelle. Votre maquis nous fait beaucoup de mal. Je vais recourir à un moyen peu galant. Nous allons chercher votre femme. Nous la dénuderons devant vous. Sous vos yeux, nous lui ferons subir le même scénario qu'à vous-même. Demain, s'il le faut, nous recommencerons avec vous et Madame. Il est possible qu'elle meure par votre entêtement. Quant à vous, votre sort est réglé par les lois de la guerre. Choisissez : la vie de votre femme contre les noms de vos camarades".

Le capitaine courage s'écroule. Il donne un, puis deux, puis cinq de ses maquisards. Il indique le lieu précis de leur planque.

Il ne s'est pas écoulé une heure depuis le récit, qu'une estafette stoppe dans

la cour du château. L'homme se redresse, s'agrippe au mur, sous le vasistas. Horreur ! Il reconnaît les siens. Il vient de les livrer. Ceux-ci, à leur tour, vont passer à la moulinette. Corps broyés, mais âmes hautes.

J'assiste à l'agonie morale d'un héros qui a connu un instant de faiblesse. Il prendra avec nous, le chemin de la déportation. Il s'évadera entre Redon et Nantes, rejoindra un maquis, participera aux combats de la libération. Par la suite, il ira en Indochine, toujours en quête de réhabilitation.

Le capitaine est extrait de la cave. Froget, le droguiste de Carhaix, l'adjudant Le Gall, chef de la brigade de Gourin lui succèdent. Leur calvaire commence, qui s'achèvera au crématoire de Neuengamme.

Une intense émotion me bouleverse, le jour où j'aperçois ma sœur Marie-Jeanne et ma belle-sœur Catherine pénétrant dans la cour, chacune avec son colis. Je n'ai pas souvenir que les paquets m'aient été remis. Le curé de Carhaix, chanoine Bossennec, est un Douarmeniste. Il m'a fait porter une cape. Je m'en enveloppe la nuit. Sans doute, Madame Lagadec, la libraire, une des trois dames qui nous ont restaurés de soupe et de café, l'a-t-elle averti de ma présence.

Frère Salaün et moi sommes restés à Carhaix 18 jours. C'est le 23 mai que s'opère

le retour sur Quimper.

Les fusillés de Moustierlin ont été remplacés dans la cave Lancien, par de nouvelles prises.

Les cinq gendarmes de Gourin, les maquisards livrés par leur capitaine. D'autres sont venus de Rostrenen, de Callac. Deux garçons et leur père, de Loguivy-Plougras paraissent bien mal en point. Mon état n'est guère plus vaillant.

J'ai grande joie de retrouver Frère Salaün. Sa grave blessure de la guerre 14-18 lui a évité les sévices habituels.

Au départ de Carhaix, beaucoup de personnes nous manifestent ouvertement leur sympathie.

Réparti en deux cars, notre groupe comprend, cette fois, des femmes. Le convoi est encadré, à l'avant, par un canon anti-char, à l'arrière par une voiture blindée. La Montagne est, en ce moment, un guépier pour l'Allemand. Une fois encore, nous entretenons le fol espoir de voir surgir, au détour de la route, nos frères maquisards.

Saint-Charles II.

Devant le Likès, Frère Salaün joint les mains. Nous sommes trois survivants du convoi qui a pris, le 5 mai, le chemin de Carhaix.

Pour ce deuxième séjour à Saint-Charles, ma cellule donne, à l'ouest, sur l'allée qui longe le bâtiment d'entrée. Les cerises étaient notre tentation d'écoliers. Les arbres, depuis, se sont hissés à hauteur de notre étage.

Emprunté à Verlaine et Raynaldo Hahn, l'un des airs préférés de Xavier Trelu modulait notre joie, le soir où la Stella célébrait quelque victoire :

Le ciel est par-dessus le toit

Si bleu, si calme.

Un arbre, par-dessus le toit,

Berce sa palme.

Deux gendarmes de Gourin sont mes compagnons de cellule. On me restitue ma soutane. J'adresse à Mgr Duparc quelques lignes, sollicitant un Bréviaire. Le livre ne me parvient que le surlendemain. J'apprécie la délicatesse de mes camarades. Par leur silence, ils s'associent à ma prière.

Par quelle voie ai-je pu adresser à mon frère René le message daté du 28 mai ? Des ouvriers travaillent sur échafaudages

extérieurs, à disposer des vantaux contre la petite ouverture de nos cellules. L'un d'entre eux a accepté de transmettre mon griffonage.

28 mai

"Mon cher René, chers tous,

Je suis faible. Tout mon corps a été labouré de coups forcenés. Je croyais qu'ils auraient respecté un prêtre. Que d'insultes à ma soutane !

"Je ne sais où j'ai puisé la force pour endurer de si rudes coups.

"J'ai déjà subi six interrogatoires, dont trois à Carhaix.

"C'est le régime de haute réclusion, depuis l'attaque contre la prison.

Je compte retrouver, un jour, la liberté. Si tu savais quel bien est la liberté !

"Le courage, j'en suis sûr, me vient de Dieu. Il est l'effet de vos prières. Dans la famille et à Douarnenez, on prie pour moi. Cela me touche beaucoup.

"J'avais aperçu, à Carhaix, à travers les barreaux de ma cave, Marie-Jeanne et Catherine. Leur geste m'avait ému. J'eus de la peine à contenir mes larmes. Je souffrais le martyre, ces jours-là.

"Union de prière.

Affectueusement à tous. Pierre".

Aucun incident notable jusqu'au jour où éclate la nouvelle tant espérée : "Ils ont débarqué !" Joie, explosion de joie. Pour nous, c'est la promesse d'une prochaine libération. Un regret, cependant. Nous ne participerons pas au combat.

Evasion, idée fixe.

Samedi matin, 10 juin, branle-bas général. On me dépouille de la soutane. On m'enlève le Bréviaire, à défaut de pouvoir éradiquer la foi et l'espérance. En dépit de tous les assauts de la haine et de la violence, demeure inviolable le sanctuaire ou nous accueillons Dieu. Tenue à l'écart, la foule est là, nous faisant discrètement des signes de la main. Il y a de la libération dans l'air.

Nous prenons la route de Lorient. Le passage à niveau de Saint-Yvi est barré. Sur la voie ferrée, des wagons de marchandises nous attendent. L'avant-dernier, qui sera mon chalet ambulant, a subi, comme les autres, des aménagements qui en font une cage. Entre les portes coulissantes, l'espace réservé aux "posten". Aux extrémités, les deux cellules. Celle de l'avant est destinée aux hommes. Celle de l'arrière accueille les dames, au nombre d'une douzaine. Au bas du grillage, une ouverture a été pratiquée, comme une chatière. Pour pénétrer dans notre réserve, il faut s'affaler, introduire la tête, glisser un bras, assujettir l'abdomen, par crapahutage entraîner l'arrière-train. Les séances de Carhaix, le régime jockey de Saint-Charles m'ont déjà sensiblement allégé.

Combien étions-nous, dans le convoi de Saint-Yvi ? Je n'ai pas exercé ma mémoire sur cette arithmétique. C'était toute la population carcérale de Saint-Charles et de Mesloa-guen. Nous allions vivre huit jours dans notre cage.

Au passage d'Auray, je regarde sur la gauche, vers la flèche de Sainte-Anne. Un charcutier de la région de Questembert, fixe lui aussi, le sanctuaire : "Je viens de promettre, me confie-t-il, si j'en réchappe, de faire le pèlerinage, avec des petits pois secs dans mes souliers". ⑨

Nous sommes à la mi-juin. Nous étouffons dans l'espace confiné. Aux arrêts à répétition, nous recevons le rayonnement d'un soleil implacable sur la voie ferrée. La distribution d'une eau attiédie se fait rare. Les odeurs de la tinette nous sont une agression permanente.

Quel prisonnier n'a échafaudé son plan d'évasion ? Pierrot Feunteun, un Jociste de Quimper, tient le sésame de notre liberté. Comment a-t-il sauvé de la fouille la petite lame-scie ? Chacun est interrogé. L'accord est unanime pour couvrir l'entreprise.

La lame de Pierrot se met en mouvement. Le bruit est amorti par les stridences du convoi en marche. L'instrument peine à se frayer un passage, mais la percée réalisée, le rythme

s'accélère. A bâbord, l'œuvre est achevée sur trois hauteurs de planches. Un peu de poussière mouillée, sur la cicatrice, rien ne trahira, aux yeux de nos posten, la déchirure frontale. La scie lilliputienne attaque maintenant le bois à tribord. Elle a déjà réussi sa percée. Tout va bien. Faim et soif, odeurs et chaleurs s'en trouvent exorcisées, dans l'allégresse des cœurs. Bientôt, à la faveur de la nuit, chacun plongera sur les accotements de la liberté. Sans doute y aura-t-il une écorchure ici, une foulure là. Insignifiants bobos que caressera l'ivresse d'une reconquête.

Le convoi s'arrête. Nous sommes en gare de Redon. Dans un wagon voisin, l'évasion a souri à une dizaine de camarades. Les autres, du même compartiment, ont refusé les risques, persuadés d'une prochaine libération. Ils décident d'alerter les posten. Des ronflements répondent à l'avertissement. Les deux anges gardiens retournent au royaume des rêves bleus.

Dès l'arrêt du train, la réalité frappe les soldats comme un intolérable affront. Cliquetis de gâchettes. Le pire peut se produire. Frère Salaün maîtrise la langue de Goethe. Il confond le posten, averti de l'évasion, mais qui a cru à une farce et a négligé de réveiller son chef.

L'officier responsable du convoi mesu-

re les conséquences d'un massacre en gare de Redon. Les maquis sont désormais des unités combattantes. L'empoignade décisive est engagée en Normandie. Il n'y aura pas de représailles. Mais, nous déclare-t-il, toute évasion ou tentative d'évasion entraînerait désormais l'exécution de deux otages.

Joseph Salaün et Maurice Tromeur, jeune officier aviateur de Carhaix sont désignés pour l'éventuel holocauste.

Tromeur nous est enlevé, mais nous gardons Frère Salaün. Le train reprend sa marche. Surprise : nous obliquons vers le Sud, en direction de Nantes. Les Alliés auraient-ils réussi leur percée ? Rennes serait-il menacé ? Nous nous échauffons d'optimisme.

Le convoi s'arrête à Savenay. Il y a eu erreur d'aiguillage. Les cheminots français ont de ces distractions, sous la canicule estivale ! Nous remontons sur Redon, qui nous retiendra quatre jours.

Nous mesurons les risques de l'arrêt. Côté intérieur de la cage, les fentes sont dissimulées. Hélas ! un posten, plus perspicace que les autres, découvre la blessure extérieure.

Notre groupe est sur le quai, occupé au repas que nous sert la Croix-Rouge locale. Hurlement de l'Allemand. Nous sommes, dans l'instant, entourés de mitraillettes. La dernière bouchée passe mal.

On nous aligne sur le quai. Pour le chef du convoi, la fente a été réalisée entre Redon et Savenay. Il y a donc rupture de l'accord. Va-t-on exécuter les deux otages ?

Frère Salaün assure que l'opération a été réalisée dans la nuit de dimanche à lundi, entre Vannes et Redon. Il en appelle au témoignage de Tromeur. Le lieutenant carhaisien confirme. Les mitraillettes quittent les avant-bras, passent derrière l'épaule. Ouf !

Deux cheminots appliquent une planche à l'extérieur, comme emplâtre sur blessure. Un espoir s'est envolé. Il reviendra, le céleste oiseau. Après l'interminable station de Redon, le convoi reprend sa marche. Cette fois, c'est dans la direction prévue.

Nous jouons aux stratèges. Nous proposons des plans à Eisenhower. Nous lui intimons d'infléchir sa pression vers l'ouest. Il prendrait ainsi, dans sa nasse, Brest, Lorient, Saint-Nazaire, repaires des U-Boote. Il stopperait notre convoi. Mais le généralissime est en Angleterre. Il ignore nos fièvres.

Camp Marguerite.

Nous arrivons à Rennes le 17 juin. L'escorte nous dirige sur le camp Marguerite. La baraque 10 nous est dévolue. Enfin, un peu d'espace, on peut circuler, échanger. Nous avons le sentiment, d'ailleurs illusoire, d'avoir échappé à l'emprise de la Gestapo.

Un groupe se réunit, le soir, dans une extrémité, pour la prière. Frère Salaün et moi la prolongeons par la méditation du chapelet. Tout un monde se rassemble alors dans nos cœurs.

Parmi nous, Lebrun et sa fille. Il tenait le bar-tabac de Plogoff. C'est chez lui que s'étaient d'abord réfugiés les naufragés du "Jouet des Flots". Un jour, père et fille reçoivent la nouvelle de leur libération. Je leur demande de rassurer mes collègues de Douarnenez. Ma famille ne manquera pas d'être avertie à son tour.

Nous finissons par nous persuader que les Allemands, ayant quelques soucis à l'Est comme à l'Ouest et au Sud, négligeront une poignée de Bretons, échappés des griffes de la Gestapo.

Rennes - Compiègne.

Le 28 juin, la nuit venue, nous sommes arrachés au havre de Marguerite. Nous gagnons à pied, la banlieue de Rennes, puis la campagne. Une petite gare accueille nos fatigues et notre immense déception.

Le long convoi repasse par Redon. Il s'y arrête un moment. Alertée la Croix-Rouge se hâte de nous préparer un en-cas. Au désespoir de nos estomacs creux et des admirables dévouements redonnais, le train repart à l'instant où les paniers arrivent sur le quai.

A Chantenay, nous descendons du train, puis traversons la Loire, à Nantes. Nous passons la nuit dans le nouveau convoi formé à la gare de l'Etat. Nous y restons jusqu'à la fin de la matinée du 30.

Dans l'après-midi, contre-ordre. Nous revenons à Chantenay, jusqu'au train abandonné la veille. Cette fois, les dames de la Croix-Rouge et du Secours national s'empressent autour de notre infortune. Une parole de réconfort accompagne le viatique remis à chacun : "Ils arrivent ! Courage !" Nous avons tout accueilli avec une infinie gratitude.

Le convoi reprend sa marche de tortue.

La belle ?

En pleine nuit, le train stoppe, dans la nature, peu après Ancenis. Une agitation furibonde met en mouvement les soldats d'escorte. Des torches fouillent les accotements de la voie.

Une soixantaine de nos camarades - la totalité d'un wagon - se sont éclipsés. Heureux hommes, ils iront au combat. En nombre réduit, les Allemands ne sauraient se disperser, à la poursuite des évadés.

La porte de gauche coulisse. Mitraillette pointée sur nous, le feldwebel exige qu'un volontaire se porte responsable du wagon. Spontanément s'offre le docteur. On assure, autour de moi, que sa Résistance se résuma au recel du tabac razzié par les maquisards, chez le buraliste du coin. Bedaine redondante, verbe tranchant, l'homme se comportera désormais en coq de la cage.

Après l'incident de la nuit, le convoi semble ralentir encore plus sa marche. Les jumeaux de Loguivy souffrent à l'excès. Ravitaillé en pharmacie, à Chantenay, le toubib se décide à l'incision. L'infection des lobes fessiers se vide en abondantes coulées. La trousse médicale a fait merveille. Deux vies fraternelles sauvées. Ce ne sera, hélas, qu'un sursis.

La soif devient une agonie, en ces wagons-fournaies. Le 2 juillet, au passage d'un village, près de Saumur, nos gémissements inquiètent l'escorte. Le convoi s'arrête. Enfin de l'eau, portée par une colonne de villageoises. Jamais boisson ne me parut, à ce point, divine. Bénie soit notre sœur l'eau, chantait François le Séraphique.

Après ces instants de répit, le train se remet en mouvement. A l'arrêt de Saint-Pierre-des-Corps, le général Audibert, chef de la Résistance pour l'Ouest, rédige une adresse au Préfet de Tours, signalant les conditions dramatiques du convoi. Le message parviendra à destination.

Notre station se prolonge. La Croix-Rouge est autorisée à nous ravitailler. Comme à Redon, comme à Chantenay, nos gardiens se nourrissent de la générosité française. Sur les vivres qui nous sont destinées, ils se taillent la part du lion.

Après la vallée de la Loire, nous descendons jusqu'à Bourges. Nevers nous retient une journée. Bref arrêt à Montargis, avant notre arrivée, le 11 juillet, à Paris-la-Chapelle.

Ultime occasion.

Nous le savons, Compiègne est notre prochaine destination. Depuis la belle, réussie pour tout un wagon, dans la campagne d'An-cenis, l'évasion est le rêve de beaucoup.

Nous ne cessons d'échapper à l'avance alliée. Au départ de Paris, éclate un violent orage. C'est un déluge qui tambourine sur le toit. La nuit est d'encre, les conditions idéales sont réunies pour tenter l'aventure.

Froget va de l'un à l'autre. Une large majorité se rassemble pour l'évasion. Le Carhaisien demande la parole : "Tout nous est favorable, en ce moment précis. C'est la dernière occasion à saisir".

Le docteur a bondi sur le droguiste, le colosse sur le maquisard réchappé de la torture : "Salaud ! Tu veux donc notre mort à tous ? C'est moi le responsable. Rien ne se fera sans ma décision. Ma décision est que personne ne bougera".

Je m'efforce de calmer l'énergumène adipeux : "Docteur, ne renversez pas les rôles. C'est vous qui jouez avec nos vies. Personne ne sait quel destin nous réservent nos geôliers. Le plan de notre ami Froget me paraît raisonnable. Les risques sont réduits. Quant à l'ordre de sortie, nous commencerons par les

plus anciens. Par vous-même qui êtes jeune, docteur, si vous l'exigez. Pour moi, je plongerai le dernier".

Le toubib explose : "Criminels ! Assassins ! Si quelqu'un bouge, je lui casse cette bouteille sur la tête. S'il le faut j'appellerai les posten".

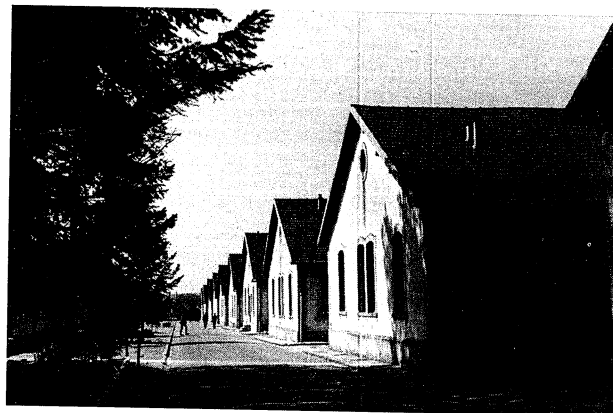
L'un des gendarmes de Gourin appuie le docteur. Deux autres se joignent à eux pour constituer une très courte minorité. Nous sentons que l'assermenté d'Hippocrate n'hésiterait pas à nous livrer. Le receleur de tabac s'est paniqué, à la perspective de sa corpulence rebondissant sur le ballast latéral.

Un dernier espoir nous abandonne, en cette nuit qui nous offrait toutes ses complicités.

Royal-Lieu.

Nous sommes le 12 juillet 44. Il y a treize jours que nous avons quitté Rennes. Nous mesurons notre épuisement, sur le trajet qui mène de la gare de Compiègne au camp de Royal-Lieu.

Miradors et barbelés, c'est le sourire crispé de l'accueil. L'évasion d'Ancenis a creusé les rangs. Mais la colonne est encore longue des vacanciers qui pénètrent en ce lieu qui fut royal.



Camp de Compiègne

Il y eut ici, au Moyen Age, un Prieuré. Aux approches de la Première Guerre mondiale on dressa une caserne d'infanterie. En 1939,

elle fut aménagée en hôpital. Dès juin 40, l'Allemand y enfourna des prisonniers français et britanniques.

A partir de juin 41, Royal-Lieu devient le relais de la déportation. Les possibilités d'accueil n'exèdent pas 3 000 à 3 500 détenus.

Deux fois par mois, en moyenne, se forme un convoi d'environ 2 000 déportés qui prennent la direction de Dachau, de Buchenwald, d'Auschwitz, de Mauthausen, de Neuengamme, de Ravensbruck et autres stations de plaisance.

Le premier convoi a été celui de 1 200 juifs. Ils ont été acheminés sur Auschwitz. Une soixantaine de départs suivront. Le nôtre en sera l'avant-dernier.



Plaque commémorative devant la gare de Compiègne

Rodage.

Après l'appel, nous sommes conduits à la douche. Nos vêtements sont confiés à la désinfection. En attendant que nous les retrouvions, le lendemain, une couverture enveloppe nos pudeurs.

La nourriture nous paraît presque suffisante. De surcroît, un colis de la Croix-Rouge est remis à chaque nouveau pensionnaire.

Deux appels dans la journée : à 8 h et à 17 h. Extinction des lumières à 21 h. Chacun peut s'occuper à sa guise : sports, jeux, lecture. Nous avons même assisté à un match de boxe. Pauvres pugilistes ! Que n'ont-ils ménagé leurs forces pour les étapes suivantes !

Avec son immense cour, ses pelouses inondées de soleil estival, Royal-Lieu s'apparenterait à une colo de vacances, s'il n'y avait les miradors et les barbelés et les crocs d'une meute redoutable.

L'Allemand se fait relativement discret. Il a mis en place un encadrement parallèle, dont la compétence s'étend à la police interne et à l'administration.

La responsabilité de la police est confiée à l'ancien maire d'une importante ville provençale. Il honore sa charge, sans excès de zèle. Son peuple sort de la grande épreuve.

Le chef de camp s'apparente à un personnage de Courteline. Epaisse et fort longue moustache, c'est un juteux de carrière.

Au fil des ans, il s'est hissé au grade de capitaine dans les Chasseurs Alpains. Il en porte le béret. A Royal-Lieu, le pantin joue au général de division ; Monsieur-le Doyen, c'est son titre, semble croire à ses galons du Châtelet. On ne l'aime guère.

Royal-Lieu est un caravansérail, favorable aux rencontres. La peur du mouton semble exorcisée. Et chacun de conter ses malheurs. Je me méfie de ce prurit de confidences. Il serait surprenant que la Gestapo n'ait pas infiltré parmi nous quelques faux frères-longues oreilles.

L'évêque.

Ma joie est de rencontrer des prêtres. Nous sommes en nombre. J'apprécie beaucoup le contact avec le chanoine Millot, curé de Hirsion, carrure athlétique. On ne devait pas bâiller aux homélies du Père.

Le camp dispose d'une baraque-chapelle, de dimensions modestes. La messe y est célébrée le dimanche. C'est tonique, une assemblée d'hommes, au cœur d'une même épreuve.

Sur semaine un abbé discret célèbre la messe, dans sa petite chambre personnelle. Je m'y associe, chaque matin. Détenu à Compiègne depuis de longs mois, il semble inamovible, comme Monsieur le Doyen et Monsieur de la Police.

L'Allemand avait introduit une ségrégation parmi les détenus. Il y avait la masse des sans-grade. Séparés du petit peuple, les notables. (Prominents). Parmi ceux-ci des ministres, des sénateurs, des députés, des hauts fonctionnaires, des professeurs à épitoge. C'est ainsi que furent enlevés, dans une même rafle, Recteurs et professeurs des deux Universités de Toulouse. De Toulouse, aussi, Albert Sarraut. Il était président du Conseil, lorsque Hitler réoccupa, en mars 1936, la rive gauche du Rhin. Sarraut pronon-

ça les paroles indignées qui convenaient : "Nous ne tolérerons jamais que la flèche de la cathédrale de Strasbourg soit à portée de canon ennemi". Il toléra. Il se coucha. La France de ces années 30 avait un bien brave Président, fort digne et qui avait le charisme des larmes. Il a présidé au ballet de ces panzins qui nous gouvernaient. Les panzers de Rommel et de Guderian les ont balayés au printemps 40.



Mgr Théas, évêque de Tarbes et de Lourdes

Avec Albert Sarraut, son frère Maurice, l'important directeur de *La "Dépêche"*.

On reconnaît aussi Mgr Bruno de Solages, au visage ascétique.

Deux ou trois fois - en dépit de l'interdiction formelle de communiquer avec les Prominents - j'ai pu m'approcher de Mgr Théas, évêque de Montauban. Il porte soutane noire et ceinture violette. J'ai saisi une heure où la surveillance se relâche.

Mgr Théas apprend mes démarches auprès de Mgr Duparc : "Mon ami, répond-il, ne revenez plus sur ce qui s'est accompli. Vous n'êtes ni à Douarnenez, ni en Angleterre, ni dans un maquis. Votre évasion n'a pu se réaliser. C'est ici que vous êtes, comme tant d'autres. Vivons, dans la foi, l'épreuve qui nous tient. Qu'advient-il ? Dieu le sait. Une seule certitude : nos croix sont des grâces de choix. Songeons aux hommes qui combattent et qui tombent pour notre libération".

Paroles lumineuses et pacifiantes de l'évêque déporté.

Mgr Théas me conte une bonne histoire. Le 28 juin, au soir, c'est la veille de la Saint-Pierre. Les hommes de la chambrée, notables de haut bord, entourent l'évêque. Albert Sarraut s'avance et y va d'une brève et chaleureuse improvisation.

“Monseigneur, je remplis, ce soir, l’office de doyen du Chapitre. Au nom de tous nos amis, au nom de vos diocésains de Montauban, je vous exprime nos vœux fervents et respectueux.

“Je ne sais si quelque cadeau accompagnait les vœux de votre doyen. Le nôtre est modeste. Un regard indiscret a remarqué, aux talons de vos bas violets, des signes de détresse. Voici des bas de secours. Ils sont blancs. Est-ce prémonitoire ? Mgr Théas cardinal. Mgr Théas, accédant au trône de Saint-Pierre, votre patron céleste. Tout de blanc vêtu. Pourquoi pas ? Ce serait renouer avec la lignée des Papes français”. Ce fut, au témoignage de l’évêque, une excellente soirée, dans la grisaille quotidienne. ⑩

Mgr Théas fera partie du dernier convoi. Il ne parviendra pas en Allemagne. Le train sera arrêté à Péronne, par l’avance américaine et l’astuce des cheminots qui aiguilleront la machine derrière les lignes alliées.

Petits-fils du petit père Combes.

La percée d’Avranches est faite. Nous rêvons d’un second débarquement. Cette fois, sur les plages de la mer du Nord, prenant l’Allemand à revers. Il nous paraît évident que les bombardements vont désarticuler toutes les liaisons ferroviaires.

Nous avons appris l’attentat du 20 juillet et son échec. Attaqué à l’Est et à l’Ouest, l’empire nazi semble, de surcroît, miné de l’intérieur. Dans l’enceinte de Royal-Lieu nous arrivent quelques prisonniers anglais. On les parque dans un bâtiment parallèle à celui des Proménades. Ce pourrait être le signe d’une extension des conventions de Genève à l’ensemble du camp. Paratonnerre sécurisant.

La Croix-Rouge est représentée à Royal-Lieu par le commandant Leneveu, Américain de souche française. Il me confie le relais pour le bâtiment A6. Je profite de la situation pour nouer des contacts. Puis-je oublier que je suis prêtre ? Nous sommes un petit groupe à nous réunir le soir, pour la prière. On le sait.

L’un des sbires de Monsieur le Doyen, un Letton, me prie de déménager : “Vous faites de la propagande religieuse. C’est interdit”.

Je suis muté au bâtiment A1. Il y a là quelques instituteurs. Ils ont été avertis de mon arrivée, et chapitrés sur l'accueil à me réserver.

Dès l'extinction des lumières, j'ai eu droit au répertoire des corps de garde de l'An II, à celui des bacchanales de carabins. Impossible de sortir. J'ai dû subir.

De jeunes éducateurs, des compagnons engagés dans un même combat et liés par une même épreuve se sont oubliés cette nuit-là, jusqu'à l'ignominie. Laïcisme agressif d'une autre époque.

Le convoi tragique.

Leneveu nous révèle l'horreur qui a marqué le dernier convoi, début juillet.

Dans les wagons on enfourna jusqu'à 117 détenus. Ainsi en fut-il pour celui de Fanfan Le Henaff, l'un des naufragés de Plogoff.

Les médecins ont fait passer les consignes : calme, respiration lente. Il s'agit de survie, devant une évidente agression criminelle.

Le démarrage du train, l'accélération brusque, la chaleur torride provoquent l'asphyxie, et chez certains la folie. Les morts se comptent par centaines. Près d'un millier assure-t-on.

Les Alliés ont reçu un rapport précis sur le train de la mort. Ils détiennent désormais un nombre non négligeable de prisonniers allemands. La Croix-Rouge internationale s'est émue. "Je puis vous assurer, conclut Leneveu, que le prochain convoi ne connaîtra pas le même sort".

Départ.

Nous l'avons vu : dès que les arrivées successives à Royal-Lieu portent la population carcérale à hauteur de 2 500 à 3 000 détenus, l'Allemand organise un convoi.

Le samedi 16 juillet, les pensionnaires du camp C - celui des Prominents - sont embarqués à destination de Neuengamme. Mgr Théas en a été écarté.

Notre tour vient, douze jours plus tard. Le jeudi 28 juillet, nous sommes alignés dans la cour, notre petit paquet à la main. Survient une colonne de soutanes : quatre-vingts Scolastiques oblats, avec leur supérieur et deux professeurs. La maison de Labrosse Monceau, près de Fontainebleau, a été dénoncée pour complicité avec le maquis et recel d'armes. Le Père Gilbert a été fusillé avec quatre autres oblats. Gilbert a fait mon admiration, au 101^e sur la ligne Maginot. C'était une âme de feu -un apôtre comme on en voit peu. Supérieur, professeurs et Scolastiques embarqueront avec Mgr Théas dans l'heureux convoi de Péronne.

J'aperçois l'évêque derrière les barreaux de sa fenêtre ouverte. Dès que la colonne s'est mise en marche, il ne cesse de tracer, à notre intention, les signes de croix de sa bénédiction. ⑪

La ville est consignée, du moins sur les artères que nous empruntons. Personne sur la chaussée. Aux fenêtres, des mains se portent aux lèvres : les vœux et les adieux de la France. Nous voudrions tellement y répondre. C'est ici que Jeanne de Lorraine termina sa chevauchée miraculeuse, le 23 mai 1431, abandonnée de son roi et des compagnons des jours fastes. C'est d'ici qu'elle fut acheminée vers sa prison et son bûcher de Rouen. Honneur à ceux qui foulèrent, en cet ultime parcours, le sol natal qu'ils ne devaient plus revoir.

Dans la nuque.

L'attente est longue, sur le quai d'embarquement. Nous sommes totalement dévêtus. "Quiconque essaiera de s'évader sera abattu. Celui qui sera trouvé en possession d'une lame, d'une fourchette, d'une cuiller, sera abattu". Personne ne prend à la légère l'avertissement.

Nous reprenons nos habits. Par groupe de 50 nous intégrons nos wagons. C'est une notable amélioration sur le convoi de la mort. Une très légère couche de paille recouvre le plancher. Nous sommes désormais peu soucieux de nos aises. Pour les commodités - insolite euphémisme en ces lieux - deux tinettes. Impossible d'étendre les jambes.

Chaque matin, les portes coulissent pour la vidange et le ravitaillement en eau. Ces arrêts nous sont une bénédiction. Le train en marche, nous respirons mal. Il est convenu que chacun vienne à son tour, coller le masque sur une fente de la cloison, et aspirer un peu d'air frais. Le train s'est arrêté, à l'approche de Soissons. Soudain une décharge, suivie d'une autre. On vient d'assassiner deux camarades.

Après Soissons, le convoi prend la direction de Reims. Dans la campagne, nou-

vel et long arrêt. Par une fente j'aperçois un grand garçon. Je le connais, l'ayant rencontré à Royal-Lieu, dans le bâtiment A6. Sur un ordre, il s'allonge. Décharge dans la nuque. Léger soubresaut du corps qui retombe inerte.

Nous avons la gorge nouée. Déjà trois immolations. Une quatrième va suivre. On porte les corps dans le wagon qui ferme le convoi.

Le train se traîne dans la vallée de la Chiers, affluent de la Meuse. Voici Villette. Nous avons stationné dans le secteur, pendant les mois de la drôle de guerre. C'est là que le 101^e battait la semelle, avec sa devise à panache "Navarre sans peur".

Je me souviens. L'accord des esprits s'était fait sur des évidences : "Tu vas voir. Le Fritz, c'est quand même un mec civilisé. Nous, on est des astucieux. La farce va se terminer sur un éclat de rire. Nos vacances un peu longuettes vont bientôt prendre fin".

Il y eut le réveil de mai. Aux illusions succéda le cauchemar. Il se prolonge pour nous, nous emportant au-delà de Maginot et de Siegfried.

Par le Luxembourg, nous atteignons Trèves l'impériale, puis Cologne.

Au calendrier, nous sommes le 30 juillet. La mémoire me restitue les images d'un autre voyage, en juillet 1934, il y a dix ans.

Marée brune.

Au terme d'une période de réserve, au camp de Sissonne, à l'Est de Laon, j'avais souhaité voir, en direct, ce qui se passait au-delà du Rhin.

Hindenburg venait de mourir. Un ami de Quimper et moi vécûmes, en Rhénanie, le deuil national, puis la campagne présidentielle de Hitler, déjà chancelier depuis 33.

Partout étalé, partout martelé le slogan "Ein Reich, Ein Volk, Ein Führer". C'était un raz de marée, un maëlstrom, un délire collectif. Le chef-d'œuvre sans égal de la mise en condition.

Nous assistâmes, à Wiesbaden, à un rassemblement où se produisit le Dr Frick, ministre de l'Intérieur.

Notre hôtelier nous avertit de la manière la plus pressante : "Faites comme tout le monde. L'œil du Parti est partout. Je ne comprends rien à la folie qui s'est emparée de mon Pays".

L'énorme foule de Wiesbaden nous apparut comme le rouleau compresseur, laminant toutes les oppositions.

A Coblenz, nous nous sommes présentés chez le curé de la paroisse Sacré-Cœur. Il nous fit le meilleur accueil, nous indiqua un hôtel de confiance. Il était en grande peine.

L'urne contenant les cendres d'un ami avait été remise, la veille, à la famille.

Dès son accession à la Chancellerie, Hitler avait dressé les premiers camps pour y enfourner les oppositions : communistes, sociaux-démocrates, les chefs du Zentrum (chrétiens démocrates), mais aussi des dirigeants de l'Action Catholique. Parmi ceux-ci, le responsable pour la région rhénane. C'étaient les cendres de ce martyr qu'entourait la peine du curé de Coblenz. Pour la première fois, j'entendis parler de Dachau.

Plus tard, mon compagnon de voyage entra en journalisme. Il devint rédacteur en chef d'un quotidien régional. Happé par le courant de la Collaboration, il fut parmi les invités de Goebbels. Dans le reflux des armées allemandes, il suivit ses maîtres.

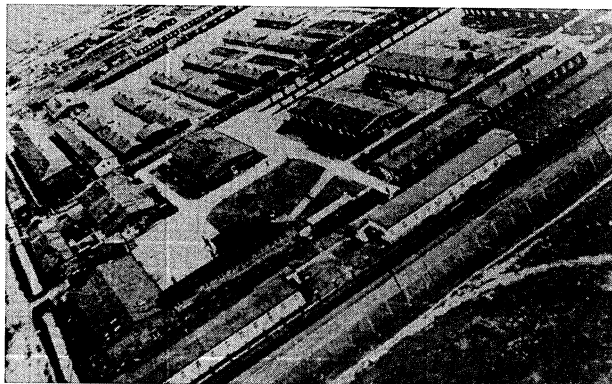
A l'heure où notre convoi livre à la déportation un dernier contingent d'esclaves, l'ami de 1934 espère-t-il encore l'improbable flux qui ramènerait l'Allemand à Paris et lui rendrait sa plume vénale ?

Sur un même sol, nos vœux s'affrontent. L'espérance des deux amis a le visage de Janus. 13

Ce 31 juillet 1944, le convoi parvient à Hambourg, s'en éloigne d'une vingtaine de kilomètres. Il s'arrête à Neuengamme. Nous débarquons sur un autre continent.

Neuengamme.

Nouveau village. Ce n'est pas un relais de quelque Club Méditerranée. Neuengamme a surgi sur les marécages proches de Hambourg, en 1938.



Camp de Neuengamme

Terroristes de la dernière cuvée, nous sommes, dès notre descente de wagon, escortés par des SS.

A travers le grillage, nous regardons, avec une intensité inquiète, cette terra incognita de nos imaginations sans repères.

Baraques alignées, comme pour la revue. Aux angles du vaste quadrilatère, les miradors. Sur l'immense dallage, un grouillement

de fantômes, qui semblent exécuter un ballet hallucinant.

Un solide grillage, maintenu en permanence sous haute tension, double le fossé-douve qui entoure le camp.



Terrassement de la Briqueterie

Aux perchoirs des miradors, les fusils mitrailleurs sont aux aguets.

Le camp est divisé en deux zones : celle où se dressent les spacieux bâtiments SS et celle des déportés.

Des installations techniques cernent la cour : cuisines, menuiseries, Revier, crématoire. Il y a même ce chalet, agrémenté de jardinières. Des dames y attendent le chaland. C'est une délicate attention de Himmler pour les survi-

vants des hécatombes, héros, à leur manière, de la sélection naturelle qui élimine les moins forts.

Les maîtres du camp appartiennent à la garde prétorienne du régime, la SS. Ils représentent l'élite de la race, élue pour conduire les destinées d'une Europe régénérée. L'Allemagne purgera toutes les bâtardises du sang et de la culture. Doute et contestation sont à éliminer, à l'égal d'une vermine.

Nous sommes cette vermine. Neuengamme, comme les autres îlots de l'archipel concentrationnaire, n'existe que pour la grande purgation.

Avant de disparaître, nous devons à la race des seigneurs la contribution de nos dernières forces. Contre notre gré, mais bien réellement, nous venons aider à l'édification de l'Europe germanique.

Un capitaine SS coiffe la hiérarchie du camp. Il s'appelle Max Pauly. Il a droit de vie et de mort sur la dizaine de milliers d'anonymes qui furent des hommes libres. Cette puissance souveraine dicte ses ordres à un chef de camp, le Lageraltester. Celui-ci délègue à son tour son autorité, dans les diverses activités de la ruche. C'est ainsi qu'il y a, pour chaque baraque, un blockaltester, lui-même secondé par les stubedienst.

Sur chaque sentier, un kapo et, sous son autorité, des vorarbeiters (contre maîtres).

Leur mission est de maintenir les esclaves dans la soumission, d'en obtenir le meilleur rendement, au bénéfice de la plus grande Allemagne.

Lager, altester, kapos, vorarbeiters, soulignons-le, sont des déportés. Esclaves, eux aussi. Révocables et pendables à merci. Mais, dès leur élection par les seigneurs SS, ils acquièrent droit de vie et de mort sur leurs camarades. Ce sont des rouages de transmission. Ils sont la voix hurlante et la poigne du maître.

Ces hommes sont des rescapés de la plus cruelle sélection, dans une lutte pour la survie, où la plupart ont succombé. Ont-ils gardé l'espérance d'une libération ? Leur horizon s'est, pour la plupart, rétréci aux dimensions de ce monde clos, soumis à une loi d'airain, celle du mépris et de la cruauté.

Initiation.

Les corps de nos quatre camarades, assassinés à Châlons et Reims, ont été alignés, en bout de colonne, pour l'appel. Ils ont été aussitôt après acheminés vers le Krematorium.

Par groupe de 50, nous descendons au sous-sol d'une importante bâtisse en brique. Nous quittons nos habits civils. Nous ne les reverrons pas.

La tondeuse rase crânes et toutes zones pileuses. L'eau de la douche lessive poussière et crasse accumulées depuis Compiègne. Lisses comme au jour de notre venue en ce monde, nous naissons à l'enfer de Neuen-gamme. Nous perdons notre nom. En guise de scapulaire, un cordon au cou, avec une plaque de zinc, portant par exemple le chiffre 39494. C'est ma nouvelle identité. Esclave sans nom.

Chemise sans bouton, pantalon et veste comme les plus pauvres en cédant aux chiffonniers. Un couvre-chef pour carnaval villageois. Les galoches ne sont pas toujours à la bonne pointure. Tracée sur le dos, une croix de Saint-André.

Nous portons désormais la livrée des galériens. Nous en aurons la vie. Nous nous regardons. Nous pourrions en rire. Mais c'est

l'indignation qui bouillonne au cœur des néophytes. J'entends autour de moi marmonner : "Les salauds !"

Les déportés de Babylone, privés de roi, de patrie, de culte et de tout bien personnel, découvrirent le Dieu intérieur, présent à son peuple dans l'épreuve. C'est désormais dans le sanctuaire de nos cœurs que se rassemblent nos fidélités.

Quarantaine.

Pantins d'un mardi-gras hors saison, nous sommes répartis en deux blocks. J'intègre le 15. Dans l'espace prévu pour 300, nous nous entassons à 800. Lits à trois niveaux. Cinq camarades se partagent deux paillasses. On finit par négocier un *modus vivendi*. Lever à 5h. Le café est une infâme décoction. A 5h 30, le chef de block nous expulse, pour le rassemblement dans l'espace étrié, entre deux baraques.

Faisons diligence, pour éviter, s'il se peut, la matraque. Ces appels, au petit matin, distillent une infinie tristesse.

Les heures s'égrènent, lentes comme une éternité. L'horizon est confiné aux alignements qui délimitent notre courette. Ne cherchons pas l'oiseau dans le ciel du camp. Il n'y a pas d'arbre. Pas une mouche ne risque de se poser sur le nez.

Mouche, ma sœur, les esclaves du 15 ne vous laissent la plus infime miette de leur pitance. Des poux, oui. Des myriades de poux, pullulant, comme surgis d'une diabolique génération spontanée. Nous leur faisons une chasse sans espoir. C'est notre essentielle occupation en quarantaine.

Un élément décoratif s'est imposé à

notre attention. C'est la présence de trois potences, au fond de notre courette. Nous aurions préféré un massif de mimosas fleuris.

Notre quarantaine s'est prolongée un mois. Ce temps nous a été un bain de vérité. Tu étais médecin ou paysan, ouvrier ou professeur, ingénieur ou prêtre. Tu étais entouré. Tu décidais. Tu risquais. Tu étais un homme. Cet homme est mort. Tu es le 39494. Rien d'autre.

Nos seigneurs ont tenu à distinguer nos origines nationales et certaines marginalités.

Sur le rectangle d'étoffe, cousu à hauteur du cœur, une lettre majuscule de couleur rouge affiche B pour la Belgique, F pour la France, P pour la Pologne.

Et les Allemands ? demandez-vous. Pour eux, pas de lettre, mais un triangle dont la couleur trahit le chef d'accusation : rouge pour les détenus politiques, noir pour les sociaux, vert pour les "droit commun", violet pour les objecteurs de conscience.

Une dernière catégorie porte une seconde étoffe, plus étroite, placée sous le n° matricule. Inscrit, noir sur fond jaune, le chiffre 175. Ce sont des invertis, dont on assure qu'ils sont nombreux outre-Rhin. Hitler retirait de la circulation les éléments qui risquaient de faire de l'Allemagne l'héritière d'une Grèce

décadente. On sait que le prétexte avancé par le Führer pour justifier la nuit des "longs couteaux", fut de débarrasser la jeunesse de ses cadres dévoyés.

Certains portent, au bras gauche, un brassard où s'inscrit, blanche sur fond noir, l'indication "TOR SPERE" : porte close. Ces détenus ne sortent jamais du camp. Personne ne doit savoir dans quelle trappe ils ont disparu. Pour eux, la concentration est, en toute vérité, le royaume des ténèbres. NN : Nuit et brouillard.

Kommando intérieur.

Noviciat terminé, nous devenons membres à part entière de la ruche servile.

Le rassemblement se fait sur la place d'appel, à 6h 15. A l'extrémité de la dalle cimentée, une musique instrumentale, style régimentaire, scande la marche vers les kommandos, à l'intérieur ou à l'extérieur du camp.

Le travail commence à 7h. Brève pause à 9h 30, agrémentée d'un casse-croûte symbolique. A 13h la soupe. Reprise à 14h. Le travail s'achève à 19h.

Longue liturgie, qui peut s'éterniser, selon l'humeur du maître, l'appel est le point d'orgue de onze heures de chantier.

La nuit est très souvent coupée d'alertes. Dans le ciel de Hambourg, beaucoup de visites. Ce ne sont pas les anges de Bethléem. Nous assistons au pilonnage, à l'écrasement de la cité hanséatique. Gigantesque feu d'artifice, auquel participe une puissante D.C.A. Chacun son tour, pensions-nous, sans excès de charité.

Diverses unités de production ceinturent le camp, à l'extérieur. La "Metalwerke" fabrique des mitraillettes. La "Messab" peaufine les mécanismes d'horlogerie des bombes. Le "Yastram" monte des vedettes rapides.

Mes incompétences m'interdisent l'accès à ces ateliers techniques. J'ai hérité d'un mauvais kommando.

Une immense bâtisse est en construction. Je pourrais être un honnête gâcheur de mortier.

Aux cuisines, j'aurais apprécié la position assise des éplucheurs de patates. La planque est réservée aux handicapés.

Le kommando des tresses est fort recherché. Il s'agit de constituer des cordages ou des tampons amortisseurs avec des lanières de tissus. C'est le privilège des plus âgés.

Mes origines paysannes me désignaient tout naturellement pour le potager. J'irai à la terre mais pas à celle des choux et des carottes.

On me désigne pour la Briqueterie, immense complexe. Pas à l'intérieur, avec les inappréciables avantages de l'abri et de la chaleur.

On me met une pelle à la main. Il s'agit de charger le wagonnet d'une glaise dont on vante l'exceptionnelle qualité. C'est une glu. C'est un mastic qui colle à l'outil et aux sabots. Le Père Humbert, dominicain de Lyon, mon compagnon d'équipe, n'arrive pas à soulever sa terre, il en est malheureux.

Du taxi au bistouri.

Les unités allemandes se replient avec leurs prisonniers. Neuengamme s'engorge. Il faut essaimer. De toutes parts parviennent au camp des demandes de main-d'œuvre.

André, le Belge, est l'important lager-altester de Neuengamme. C'est notre négrier.

Le matin du 20 août, le block 15 ne se rend pas au travail, après l'appel. Nous revenons à la baraque. Vêtements aux pieds, nous présentons notre anatomie à André et au médecin SS.

Le communiste et tout-puissant André opère une première sélection, sur critère de nationalité. Quant à l'examen médical, il se réduit à un simple regard de haut en bas. Je m'imaginais au marché de Saint-Domingue ou de Richmond. Il n'y a plus de bétail humain arraché à la terre d'Afrique. Mais le marché est ouvert, ce matin, dans la courette du block 15. Le toubib SS a déjà éliminé l'infirme, la jambe à œdème.

Survient le kapo du Revier. Une figure de légende.

Au temps de la préhistoire du camp, l'équipement du Revier était rudimentaire. Pas de chirurgien, pas de médecin déporté. Notre kapo

est un ancien chauffeur de taxi. Honorable profession, mais qui ne prépare pas au maniement du bistouri.

Agréé à l'infirmerie, ses soins sont appréciés. Une urgence se présente. Le chauffeur infirmier se saisit du bistouri. Le cobaye en réchappe, on s'émerveille.

La curiosité de l'apprenti chirurgien plonge dans les livres. Sa profession civile développe l'observation et la mémoire. Au fil des mois, le chauffeur est devenu un honnête praticien.

Avec les nouvelles fournées d'esclaves, arrivent au camp des médecins et des chirurgiens de renom. L'homme du taxi, à leur contact, complète ses connaissances. Il reste kapo, garde le haut domaine sur le bloc opératoire. A sa fantaisie, pour les opérations à moindre risque et sous le regard des authentiques professionnels, il se donne parfois le plaisir d'une démonstration de son talent.

Telle est la légende dont je ne saurais attester la vérité. C'est l'homme qui vient entériner le verdict sommaire du toubib SS, dans notre courette. Il a jugé la bête "la gutt". Nous sommes ainsi deux cents, sélectionnés pour le kommando de Salzgitte.

La mine.

Après Magdebourg, nous pénétrons dans le massif du Harz et sa forêt. Nous respirons, soulagés de nous trouver loin de la monstrueuse machine de Neuengamme.

Salzgitte est aussi un camp, mais si peu concentré que nous lui trouvons un air de Compiègne. Prévu pour un effectif de 400 hommes, il a d'abord hébergé des prisonniers de guerre. La hêtraie, qui habille le paysage, repose le regard.

Nos SS d'encadrement se félicitent, je parierais, d'être à bonne distance des coups de boutoir de Patton ou de Joukov. Ils nous paraissent accessibles à un peu d'humanité. La majesté de la forêt en imposerait aux aboyeurs de Neuengamme. Nos kapos, survivants des premiers camps, ne sont pas des anges. Mais nous rencontrerons de pires lous. Le lager-altester a nom Hans Le Roux, surprenante association de prénom germanique et de nom français.

Trois cents Français, une centaine de Russes et de Baltes constituent la population du kommando. Nous sommes six prêtres et un séminariste.

Salzgitte est une cité industrielle autour de mines de fer. Celles-ci avaient été

abandonnées, en raison de la faible teneur du minerai. La guerre a rendu aléatoire l'approvisionnement qui alimente l'industrie d'armement. L'Allemagne dispose désormais d'une surabondante main-d'œuvre. La France lui a livré deux millions de gefangs. L'Europe entière ne cesse de renouveler les caravanes de la Déportation.

Parmi nous, il en est qui descendent dans la mine. Les autres sont répartis sur le chantier de surface. C'est mon lot. Il est exploité par l'entreprise Bauwens.

A un bout du chantier, les déportés. A l'autre, des gefangs. Je me risque à remonter vers ma langue maternelle. A l'intention de ceux que n'a pas touchés la grâce du bilinguisme breton-français, je concède une traduction.

- Be'zo Bretoned ganeoc'h ?

Y a-t-il des Bretons parmi vous ?

- La. Oui, répond, là-bas un accent Kerne (Cornouaillais).

Silence prolongé. Nous faisons dérailler le wagonnet. Ces Français sont des dégénérés, doit penser le vieux contre maître, qui ponctue de "sakraments" son désespoir, et s'agite autour du désastre. J'en profite pour continuer le dialogue.

- Me'zo deus Plogoneg. Je suis de Plogon-nec.

- Ha me deus Plodirn. Hem'all deus Pleuveilh.

Be'zo re-all deus Kerfeunteun, deus Laz.

"Et moi de Plomodiern. Mon camarade ici est de Plomelin. Il en est d'autres de Kerfeunteun, de Laz".

C'est un cocktail de gefangs Cornouaillais.

A nouveau, long silence.

Le wagonnet ne se résout pas à réintégrer ses rails. Il faut en décharger la moitié du contenu, puis le recharger. C'est une matinée gâchée, au risque de compromettre la victoire du grand Reich. L'Allemand ne cesse de débiter sa litanie de "sakrament". Je poursuis l'échange.

- Me'zo beleg. Beleien all'zo ganéomp. Je suis prêtre. Il y en a d'autres parmi nous".

A la fin de la journée, l'ami de Plomodiern et celui de Plomelin ont découvert un monde insoupçonné.

Le wagonnet est enfin sur rail. Le grand-père est épuisé. Il s'écarte pour se restaurer d'un solide casse-croûte.

Corentin Birrien - c'est notre gefang de Plomodiern - s'est avancé dans notre direction. Je lui demande d'alerter son aumônier, qu'il nous fasse parvenir des hosties consacrées.

Ce soir-là, nous sommes remontés au camp, le cœur tout chaud. Le lendemain, Corentin s'invente une opportunité pour se rapprocher de notre zone. Il glisse la boîte à hosties dans la main du Père Humbert. Tout change pour

nous.

Birrien a tout raconté à ses camarades du kommando. L'un de ceux-ci écrit à sa sœur de Laz qui, à son tour, communique la nouvelle au curé de Douarnenez. ⑫

“Leinlouët, le 10 novembre 1944

Monsieur le curé,

Je me permets de vous transmettre quelques nouvelles d'un enfant, natif de Plogonnec (Mr Cariou). A vous de prévenir la famille, dans le cas où elle serait sans nouvelles de l'absent. Ces nouvelles me viennent de l'Allemagne, par un frère prisonnier. Il est dans le Stalag XIB (région Hanovre) environ 25 km de Brunswick, dépendant du camp de Falleig-bostel.

La lettre est datée du 28 août.

“La semaine dernière, il est arrivé dans notre secteur un convoi d'otages de France -pemp Kant (cinq cents) environ. Parmi eux il y a de tout et de tous les coins -Kalz a Vretoned, ha memez beleien (Beaucoup de Bretons et même des prêtres).

Comme de juste, il nous est défendu de les approcher et de leur parler. Néanmoins, quelques-uns de nous a zo o labourat asamblez ganto. Evelse n'eus omp bet eun tamig kelou. Eur c'hure deus Douarnenez, ginidig

eus Plogonnec. Per Cariou eo e hano. Abaoue miz Ebril eo bet dastumet. Miser en deus bet. ha memez bateet epad c'houec'heur deus renk (travaillent avec eux. Ainsi avons-nous eu quelques nouvelles. Parmi eux, un vicaire de Douarnenez, originaire de Plogonnec. Pierre Cariou est son nom. Il a été arrêté au mois d'avril. Il a beaucoup souffert. Il a même été battu six heures d'affilée). Maintenant, ils sont complètement dépouillés. Ils ont une veste, chemise, pantalons rayés, galoches, chapeau et c'est tout.

Faisons notre possible pour leur procurer le plus élémentaire : savons, mouchoirs, serviettes, etc. Parmi eux, dans le camp d'où ils sont venus, va memez eskibien, deputeed etc. (il y avait même des évêques, des députés). En tout cas, ils ont aussi bon moral que nous, peut-être plus haut même...”

Dans la carte du 4 septembre, il nomme des otages de Gourin, gendarmes, maire. Veuillez, Monsieur le Curé, recevoir mon profond respect.

Mademoiselle L. Prigent. Leinlouët. Laz. Finistère”.

Ainsi mes collègues de Douarnenez, et par eux, ma famille, apprendront l'essentiel de ma situation, en cette fin d'été 44.

Levés à 4h 30, nous prenons à 5h le petit déjeuner. Il est calculé sur la mesure de famine, en usage à Neuengamme.

Quittant nos blocks à 5h 30, mal remis de nos fatigues de la veille, nous marchons en silence, par rangées de cinq, jusqu'au chantier. Deux rangées constituées par les six prêtres, le séminariste et trois camarades admis dans la confiance, écoutent le rappel de textes bibliques. C'est notre liturgie de la parole. Pierre Humbert ouvre la boîte d'hosties. Nous nous la passons, dans la plus grande discrétion. Y a-t-il eu dans ma vie des instants plus fervents ?

Le travail commence à 6h 45. Vers 9h un arrêt de dix minutes. La soupe nous arrive entre midi et 13h - une gamelle d'eau où flotte un peu de choux. Pelles et pioches sont rangées à 18h 45. Nous sommes au camp à 19h. Il y a treize heures que nous avons franchi la porte, au petit matin frisquet.

Une concession souligne le dimanche. Le travail prend fin à 15h. Diverses corvées occupent, au camp, cette soirée dominicale. L'abbé Pierre Arnaud a obtenu de Hans l'autorisation, pour les chrétiens, de se réunir aux douches. Une centaine de camarades se joignent aux prêtres. Prières et méditation sont animées par Arnaud. C'est une parole de feu, c'est aussi une rare séduction, l'ami Pierre.

Lors de son arrestation, il était professeur de philo, au collège Richelieu, de La Roche-sur-Yon. Il était l'orateur que se disputait toute la Vendée. Son auditoire de Salzgitter ne se lasse pas de l'entendre. Ainsi devait parler Ezéchiel à ses frères de Babylone.

Nous avons remarqué un changement d'attitude chez l'Allemand, au moment de l'offensive de Rundstedt, dans les Ardennes. Le ton est devenu soudain plus rogue. La guerre passe au-dessus de nos têtes. Une importante formation de forteresses nous survole en ordre majestueux. Nous ne savons sur quelles agglomérations elles vont multiplier morts et ruines. Surgit la chasse de Goering. L'un des mastodontes américains dégage une épaisse fumée. Des parachutes s'ouvrent. Le géant se désintègre. Les frelons qui nous offrent, dans l'azur, leur ballet vont payer avec usure leur unique victoire. Nous assistons à la descente en flamme d'une demi-douzaine de danseuses du ciel.

Nous souhaitons attendre, à Salzgitter, la fin des hostilités. Nous espérons que Neuengamme nous avait oubliés. L'ordre nous parvient de rejoindre la maison mère. Grand émoi, chez les campeurs du Harz. Les prêtres se retrouvent aux douches. Ils prient encore ensemble et consomment les dernières hosties.

L'embarquement a lieu le samedi 30 septembre. Après 36 heures de voyage, nous retrouvons Neuengamme, agité du même tournis.

Husum, dernier cercle de l'enfer.

Notre nouvelle quarantaine est vécue au block 16. Elle n'ira pas au-delà de quinze jours.

Une fois de plus, nous avons présenté notre nudité, dans la courette. Nos kilos, depuis la Bretagne, n'ont cessé de fondre. Les négriers se montrent désormais moins exigeants sur la qualité du cheptel.

Pendant notre séjour dans le Harz, ils ont embarqué Frère Salaün. Le directeur du Likès aboutit au kommando de Bremen-Farge. Il s'y épuise. La piqûre d'un médecin SS met fin au calvaire du religieux qui témoigna, dans l'épreuve, d'une foi, d'un courage dignes d'un saint.

Le vendredi 6 octobre, notre convoi d'un demi-millier de détenus prend la direction du pédoncule danois. Le camp se trouve à une encablure de Husum, port de pêche sur la mer du Nord, au lieu-dit "Château des anges". A Salzgitter, nous étions sur la hauteur, en pleine forêt. Husum nous offre ses marécages, ses canaux, son automne transi. Le camp rassemble un millier de Hollandais, quelque 300 Français et des détenus d'autres nationalités, pour constituer une population

oscillant autour de 2.000.

L'officier SS en charge du camp a pour nom Griem. Sadique, il organise la terreur.

Les Allemands redoutent un éventuel débarquement sur leurs arrières. Ils projettent un rempart de la Frise, dans la partie marécageuse du Schleswig-Holstein, le long de la mer du Nord. On élargira les canaux pour gêner la ruée des blindés ennemis. Notre travail consiste à remuer la boue, à un rythme démentiel.

Branle-bas à 4h. En cette province septentrionale, les nuits d'automne et d'hiver se prolongent. Rassemblement à 5h. Deux heures durant, nous attendons, dans un silence sépulcral, l'arrivée du train qui nous conduira au chantier.

L'eau est partout. Elle fait de la terre une soupe gluante qui colle aux chausses. Plongeant des nues, elle nous imprègne. La boue et l'eau stagnante sont nos éléments.

Kapos et vorarbeiters se sont mués en hyènes, à l'image de Griem. La plupart sont des "droit commun" : voleurs, assassins, invertis. Ils cognent. Ils s'acharnent sur la victime qui s'effondre, glisse dans la boue, agonise sous nos yeux.

L'idée vient soudain à un Kapo de demander à ses esclaves de se mettre torse

nu, sous l'averse. Sur nos corps, épuisés de travail, tenaillés par la faim, tout le poids de la détresse. Neuengamme ni Salzgitter n'étaient le paradis. Husum représente, pour ma mémoire, le dernier cercle de l'enfer.

Un matin, à peine débarqués du train, nous sommes témoins d'un horrible accident. Le mécanicien amorce une manœuvre. Le mouvement attire sous la roue l'un de nos vieux posten, lui écrase la tête. "Un de moins" ose quelqu'un, dans nos rangs. Nous l'accablons de notre indignation.

Le même jour, Pierre Arnaud est la cible d'un vorarbeiter polonais, armé d'un manche de pioche. Le coup s'abat sur l'omoplate. Le visage de Pierre accuse la souffrance. Un hématome va se former.

J'ai souvenir de ce dernier chapelet qu'il récita et médita, avec Yves Roland, un camarade breton, et moi, dans un coin du wagon. Nous ramenions un mort. Pierre évoqua sa mère, sa famille, la Vendée des saints.

Au matin du 6 novembre, nous sommes sur les rangs, dans l'attente du départ pour le chantier. Pierre Arnaud blêmit soudain, s'effondre. Ses voisins proposent de le conduire au Revier. Refus du kapo. Nous restons une demi-heure, avant l'embarquement, à regarder notre ami, désespérés de ne pouvoir lui porter secours, ni même lui parler.

Ayant repris connaissance, il s'est présenté au Revier. Il a été refoulé.

Le lendemain, 7 novembre, une forte fièvre lui ouvre enfin l'accès à l'infirmerie où l'unique toubib est dénué de tout moyen pour soigner. Le colonel de Grancey, retour du chantier, lui rend visite. Pierre déclare offrir ses souffrances pour ses compagnons.

Samedi 9, je me glisse auprès de lui. Pierre est très amaigri. Quelques instants, il reprend conscience. Je lui donne l'absolution. Soudain, la respiration ralentit, puis cesse tout à fait. L'abbé Arnaud couronne sa vie par le martyre, ce 9 novembre 1944, vers 20h.

Sa mort nous arrache des larmes. Mort d'un prêtre particulièrement brillant et qui exerça sur nous l'ascendant de la sainteté.

Son corps enveloppé dans une toile de jute rejoint 23 compagnons, rassemblés dans une fosse commune, au cimetière de Husum. ⁽¹³⁾

J'ai déjà évoqué les frères Augel, de Loguivy-Plougras. Douze hommes avaient été arrêtés dans leur petit hameau de Dresnay. Le père Augel avait accompagné ses fils jusqu'à Husum. Il y est l'une des premières victimes. Les deux garçons demandent à rester auprès de leur père jusqu'à l'ensevelissement. La schlague répond à la piété filiale. Les fils ne tarderont pas à rejoindre le père au

cimetière de Husum.

Au médecin déporté, qui se trouve submergé par l'arrivée massive des malades au Revier et qui réclame des moyens pour exercer son art, le monstrueux Griem répond : "Ici, je ne connais que des vivants au travail et des morts. Laissez-moi en paix avec ces folles conceptions faussement humanitaires".

Maréchaliste et Résistant.

Le sadisme de Griem, la trique des kapos, la faim, l'humidité permanente, la dysenterie déciment à cadence accélérée le kommando. Faute de bras, le "rempart de la Frise" doit être abandonné. Le repli des survivants sur Neuengamme est décidé. Il se fera par fragments.

Après la mort de Pierre Arnaud, le colonel de Grancey m'a demandé d'assurer la prière, à notre retour du travail. Lorsque arrive l'ordre de départ vers Hambourg, il me dit : "Ne nous quittons pas".

Grancey commandait le Régiment de France. Modeste unité dont l'Allemand a autorisé la formation à Vichy. Elle se prête aux parades du Maréchal. Régiment d'opérette ? Le colonel me donne à entendre que ses hommes étaient parfaitement entraînés. Ils devaient assurer l'encadrement des maquis, lorsque sonnerait le branle-bas du grand jour. Sans doute l'Allemand en eut-il vent.

Le colonel est resté maréchaliste, persuadé que Pétain fait, depuis l'armistice, le seul jeu de la France.

Je lui objecte Montoire, le sabotage de Toulon, le gâchis insensé en Afrique du Nord, quand arrivent nos libérateurs. Au procès de

Riom, sous les yeux de l'ennemi nous nous reconnaissons comme les vrais auteurs de la guerre. L'Alsace incorporée au Reich, le Nord jusqu'à la Somme, soustrait à la souveraineté française, la bénédiction officielle accordée à la L.V.F. (Légion des volontaires français) partant vers le front russe, casquée et bottée à la prussienne. La milice du ministre Darnand devenue auxiliaire de la Gestapo. Trop de signes qui ont aiguillé nombre de Français vers une collaboration qui nous a torturés, au nom du Maréchal.

Je ne sais si Grancey m'a rejoint dans mon analyse. Mais nous sommes restés amis.

Aux derniers jours de Husum, la dysenterie décime nos rangs, de plus en plus clairsemés. Elle m'atteint à mon tour. Plus de 500 morts, ont été, au cours de ces quelques semaines, jetés dans les fosses communes du cimetière de Husum. Environ 750 malades rapatriés du terrible kommando sur Neuengamme vont mourir au Revier.

Lorsque parviendra, le 22 décembre, un dernier convoi, en provenance de Husum, "quelques-uns seulement, selon un rapport officiel, purent quitter les wagons à bestiaux par leurs propres moyens. On empila entre les voies (à la gare du camp) un tas de cadavres d'environ 6 à 8 mètres de long et d'un mètre de haut".

Terminons ce chapitre sur l'inferral kommando de Husum, implanté au lieu-dit "Château des anges", par l'aveu discret du commandant de Neuengamme le SS Sturmbannführer Max Pauly : "Le kommando de Husum, placé sous la surveillance du SS Untersturmbannführer Hans Griem, je l'ai souvent visité, et lors de mes visites, j'ai trouvé que bien des choses laissaient à désirer". Trop modeste Pauly, tout laissait à désirer dans ce "pourrissoir", confié à l'ivrogne et sadique Hans Griem.

Arrivé à Neuengamme, je ne me souviens guère. On me conduit au Revier. "Revenez-nous vite" me dit, avec chaleur, le colonel. C'est l'un des nobles caractères, à l'égal de Pierre Arnaud, qui se sont imposés à mon admiration, au calvaire de Husum.

Revier.

Le Revier occupe 4 baraques. On m'allonge sur la paille, au premier étage du lit à trois niveaux, dans la salle 4 du block 2. Russes et Polonais y sévissent dans l'office de Stubedienst.

La faim devient obsession. Le corps se vide. Une mince tranche de pain est l'unique nourriture de la journée. Un pain qui n'en est guère, fait de son, de pomme de terre et d'un soupçon de farine. Pour maîtriser la tyrannie de l'idée-fixe, je garde en réserve, une partie de mon trésor.

Comment remonter la pente ? La mort, autour de moi, multiplie ses prises quotidiennes.

Avec le peu de forces qui me restent, je me glisse, dès l'extinction des lumières, hors de ma couche. Je fais le tour de la stubbe, encourage celui-ci, prononce sur ce moribond les paroles sacramentelles.

Un jeune Hollandais m'occupe plusieurs soirées. Il n'est pas baptisé. Il tient à mourir chrétien. Il adhère aux vérités essentielles "oui, je crois en Dieu. Je crois en Jésus Sauveur".

La fin approche. Se pose le problème de l'eau. L'usage nous en est strictement interdit, dans notre salle de dysentériques.

Je me risque à mettre dans la confiance un infirmier. Celui-ci mouille un morceau de linge au robinet de l'office. Les lumières éteintes, je me rends au chevet du moribond. Il est bien conscient. Je tords le linge au-dessus du front. Baptême "in extremis", au Revier de Neuengamme, sans marraine, sans cierge, sans sel, sans signature de registre.

Je songe, à nouveau, à mon évêque de Quimper, ange de Dieu, pour me conduire jusqu'à ce jeune Hollandais, à l'instant de son rendez-vous avec le Ciel.

Pendant les trois semaines de mon séjour au Revier, la salle s'est renouvelée deux fois. Le soir, je murmure sur les agonies qui m'entourent les paroles de la divine miséricorde.

Le matin, le couloir est encombré de corps inertes. Le krematorium usine à feu continu, nuit et jour.

Entourant le block 2, ce mouvoir, des parterres fleuris, et un bassin avec deux poissons, à l'ombre du saule pleureur.

Proches du Revier, les deux blocks où se morfondent les Prominents - ceux du camp C, à Compiègne. Ils ont gardé leur tenue civile. Pas de crâne tondu, chez les notables. Ils se lèvent à 7 h, deux tours d'horloge, après le branle-bas des bagnards. Les nazis pratiquent la ségrégation. Nos "Prominents" ne travaillent pas. Ils ne se rendent pas à l'appel.

Au regard de notre brouet, ils sont au restaurant trois étoiles et reçoivent des colis. Des déportés, les Prominents ? Leur sort s'apparenterait plutôt à celui d'otages.

Vers le paradis ?

Le 19 décembre 1944, on m'avertit d'un transport, auquel je dois me joindre. Départ immédiat.

Un voisin me rassure : "Tu changes de camp. Ça ne peut être pire que ce bagne pourri". Il n'a pas été à Husum.

J'interroge le chef de salle sur ma destination : "Tu vas à Dachau".

- Dachau ? lance quelqu'un. C'est le paradis. Tu quittes l'enfer pour le paradis".

On me félicite. Tous m'envient. Ils me regardent m'éloigner, comme un élu.

Je ne sais par quelle voie Grancey apprend mon départ. Il accourt : "Ne partez pas. Nous avons besoin de vous. On vous cachera".

Je sais quels sentiments dictent cet appel. J'en suis bouleversé et malheureux. Se cacher ? Dans un camp, cela ne se pourrait d'aucune façon. Je me livre à un ordre dont je ne perçois pas les intentions.

Avant de quitter le Revier, j'ai eu la curiosité de mon poids : 39 kilos. Ce n'est guère, pour ma taille. ⁽¹⁴⁾

La tête me tourne. On doit me soutenir, ou plutôt me porter jusqu'au train. Le convoi se compose de trois wagons, à bestiaux naturellement. Tout y est insolite. La paille a l'épais-

seur d'un matelas. Nous pouvons y allonger les jambes. Au milieu du wagon, un poêle, bien sympathique, en cette saison.

Autre surprise : la bienveillance des postens. A croire qu'ils nous prennent pour des Prominents. Confirmation nous est donnée que nous allons à Dachau. Trois wagons de prêtres, avec quelques pasteurs, dont un Suisse qui exerçait à Lyon. Evidemment pas un seul rabbin parmi nous. Ils ont grillé à Auschwitz.

C'est un convoi de ministres du culte ratissés de tous les kommandos à l'extérieur comme à l'intérieur de Neuengamme. Nous sommes sans doute une bonne centaine.

La question se pose d'elle-même. Est-ce une mesure de bienveillance ? Y a-t-il eu démarche de Pie XII, ou de l'épiscopat allemand, ou encore de la Croix-Rouge ?

L'Allemagne est désormais une forteresse investie de toutes parts. Son espace, ses ressources, ses chances de victoire s'amenuisent. Notre voyage n'entre-t-il pas dans le processus d'une prochaine libération générale ?

Près de moi, quelqu'un avance, en sourdine, une exégèse moins optimiste : "N'est-ce pas pour nous isoler, pour démoraliser nos camarades ? Je ne crois pas à la bienveillance de Himmler".

Dans mon wagon, je retrouve l'ami

Pierre Humbert, compagnon de Salzgitter et de Husum. C'est une âme ardente et fraternelle. Auprès du dominicain lyonnais, je me sens meilleur.

Parmi nous, un vieillard de 72 ans. Il a été lui aussi extrait du Revier. Pas vaillant du tout, le chanoine de Namur. J'évoque son évêque, Mgr Haylen. Il était venu à Quimper, pour le jubilé sacerdotal de Mgr Duparc. Notre Belge Wallon, de son côté, a gardé un souvenir ébloui de mon évêque, qui prononça, à Messin, un discours sublime. C'est dans cette région des Ardennes belges que se produisit, aux premiers jours d'août 14, le premier choc. Côté français, c'étaient des régiments Bretons, dont le 19^e de Brest. Parmi eux, deux jeunes voisins de ma ferme natale...

Au milieu des tombes alignées comme pour la revue, on dressa un calvaire breton, celui du Tréhou. Le jour de l'inauguration, 21 août 1932, Mgr Duparc fut particulièrement inspiré...

Dans le wagon, le poêle, constamment alimenté, nous permet de griller le pain. Le mien se transforme en charbon. Mon état s'améliore quelque peu, au cours du "transport" qui, du 19 au 23 décembre 44, nous achemine de Neuengamme à Dachau.

Dachau : du mythe à la réalité.

Dès que s'ouvrent les portes, le froid nous saisit. Nous avons changé de décor. Au loin, Garmisch et son ample manteau blanc. La neige est aussi sous nos pas. Les poumons aspirent un air trop vif.

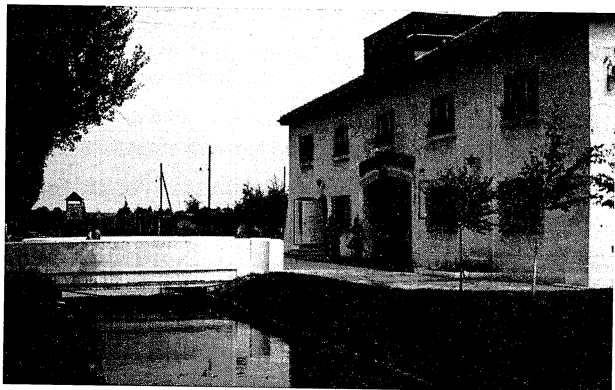
Rangs par cinq, rite immuable. A ma gauche, le vieillard de Namur. Il se fait suppliant : "Soutenez-moi. Je ne me sens plus de forces". Je ne vaud guère mieux. Nous nous donnons le bras.

A peine avons-nous parcouru une centaine de mètres, je sens le poids d'une défaillance "Monsieur le chanoine, aidez-vous un peu". Il ne s'aide plus du tout. Il s'est éteint. Une absolution sur cette vie qui prend son envol vers le chaud Paradis. La colonne s'est arrêtée. On dépose le corps sur le bord de la route, sur la neige, avant que ne le happe la flamme du crématoire.

Trois km environ séparent la ville et le camp. Passant sous l'imposant portail, nous débouchons sur ce que l'humour des pensionnaires avait baptisé "Rue de la liberté". A droite et à gauche de l'allée, le rigoureux alignement des blocks.

Aux douches, une pancarte nous a intrigués :

“Malaria”. Le paludisme évoque les Tropiques. Ce ne peut être une endémie bavaroise. Dans cette salle, les médecins SS se livrent, assure-t-on, à des expériences sur des détenus. Ne serait-ce pas pour le soulagement de l'Afrika Korps ?

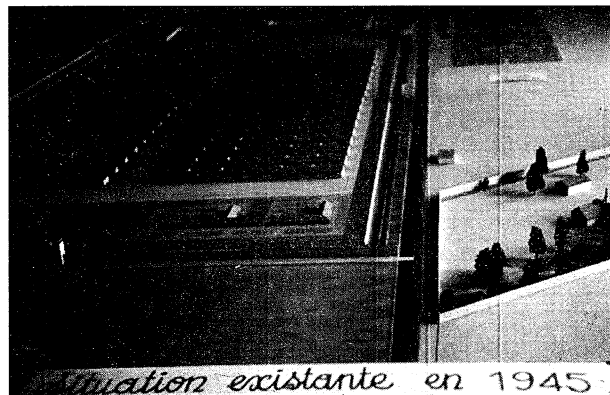


L'entrée du camp

Nous apprécions la longue séance sous les pommeaux. Après décrassage, le block 19 nous accueille pour la quarantaine. Le blok-altester est un Tchèque. Nous sommes surpris de trouver, dans cette fonction, un homme bienveillant.

La quarantaine va durer cinq semaines. Nous avons faim. Je rêve au brouet des Trappistes de Tymadeuc comme à

un festin. Des myriades de puces nous attaquent avec une agressivité de piranhas. Plus encore que la faim, ces bestioles seront nos bourreaux de jour et de nuit au block 19.



Le camp de Dachau

Deux événements, cependant, vont m'inonder de la joie de Noël.

Noël et l'évêque.

Les prêtres français du block 26 ont appris notre arrivée et la déplorable condition physique de la plupart d'entre nous. Ils décident une collecte de soupe. Ils en remplissent un bouteillon.

Mgr Piguet, évêque de Clermont, a tenu à porter lui-même le cadeau de Noël aux fraternels affamés de la quarantaine. Il se fait accompagner par un prêtre, Jean Quichaud. Nous nous trouvions sur la ligne Maginot, au cours de la drôle de guerre 39-40, au même 101^e RI. Jean était vaguemestre du bataillon. Nous aimions bien le distributeur de courrier et de colis. Je ne sais quel crime a conduit ici le vicaire de Cognac. Il me parle de François Loaëc, lui aussi pensionnaire du block 26. Je me réjouis intensément de cette proximité.

Comme tout un chacun, en ces lieux, l'évêque est revêtu de la tenue de bagnard. Il n'est plus qu'un numéro dans l'univers de l'anonymat.

A Neuengamme, j'étais le 39 494. A Dachau m'échoit le 152 792.

Mgr Piguet nous dit des paroles de bienvenue, sur un ton chaleureux : "Dès la fin de votre quarantaine, vous rejoindrez des centaines de confrères. Vous assisterez quo-

tidienement à la messe. Ce n'est plus la vie au milieu de vos paroissiens ou de vos élèves. Mais c'est une vie fraternelle, dans le partage d'une même épreuve".



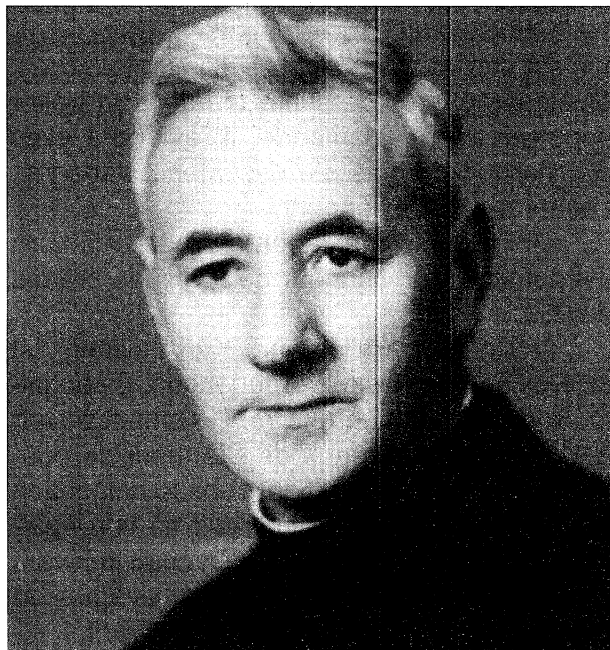
Mgr. Piguet

L'évêque a passé par le camp de Struthof, de sinistre réputation. C'est une succursale de Dachau. Mgr Piguet y a été fort malmené. Ici, il est la fierté et le réconfort des prêtres.

Un frère.

Le lendemain de Noël, je vois arriver, au block 19, l'ami François Loaëc. Du même cours, au séminaire de Quimper, nous avons été ordonnés, avec 32 autres, le 21 juillet 36.

François me regarde. Il hésite. Mes 39 kilos auraient-ils modelé le visage en masque funèbre ?



Abbé François Loaëc

Je m'informe sur les raisons de sa présence en concentration.

Il était gefang. Il exerçait son ministère auprès de camarades, éparpillés dans les fermes du secteur. "Quelqu'un m'a dénoncé. Les Allemands ont trouvé que j'en faisais trop. Ils m'ont dit : prosélytisme. Verboten !"

A Dachau, François était en situation privilégiée. Ses camarades du Stalag continuent à lui faire parvenir les colis de la Croix-Rouge, du Secours National, de sa famille, de ses paroissiens d'Audierne.

Il n'est pas venu au block 19 les mains vides. Quelques pierres de sucre me sont un trésor sans prix. A ma demande, il reviendra avec du charbon de bois. La dysenterie s'atténue. Les forces me reviennent.

François me raconte l'extraordinaire événement que viennent de vivre les prêtres du 26.

Un diacre allemand, Karl Leisner, est au Revier, sans espoir de guérison. Il souhaite ardemment mourir prêtre. Il s'en est ouvert à Mgr Piguet. L'évêque de Clermont ne pouvait procéder à l'ordination, sans la délégation conjuguée de deux Ordinaires : de von Faulhaber, cardinal de Munich - Dachau relevant de son diocèse - de von Galen évêque de Munster, diocèse d'origine de l'impétrant.

Les démarches sont menées par des

voies secrètes. Mitre, crosse, anneau, vêtements liturgiques, tout a été confectionné dans les ateliers, en grand mystère.

L'ordination a eu lieu le 17 décembre. Sitôt achevée la liturgie, le jeune prêtre, comblé, mais physiquement épuisé, a été ramené au Revier.

Le lendemain de Noël, 26 décembre, Karl Leisner est revenu à la chapelle. Il y a célébré sa première messe, dans la joie de son jeune sacerdoce, devant une assemblée de confrères. Grand moment d'une Eglise, renouvelée des Catacombes.

Nos frères polonais.

Au terme de la quarantaine, nous quittons le block 19 pour le 28.

Le 26 est qualifié de block international. Il réunit des prêtres Allemands (près de 400) des Français (plus de 300) des Autrichiens, des Belges, des Hollandais, des Italiens, des Tchèques, des Yougoslaves. Un Anglais de Jersey (OMI) s'appelle Durand.

Mgr Piguet est évidemment la personnalité marquante du 26. Le chanoine Beran, de Prague, le P. Riquet sont aussi très entourés.

Le 28 rassemble quelque 700 prêtres Polonais. Ce sont des survivants. Parmi les religieux, des Jésuites, des Capucins, des Oblats, des Pallotins. Ils sont réduits à l'ordinaire du camp.

La plupart des prêtres diocésains reçoivent des colis de leurs paroisses. La péréquation ne s'exerce guère du séculier au régulier. A plus forte raison tient-on à l'écart ces étrangers squelettiques qui surviennent, rompant l'homogénéité polonaise.

Mon voisin, joues colorées, jette 13 pierres de sucre dans sa décoction matinale. Treize : je les ais comptées. Des calories en abondance et sans doute à l'excès.

L'ami Pierre Humbert a bien compté, lui aussi, jusqu'au chiffre 13. Il ose le geste auquel ma fierté, ou ma timidité s'est refusée : "Je suis fils de saint Dominique, dit Pierre. J'appartiens à un ordre mendiant". Le dominicain lyonnais s'approche, tend la main. Mais, une fois de plus, la treizième pierre tombe dans le sirop polonais.

J'ai le sentiment douloureux que nos frères de l'Est nous pardonnent mal la passivité de nos armées quand les panzers de la ruée allemande laminaient leur patrie.

Deux fois par jour, se déroule le rite auquel nul ne songe à se soustraire. Le pou est responsable des hécatombes typhiques. Le blockaltester du 28 est un Jésuite. Il veille sur l'impératif anti-poux.

Dachau a sa chapelle. C'est une singularité, dans le système concentrationnaire des nazis. Ce n'est pas la Sixtine, mais notre chapelle est décente, prise dans l'alignement qui borde la "rue de la Liberté". Elle est à l'usage exclusif des prêtres. Nos blocks 26 et 28 constituent une réserve, comme celle des Prominents, à Neuengamme. C'est l'apartheid.

Une messe est célébrée avant l'appel du matin. Une deuxième suit, dès la dislocation des rangs et le départ vers les divers kommandos du camp.

L'antichambre du Ciel.

L'appel peut devenir une véritable épreuve à Dachau.

Ma dysenterie est jugulée. Mais les forces ne reviennent que lentement. Je frissonne au froid de ce glacis alpin. Que peut, contre les morsures de la bise hivernale, la Fibrane de l'habit rayé ?

Début février, je m'écroule sur l'Appelplatz. Deux confrères me ramènent au block. L'un s'appelle Ambroise Cognac. Curieux nom pour un authentique Marseillais.

Négligeant la pommade onctueuse, Cognac va droit à l'essentiel : "Nous allons te conduire au Revier. Tu y seras au chaud. Mais c'est l'antichambre du Ciel. Je vais te donner l'absolution. Nous avons les saintes huiles pour l'extrême onction. Tu as communiqué tout à l'heure. Quelle grâce, cher ami, de se présenter au Seigneur avec une telle préparation !"

C'est un poids plume et une fièvre voisine de 40° qu'on achemine jusqu'au Revier. On m'allonge dans la salle 4, sur la paille basse du châlit à trois niveaux. Je n'ai pu prendre congé de l'ami François, Cognac l'avertira.

Au cours des deux messes quoti-

diennes, on fait mémoire des confrères dont on apprend le départ. C'est ainsi qu'on a prié pour le père Dillard, jésuite de grand renom, qui nous a quittés le 12 janvier.

Cognac demande à François de préparer un texte laconique qui évoquerait mon très modeste et bref curriculum.

Revier-infirmerie. C'est un terme dont la noblesse traduit mal la réalité, dans l'univers de la concentration.

Le Revier de Husum, où agonisa Pierre Arnaud, était plus misérable que la plus misérable léproserie de la brousse africaine. A Dachau, on soigne les apparences. On y meurt à bonne cadence, mais décence respectée.

Le médecin a décelé une pneumonie. Elle aboutit à une pleurésie. Un jeune toubib russe plonge l'aiguille, pompe le liquide. Il renouvellera la ponction.

Par la suite, la situation semble se stabiliser. Je ne souffre guère, mais garde le souffle court.

Un voisin, médecin breton, s'étonne de l'amélioration. Il joue à l'agnostique et volontiers me taquine : "Vous croyez au Ciel. C'est, assurez-vous, la plénitude du bonheur. Pourquoi vous accrocher à ce foutu monde ?" Je me contente de sourire à son sourire. Pendant que d'autres salivent à vide sur les

menus empruntés à la Tour d'Argent ou à la noce campagnarde, le toubib malade dessine la villa de ses rêves. Il la campe sur l'estuaire de la Rance. D'un jour à l'autre, la résidence évolue. Elle s'agrémente d'une tourelle. Elle devient château de la Loire. Douce évasion !

L'ange du Revier.

Dès mon arrivée à la salle 4, je reçois la visite d'un homme dont je vais découvrir l'exceptionnel rayonnement.

Edmond Michelet, un moment employé à la désinfection, peut circuler d'une salle à l'autre du Revier.



Edmond Michelet

Du 26, il reçoit les hosties consacrées. Je deviens, pour la stube 4, le relais de notre Tarcisius. Lumières éteintes, je porte la communion aux camarades que m'a indiqués Michelet. Jamais l'Allemand n'a soupçonné le secret renouvelé des premiers âges de la foi chrétienne.

Michelet revient parfois vers ma paillasse. Il évoque sa famille qui occupe toute sa tendresse. Fils spirituel de Marc Sangnier, il s'inscrit dans le courant issu du Sillon. Pour lui, on ne saurait dissocier le témoignage de la foi et l'engagement politique. ⑩

L'hiver s'éloigne à petits pas. La salle 4 ne cesse de se renouveler. Je suis toujours là. L'extrême onction de l'abbé Cognac semble avoir eu des vertus de jouvence.

La neige a fondu. Les premières fleurs s'ouvrent. J'aperçois, au soleil, une toute jeune maman, le bébé au bras. Image printanière qui, partout ailleurs, porterait à la joie. Mais être un enfant à Dachau, c'est crier vers le ciel.

Vers le dénouement.

Début avril, la population du camp s'accroît considérablement par le repli des kommandos extérieurs et des camps, menacés à l'Est par l'avance russe.

Quelques Juifs hongrois, jusque-là protégés par le régent Horthy, sont admis dans notre stube.

Nous sommes renseignés sur les opérations militaires. Voici enfin l'agonie de la Bête.

Epée de Damoclès, une redoutable inconnue reste pointée sur nos têtes. Himmler n'a cessé de marteler l'ordre monstrueux : "Nul déporté ne doit tomber vivant entre les mains ennemies".

Serons-nous livrés aux lance-flammes ? ou fauchés à la mitrailleuse ?

Y aura-t-il un sursaut collectif ? Des dizaines de milliers - on risque le chiffre de 45 000 - en ce moment rassemblés au camp se laisseront-ils égorgés ?

Les bombardements s'intensifient sur Munich. Le bruit des combats se rapproche de jour en jour.

Rassemblés sur l'Appelplatz, des Russes et des Polonais s'en vont on ne sait vers quelle immolation. Des Français, à leur tour, sont ali-

gnés pour un départ. Passent de longs instants chargés d'inquiétude. Puis l'ordre est donné de retourner aux blocks.

La nervosité est évidente chez les SS. Quant aux kapos et chefs de blocks, les voici méconnaissables, soudain mués en agneaux.

Pour les détenus de Dachau, tout se joue à pile ou face : le pire ou le miracle.

Miracle.

Dimanche 29 avril. L'oreille aux aguets mesure l'intensité du combat, suppute l'avance alliée.

Fin de matinée, le commandant et sa cohorte SS se retirent du camp, se rendent aux Américains. Le drapeau blanc est hissé sur leur bâtiment. Seuls demeurent, sur leurs perchoirs de miradors, le doigt sur la gâchette, les derniers factionnaires SS. On imagine leurs transes, devant la foule massée sur la place d'appel.

Les rescapés de Mauthausen, de Buchenwald ont été évacués sur Dachau. Ils sont arrivés dans un état d'extrême épuisement.

Des éléments de la division Charlemagne se sont infiltrés dans le camp. Ces jeunes Français, Waffen SS, prétendent avoir déserté l'armée allemande. Les plus astucieux se déguisent en déportés, se font délivrer des cartes de Résistants communistes. Dans l'après-midi, les heures nous semblent des éternités.

A 17h30, une clameur nous parvient au Revier. C'est le plus puissant hurra qu'aient enregistré mes oreilles. Il n'y aura pas de lance-flammes. Pas de feux

croisés de fusils-mitrailleurs. Pas de massacre pour les réchappés de l'holocauste. Depuis douze ans, des hommes, par milliers et millions, ont marché dans la nuit et le brouillard. La plupart ont succombé dans l'infamale entreprise.

Nous sommes les bénis qui saluons l'instant tant désiré de l'espérance comblée.

Notre libération a visage de femme. C'est une journaliste américaine, reporter aux armées. Elle franchit le portail, en même temps qu'un soldat Juif. Ces Américains ont le sens du symbole et de la mise en scène.

Notre colombe est éperdument acclamée par l'Europe sans frontières de Dachau. Elle pleure de joie, cette Europe, remontée des abîmes et dont viennent de tomber les chaînes. Instants sacrés de la liberté retrouvée.

Notre Américaine fait surabondante moisson d'images. Elle voit, horrifiée, devant le crématoire, les piles de corps, rangés comme stères du forestier. Depuis des jours les feux n'étaient plus alimentés par les gazomètres de Munich, écrasés sous les bombes. On découvre, en gare de Dachau, un train entier de corps, brûlés au lance-flammes. Au Revier, le flash mitraille des fantômes. Ces images vont jeter, aux quatre coins du monde, la révélation du mystérieux univers concentrationnaire.

Lendemain qui déchantent.

Cédant à la pitié, l'Américaine fait distribuer à chaque détenu un kilo de conserve en boîte. Autour de moi, on assure que le cadeau nous vient de l'intendance SS. Dans notre stube 4, ce sont des saucisses aux haricots. Des médecins tentent de s'opposer à la distribution, dans les salles du Revier. "Votre bonté va les assassiner". Rien n'y fait.

Alors, nos toubibs se répandent dans les stube : "N'y touchez pas encore. Pas ce soir. Ce serait votre mort. Attendez demain. Nous vous dirons la quantité que vous pourrez absorber".

La faim n'a pas d'oreille. L'un de mes voisins ouvre son trésor. Je le supplie : "Tu es marié. Tu as des enfants. Ils t'attendent. Ils ont besoin de toi. Si tu veux les revoir, écoute les toubibs. Renonce aux haricots-saucisses". Il n'a pas écouté. La boîte, à peine entamée, lui glisse des mains. Il ne reverra ni femme, ni enfants.

Les nerfs, tendus à l'excès, se relâchent. Les dernières forces, mobilisées par l'angoisse et l'espoir des jours précédents, craquent dans l'euphorie.

Bientôt le scorbut s'allie au typhus pour endeuiller notre libération. Déconcerté,

l'Américain décide la quarantaine générale du camp. Libérés, nous voici au piège.

Un créneau est réservé sur Radio-Paris, qui va diffuser, jour après jour, la liste des rescapés. Ainsi, ma famille et Douarnenez sauront que je suis encore de ce monde.

Leclerc envoie des officiers de sa 2^e DB nous porter le salut de la France. Ils sont là, au matin du 30. Lorsqu'ils pénètrent dans notre salle nous nous redressons sur notre paillasse. J'ai pleuré des larmes heureuses.

Leclerc a terminé sa chevauchée fantastique au nid d'aigle de Berchtesgaden, repaire de Hitler. Il ne tarde pas à se rendre lui-même à Dachau. De Lattre envoie le général Guillaume. D'autres visiteurs de marque suivront.

Le typhus fait des ravages. Je vois venir dans notre salle l'abbé Millot et lui assure le service de mon ministère.

Sur la place d'appel, les messes se succèdent, liturgies poignantes où se rejoignent martyrs et rescapés.

L'épidémie semble insatiable. Tout un block, le 32, est abandonné aux typhiques. Pour les soigner, on fait appel aux volontaires. Médecins et prêtres français seront les premiers et les plus nombreux à s'offrir. Plusieurs y succomberont à leur héroïque dévouement.

Rêve éveillé.

Y a-t-il eu convention expresse entre Leclerc et de Lattre, pour contourner la quarantaine du camp ?

Leclerc a proposé aux Américains que l'intendance de la 2^e DB ravitaile les Français.

L'accord obtenu - après des réticences yankees - trois camions montent, chaque jour, chargés de vivres frais. Ceux-ci profitent indistinctement à l'ensemble des Haftlinge.

Les Français, candidats à l'évasion, constituent, en quelque sorte, le fret retour. Le convoi fait le détour par Stuttgart, P.C. de l'armée de de Lattre.

Au fond de mon Revier, je finis par apprendre l'astuce. Toutes les prudences me répètent : "Laisse-toi d'abord soigner". Mais je suis désormais décidé à fuir ce mouvoir et retrouver mon paradis de Cornouaille.

Dans l'après-midi du 7 mai, je me glisse hors de ma paillasse et de la stube 4. La tête me tourne un peu. Les jambes sont molles. Mais il fait si beau, en ces premiers jours de printemps.

On me hisse dans le dernier camion. La consigne s'impose d'elle-même "Pas un mot. Pas le moindre bruit, jusqu'au-delà du portail".

Les deux premiers véhicules ont déjà franchi le poste de garde. Tout va bien. Le nôtre stoppe, à son tour, pour la formalité de contrôle où la routine ne contrôle plus rien, ni personne. "O.K."

Un cri suraigu. Quelqu'un a pris le pied du voisin pour un pédalier d'orgue. Le yankee se précipite. Il soulève la bâche. Il découvre le pot-aux-roses. Il pouvait s'esclaffer, et redire "O.K.". Il n'apprécie guère la farce. Down !

C'est raté. Une petite colonne se forme, sous escorte.

J'ai observé trois camarades, mes voisins. A l'angle d'un bâtiment, ils ont décroché, dans un mouvement de Sioux. Je leur emboîte le pas.

Il y a un léger défaut dans le mur d'enceinte. Il accueille un pied. Coup de rein pour accéder à l'arête faitière. Il n'est plus que de se glisser sur le versant de la liberté.

Solide gaillard, le premier a passé. Les deux autres m'ont jaugé. Ont-ils songé à abandonner le décavé ? Ils m'adoptent. Quatre mains me hissent sur le faite. Le premier accueille mon poids plume. En quelques secondes, les deux derniers exécutent leur ballet libérateur.

Mission pontificale.

Je respire mal, avec le sentiment d'être une charge pour mes camarades. Ils me soutiennent au bras.

Passe un camion. Nous lisons : "Mission pontificale". Sur nos signes désespérés, le véhicule s'arrête : "Désolé, nous dit le chauffeur. C'est archi-plein".

Le soleil décline. Dans mon état, une nuit à la belle étoile, c'est la mort. Le camion reparti, nous bavardons. Trois mineurs du Nord. Un curé breton. "Pas question de t'abandonner. On est et on restera ensemble".

Une voiture arrive, une traction-avant, pavillon pontifical au vent. Nous nous plantons sur la chaussée, bras levés. J'explique la situation. L'abbé me prend à son bord, rejoint le camion. Quelques mots échangés avec le chauffeur : "C'est d'accord. On vous fait une place. Pour vos camarades, impossible".

- Ces trois compagnons m'ont soutenu, presque porté. Ils sont communistes. Ils savent que je suis prêtre. Alors, c'est nous quatre ou personne. Je sors directement de l'infirmerie et me sens très faible".

- C'est bon, décide l'abbé. Montez".

Je perçois quelques murmures. Mais personne n'ose rejeter sur la route le demi-

cadavre qui leur échoit.

Nous traversons Augsburg, puis Ulm. La nuit est tombée depuis plus d'une heure, lorsque nous atteignons Stuttgart.

Le camion s'arrête dans la cour d'un hôpital, dévolu au service de santé de l'armée de de Lattre. La voiture-balai nous a précédés. L'abbé a signalé mon cas aux responsables de l'établissement. Deux toubibs m'examinent : "Pas brillant du tout, votre état. On va s'occuper de vous. Bien entendu, pas question de bouger d'ici, avant que vous ne soyez en meilleure forme".

Le lendemain, le camion pontifical reprend la route. Suis-je dans un état second ? Je veux fuir cette terre qui, pour nous, fut inhumaine, et me hâter vers Douarnenez.

Nous prenons la route de Strasbourg. C'est devant la cathédrale que se fait la dispersion. Je remercie avec émotion les trois camarades qui ont soutenu mes premiers pas sur la voie de la liberté.

Le chanoine du chapitre.

Nous sommes le 8 mai. La veille a signé la reddition de l'armée allemande sur tout le front de l'Ouest. Je pénètre dans la cathédrale, m'intègre à la foule qui chante le Te Deum de la victoire, à cette heure en effet, est signée à Berlin la capitulation générale de l'Allemagne.

A la sortie de l'office, j'aborde un prêtre. Il a prestance d'archevêque. Je lui exprime le souhait de célébrer la messe. La tenue, la mine, une barbe de clochard n'inspirent pas confiance.

"Prêtre du diocèse de Quimper, je viens de Dachau". A ce nom, tout change dans l'attitude du chanoine. Il m'invite à le suivre : "Vous allez d'abord prendre une douche. Abandonnez ces haillons. Je vais vous donner des habits décents. Nous déjeunons ensemble. Vous célébrerez ensuite la messe dans mon oratoire".

J'objecte la loi du jeûne eucharistique : "Dans votre cas, elle ne saurait s'appliquer", répond le canoniste.

Le chanoine du chapitre téléphone au poste de contrôle des rapatriés. Il me gratifie aussi d'une canne.

Toute l'Europe est sur les routes. Prodigieuse

migration où se mêlent gefangs, déportés, S.T.O. et collaborateurs.

Le commandant de ce centre de triage est un Vendéen, professeur au séminaire de Luçon. Il connaissait bien Pierre Arnaud, dont je lui apprends la mort. Il prépara ses doctorats, à Rome, avec Jean Poupon, prêtre de Quimper : "Une tête solide", souligne-t-il. Il me prend en amitié, fait accélérer les formalités.

La radio révèle un poumon voilé, le médecin se fait pressant : "Ne gaspillez pas vos dernières réserves. Faites-vous hospitaliser au plus tôt".

Le commandant-professeur me fait attribuer la faveur d'une place dans un train civil, au lieu des sinistres "huit-chevaux 40 hommes" dont je suis familier, depuis le passage à niveau de Saint-Yvi.

Un billet de mille francs me paraît un viatique somptueux. Comme un rêve peuplé d'anges, je roule vers Paris.

Notre-Dame des Victoires.

Descendu à la gare de l'Est, je me dirige, à pas d'éclopé, jusqu'au 15, rue Turbigo, quartier des Halles.

Mon frère Louis est absent. On m'assure qu'il ne tardera pas à rentrer. Le voisinage s'empresse autour de moi. La marche a enflé les chevilles. Avec des prélèvements sur un vieux tapis, madame Desmazière me façonne des chaussons sur mesure.

Muni de mon billet de mille francs, fortune toujours intacte, je me traîne jusqu'aux étals de poissons. Me hissant au niveau de Lucullus, je lorgne un homard, prince des océans : "Combien, cette bête ?" Le billet plonge dans le ridicule. Je me rabats sur deux limandes. Je suis au stand de madame Emmanuel Le Gall : "Vous savez, dis-je à la mandataire, je connais bien madame Le Gall. Je suis vicaire à Douarnenez. Je rentre de Dachau". L'effet est instantané. Ma commande est enveloppée : "Gardez votre billet. Vous en aurez besoin dans Paris".

Retour rue Turbigo, j'y trouve mon frère. Quelques larmes d'hommes, discrètes. Fin d'après-midi, Louis me conduit à N.D. des Victoires. J'y retourne le lendemain matin et demande à célébrer la messe. Le sacristain

m'inspecte des chaussons éléphantiques au crâne rasé. Pas de soutane. C'est inquiétant. Il demande le "celebret". C'est une pièce délivrée par l'évêché pour attester, hors du diocèse, le pouvoir de célébrer.

J'essaie d'expliquer ma situation à l'honnête homme, serviteur des consignes. Il consent finalement à préparer des ornements, ceux qu'on n'oserait présenter au 7^e vicaire de Saint-Charles de Montceau.

Survient une soutane lustrée. Souliers à boucles. Le sacristain se précipite. Il chuchote avec une moue inquiète. L'abbé distingué s'avance vers l'inconnu en civil.

Ce pourrait être un faussaire. Une fois encore, le seul nom de Dachau met en émoi. On sort le grand jeu, on prépare le maître-autel. L'ornement du pauvre remisé, on déploie celui des liturgies majeures. Deux enfants de chœur m'entourent.

L'empressement du chanoine de Strasbourg, le maître-autel à N.D. des Victoires : je me risque à penser que ce pourraient être là des effets inattendus, liés aux images de l'Américaine, jetées à tous vents du journalisme.

Mon frère me met à Montparnasse, le soir du 10 mai, dans le train de Brest. A mesure que j'approche du terme, l'émotion me met en fièvre. ○

Sur le quai de la gare, à Landerneau,

je rencontre Yves Le Brun, vicaire de Carhaix.
- Suis-je encore du clergé de Douarnenez ?
lui demandai-je.

- Tu as vécu, depuis ton arrestation, avec cette inquiétude ?

- J'ai pensé que notre évêque avait pu me désavouer. Deux évêques m'ont embrassé là-bas. Je me suis trouvé à Dachau, avec des centaines et des centaines de prêtres.

- Eh bien ! je puis t'assurer que Douarnenez t'accueillera bien.

Mon frère Yves et sa famille m'entourent de toute leur affection. On alerte le presbytère de Douarnenez.

Dans la soirée, mon merveilleux collègue Jean Calvarin se trouve, rue Goury, avec l'ami Albert Coppola.

Le carillon du prodigue.

Nous piquons vers la Cornouaille. Je caresse ces bocages familiers. A partir de Locronan, j'entre en paradis. Le regard embrasse la baie.

La traction d'Albert Coppola s'arrête devant la boulangerie Petitbon. L'ami Hervé, gymnaste et musicien de la Stella, me prodigue son meilleur sourire.

Une harmonie est en position de défilé. Elle réunit, pour un soir, le Patro et la "Cipale". Une fraternisation qui me comble.

On m'entoure, on m'étouffe. Je suis chaussé par le cousu-main de la rue Turbigo. La canne du chanoine strasbourgeois m'assure un appui. Marius Le Rouge me soutient au bras gauche.

Le très beau carillon de ma paroisse chante éperdument, dans le soir de ce 11 mai, pour l'accueil du prodigue, revenu de ses errances.

La musique démarre au rythme militaire, bien trop rapide pour mes handicaps. Beaucoup de monde sur les trottoirs et aux fenêtres. Près de l'église Sacré-Cœur, la difficulté est de se frayer un passage.

Le vaisseau est déjà pris d'assaut. Douarnez est une cité exceptionnellement chaleu-

reuse.

Jean Calvarin, puissante stature et voix des tempêtes, s'efforce de calmer l'effervescence. Sans grand succès. Il me précède jusqu'au chœur. Je puis enfin m'asseoir. Je regarde cette assemblée, en accepte la joyeuse rumeur. J'essaie de me recueillir.

Yves Kerboul, le gefang rentré de son stalag, il y a peu, est désormais le doyen des vicaires. En l'absence du curé, il monte en chaire. Sa harangue de bienvenue prend des trémolos, puis s'éteint dans l'émotion.

Jean Calvarin me presse d'adresser quelques mots à cette foule d'amis. Qu'ai-je dit ? La mémoire m'en a restitué l'essentiel.

"Je vous ai quittés pour une destination que je ne souhaitais nullement. J'ai la certitude que l'épreuve terrible a été une grâce.

"Je reviens avec la joie immense que vous devinez. Votre présence atteste que vous la partagez.

"Je garderai en moi le souvenir d'innombrables agonies qui ont jalonné les routes de ma déportation. Comment oublier ces visages parvenus au terme d'un indicible calvaire ?

"Mais, je veux être parmi vous, avec mes confrères, le prêtre de Celui qui nous a laissé, pour testament, le commandement de l'amour.

"Aimer, aujourd'hui, c'est pardonner. C'est

tourner la page des divisions, des violences. C'est vivre intensément le présent et aborder l'avenir avec un cœur généreux. Notre patrie n'a pas trop de tous ses enfants pour la relever de ses humiliations, de ses déchirements fratricides et de ses ruines".

Pendant la bénédiction du Saint-Sacrement, je revois les visages qui m'ont accompagné de Saint-Charles à Dachau et à qui n'a pas été accordée la joie qui m'inonde ce soir.

Jean Calvarin me rapportera, plus tard, le propos que son oreille a saisi d'une conversation entre deux "penn-sardin", à la sortie de l'église.

- Y va pas bien, Mr Cariou. Maigre, que c'est pas permis.

- Non, pas bien du tout. Y reviendra plus jamais bien même".

Louis Le Moigne, excellent boulanger-pâtissier a préparé, à mon intention, je ne sais quelle gourmandise. Mes collègues sont en état de lui faire honneur. Une lassitude, proche de l'épuisement, glisse vers un long, très long sommeil.

Le soleil a depuis longtemps inondé ma chambre, lorsque mes yeux s'ouvrent au matin du 12 mai.

Je flotte dans ma soutane retrouvée. Un examen médical s'impose. Le docteur consulté a

réputation d'excellent phthisiologue. Sur les clichés et les analyses, le praticien reste perplexe "Votre cas déconcerte mes notions de Fac. Je ne comprends pas que vous soyez encore en vie".

"Et, pourtant, elle tourne", murmurait Galilée contre la sentence du Saint-Office.

Hier, ma sœur Marie-Jeanne représentait la famille. Ce 12 mai, je reçois la visite de mon père, de mon frère René et du cousin Yves Gouérou, conseiller général de Briec. La pudeur paysanne maîtrise les émotions de nos retrouvailles.

Le rosaire de l'évêque.

Après plus d'un an d'absence, je dois une visite à mon évêque. Rendez-vous est pris pour le lendemain 13, dans l'après-midi.

Le supérieur du séminaire, Arthur Louvière, le secrétaire général Yvon Perrot, d'autres encore, m'entourent avec beaucoup de bienveillance.

Perrot me dit : "Je vais t'introduire chez Monseigneur. Tu sais son âge. Il t'écouterà pendant quelques minutes. Puis il inclinera la tête. Tu te retireras discrètement. Nous t'attendons au café".

Mgr Duparc a en main son chapelet. Il ne voit guère. Le buste s'est affaissé. Il fait effort pour redresser la tête. Il m'interroge. La présence de deux évêques français, de plusieurs centaines de prêtres en déportation, mon ministère, le rôle de Michelet, la rencontre avec Jean Crouan à Dachau semblent piquer son intérêt. "Nous l'avons toujours pensé, les Allemands sont des Barbares".

La conversation se poursuit depuis une bonne demi-heure. Perrot frappe, avance le nez : "Laissez-nous, Monsieur Perrot".

L'entretien s'achève sur la surprenante invitation de mon très vieil évêque : "Nous vous offrons bien volontiers l'hospitalité de l'évê-

ché. Vous y resterez le temps qui vous conviendra". Monseigneur finit par rejoindre son vitrail. Je m'esquive.

Au café, on s'impatiente. On s'émerveille : "Sais-tu que tu viens d'accomplir un exploit ?" conclut Perrot.

Mr Louvière me fait préciser les circonstances de l'arrestation. "Si vous étiez venu me voir à Lesneven, vous auriez embarqué pour l'Angleterre". Je n'en suis plus à de tels regrets. Tout fut grâce.

Le Supérieur m'invite au Séminaire. Quelques jours plus tard, je monte à Missilien. Des applaudissements accueillent mon entrée au réfectoire. Yves Le Brun avait raison : "On ne t'a pas désavoué". ⑪

Sirènes politiques.

Début 1945, se déroulent les élections municipales. Je suis à Dachau, grabataire. Les communistes engagent la campagne, avec le label dont ils vont faire désormais ample usage : "Parti des fusillés".

A Douarnenez, Libé-Nord, expression socialiste dans la Résistance, fait attelage avec le Front National, d'obédience communiste.

Xavier Trellu est aux armées, Luc Robert en déportation. Des amis ont envisagé de me placer tête de liste. Un prêtre en compétition politique, ce n'eût pas été insolite en Bretagne. La troisième circonscription de Brest fut successivement représentée, au Parlement, par trois ecclésiastiques : Mgr Freppel, évêque d'Angers, Mgr D'Hulst, recteur de l'Institut Catholique de Paris, l'abbé Gayraud, professeur à l'université Catholique de Toulouse.

Le quatrième et dernier vicaire de Douarnenez est une ombre, un zombie auprès de ces personnages prestigieux. De toute façon, le Droit canonique interdit au prêtre de s'engager dans l'arène électorale. Toute dérogation relève du jugement de l'évêque. Sans doute est-ce là une sage disposition.

En l'occurrence, on ne songe pas à s'adresser à Mgr Duparc, voué au chapelet. On frappe donc chez Mgr Cogneau.

L'auxiliaire écoute, lève ses longs bras. Il tousse beaucoup, parle peu mais vise juste "Mr Cariou ? Savez-vous seulement s'il est vivant ? Supposez que votre liste l'emporte, Mr Cariou serait alors en situation d'être élu maire, puisque vous le placez en tête. Vous auriez choisi un mort. Vous crouleriez sous le ridicule et l'odieux. Supposons-le vivant. Etes-vous sûr qu'il se prêterait au jeu politique ? C'est l'autorité diocésaine qui en déciderait".

La délégation rentra bredouille. Le communiste Caroff l'emporta. Tout à la joie de mon ministère retrouvé, je n'aurai aucun mérite à résister aux sirènes politiques.

Décoration impromptue.

Le dimanche 22 juillet 1945, le général de Gaulle est en Bretagne. Douarnenez est l'une des étapes de son voyage. C'est une marche triomphale, dans notre cité, pavoisée de drapeaux, les rues voûtées de filets bleus.

Avant de s'adresser à la foule massée sur la place, le général va remettre quelques décorations.

Le clergé a reçu des services de la mairie une invitation collective. Je me trouve avec mes confrères : Mr le curé, Yves Kerboul, Jean Calvarin, Michel Bourdon.

L'un des responsables de Libé-Nord me fait signe : "Votre curé a été un collaborateur. Sa place n'est pas ici aujourd'hui. Qu'il retourne au presbytère".

- Le curé est l'invité du maire communiste. S'il devait quitter la place, sur tes ordres, je l'accompagnerais".

L'homme rentre auprès des siens, qui me sont tous des amis.

J'ai aperçu, dans le cortège officiel, le général Audibert, l'auteur du billet comminatoire au préfet de Tours, le bon papa de Compiègne. Il me reconnaît : "Que faites-vous là ? Vous êtes sûrement sur la liste des récipiendaires".

- Je n'ai reçu aucune notification".

Audibert s'éloigne, puis revient : "C'était un oubli. Je viens de le réparer" m'annonce-t-il. Il me place à la droite de Jean Marin, avant les braves qui ont participé à la libération de Douarnenez et du Cap Sizun. Mon curé se redresse, ayant part à l'honneur qui échoit à son dernier vicaire. Il ne saura jamais la démarche incongrue qui visait à l'exclure de la fête.

Le sel de l'anecdote est que la médaille de la Résistance, épinglée par de Gaulle sur ma soutane, n'a pas été homologuée à la chancellerie.

Le Pardon du Retour.

Les grandes liturgies de la Libération ont pris fin. Chacun s'efforce d'oublier ses drames. Les hommes ne sauraient s'éterniser sur les tombes.

Je ne me rends pas sur les dunes de la Palud, au Pardon de Sainte-Anne, en cet été 45. J'ai abandonné les chaussons-tapis. Mais la canne m'est encore un compagnon bien utile.

L'ex-gefang Yves Kerboul a pris part au pèlerinage. A son retour, il me ramène quelques échos de l'homélie auxiliaire. Mgr Cogneau, canoniste incollable est allergique à la longue houle du verbe qui ravissait les auditoires de Mgr Duparc.

Yves n'a retenu qu'une phrase. Elle s'est plantée comme banderille dans sa légitime fierté : "Il est temps que les prisonniers reviennent enfin à une vie sérieuse et digne".

Requiem.

Je suis bien surpris, ce jour d'été 45 lorsque l'ami me glisse à l'oreille : "Tu sais, on est soulagé, à l'évêché. On craignait de ta part un peu d'amertume".

Revenu des portes de la mort, j'ai retrouvé, avec la santé, la joie de vivre. Entouré d'amis, je m'épanouis dans l'exercice d'un ministère passionnant. L'accueil de Douarnenez m'a comblé. Mgr Duparc m'a ouvert l'évêché pour ma convalescence. La proposition prêtait à sourire, mais je lui trouvais un écho de la parabole évangélique.

Je l'atteste : l'idée d'une quelconque vengeance ni la moindre rancœur ne m'a visité. Avec Frère Salaün, je priais à Carhaix, à Rennes, à Compiègne, pour Zeller.

Au fait, qu'était devenu notre Judas ?

A l'automne 45, le bruit court à Douarnenez que l'homme vient d'être débusqué en zone anglaise d'occupation. On le ramène en Bretagne sur les lieux de ses exploits. L'instruction a requis mon témoignage.

Le procès s'ouvre en mai 46. Nous sommes en nombre, dans la salle des témoins. Je croyais connaître un traître. Je découvre un monstre, qui a tué, de sa propre main, plusieurs centaines de Français, ses compatriotes.

Qui est cet homme ? Le grand-père alsacien avait opté, en 1871, pour la France. Comme Huntziger qui fut, au collège de Lesneven, notre professeur de musique, le père du général signataire de l'armistice de 40, à Rethondes et successeur de Weygand, dans le gouvernement de Vichy.

Deux Zeller avaient rejoint de Gaulle. ils seront tous deux généraux à cinq étoiles. Zeller a respiré, dans sa jeunesse la ferveur patriotique. Il opte pour la Royale. Il est lieutenant de vaisseau, lorsqu'une passion fatale dévore les promesses d'une heureuse carrière. La fille aurait flambé la fortune de l'Aga Khan.

Zeller emprunte à l'un, puis à l'autre. Vient la panique. Le jeune officier n'est plus en mesure, avec sa modeste solde, d'honorer ses dettes. Il cède à une autre tentation, où tout bascule : le trafic de la drogue. La police des narcotiques remonte la filière. Elle aboutit à Zeller. La Royale a, pour de telles dérives, horreur et mépris. Elle largue le beau et brillant officier. C'était en 1924.

Jeune encore, Zeller pouvait se refaire une virginité. D'abord représentant de commerce, il devient reporter sportif. Sa plume trousse des sketches que la radio accueille volontiers.

En 1939, il frappe à la porte de la

Marine. Mais le Grand Corps n'a pas oublié la forfaiture. Zeller s'engage alors dans la Croix-Rouge. Celle-ci lui confie un camion bibliothèque, qui sillonne les postes du front, pendant la drôle de guerre. Dans la débâcle, il est fait prisonnier à Verdun. Mais, peu après, il est rapatrié sanitaire.

Pour expliquer son franchissement du Rubicon, il parlera d'un naufrage, au cours d'une partie de pêche, dans la baie de Saint-Brieuc. Des Allemands l'auraient tiré d'une situation désespérée.

Ce fut son chemin de Damas nazi. Il entre à la L.V.F., rejoint le front russe à Smolensk, mais se fait bientôt réformer.

Retour à Saint-Brieuc, il prend la carte du P.P.F. de Doriot, entre au service de propagande de la L.V.F.

Estimant insuffisants ses appointements mensuels de 4 000 frs, il se fait escroc.

Mis au courant de ses filouteries, les Allemands le font chanter, l'introduisent dans la Gestapo, avec le grade de capitaine. C'est une dérision pour l'enseigne de vaisseau de la promotion 1914. Ses camarades de la Royale sont déjà capitaines de vaisseau et amiraux.

Voleur, escroc, le policier nazifié est aussi le mouchard de ses complices. Il ricane aux chambres de torture. Il craque l'allumette

qui transforme en torches toute une famille, les grands-parents, la jeune maman, deux tout jeunes enfants.

Peu avant le procès de Rennes, j'ai reçu, de la zone anglaise d'occupation, une lettre de Max Douguet, attaché aux Renseignements français. On a retrouvé le carnet qui a enregistré le salaire de Zeller pour chacune de ses prises. Mon nom y est inscrit. Zeller est une âme basse.

Je suis le dernier cité à la barre. Je confirme le bref témoignage de l'instruction. J'ajoute, tourné vers le box : "Frère Salaün et moi avons prié pour vous. Prié pour que vous reveniez de vos égarements. Je n'ai qu'un regret, mais il pèse très lourd. C'est que Frère Salaün, assassiné à Bremen-Farge, ne soit pas à cette barre pour vous redire notre pardon".

Le verdict ne pouvait surprendre. Le 15 mai 1946, Zeller est condamné à mort. Sa très vieille maman habitait dans le 16ème arrondissement. Elle me transmet, dans une lettre bouleversante, les remords de son fils.

L'aumônier de la prison Jacques Cartier remet Zeller sur les sentiers de la foi. L'homme se montra courageux face au peloton et tomba au cri de "Vive la France !"

C'est peut-être la mort du bon larron. Il suffit d'un regard pour transfigurer une vie criminelle.

NOTES

1. La commune de Rocbaron a tenu à honorer et perpétuer le souvenir du fait d'armes.

Le 15 juin 1945, cinquième anniversaire de l'événement, elle a inauguré le monument à la mémoire de Marcel Le Bihan, en bordure de la route de Rocbaron à Cuers.

Une stèle a été dressée à l'endroit exact où l'avion de Marcel a terminé sa glorieuse trajectoire.

La municipalité a donné à l'une de ses avenues le nom de Marcel Le Bihan.

La famille Roux a tenu à me montrer le canapé qui accueillit les brûlures de l'héroïque pilote. Il est conservé à l'égal d'une relique.

La Royale s'est honorée en attribuant successivement à deux unités de la Flotte le nom de Marcel Le Bihan. D'abord à un ancien aviso allemand : éclatant hommage à celui qui murmurait, en son agonie : "On les aura".

Depuis 1978, c'est l'aviso A 69, basé à Cherbourg, qui exalte sur les mers, le haut fait d'armes accompli dans le ciel de Provence, au brûlant mois de juin 40, par le pilote de l'Aéronavale, fils de Douarnenez.

Sur le macaron du navire, remarquez l'hermine plongeant vers la mort et la devise de la Bretagne : Potius mori quam foedari. "Plutôt la mort que la trahison".

Enfin, en février 1991, la Marine a donné à la

promotion de l'Ecole de Maistrance le nom de Marcel Le Bihan, héros national.

2. A mon retour de Dachau, R... vint me voir "L'évêque avait raison. La plupart de mes camarades Breiz Atao sont devenus des espions, des assassins au service des Allemands. Sous couvert de "Milice Perrot", ils ont été les auxiliaires forcenés de la Gestapo".

3. Aux heures décisives de la Libération, Aristide Québriac se montrera à la hauteur de ses responsabilités. Au plan de sa carrière, il occupera les postes prestigieux de Nantes, puis du Havre.

4. Après la reddition des "poches de l'Atlantique" (Brest, Lorient, Saint-Nazaire, Royan) Thierry d'Argenlieu, dans le cadre de ses fonctions, inspecte les ports libérés. De passage à Quimper, il demande audience à Mgr Duparc. L'évêque refuse de le recevoir. Le 16 août 1945, l'amiral Carme est nommé Haut-Commissaire en Indochine. De Gaulle obtient de Pie XII, par l'intermédiaire du nonce Roncalli, les dispenses canoniques. Ce proconsulat de deux ans sera diversement apprécié.

Promu chancelier de l'ordre de la Libération,

Thierry d'Argenlieu négocie un compromis difficile entre les sentiers escarpés du Carmel et le train de maison d'un personnage de haut rang. Il est souvent l'hôte du général-président à l'Elysée.

Son état de santé déclinant, il quitte la chancellerie en 1958, se replie sur son couvent d'Avon-Fontainebleau.

Le 28 juillet 1964, j'apprends l'arrivée au Carmel de Brest-Le Relecq, du Père Louis de la Trinité. Recteur de la paroisse, je me rends auprès de lui.

Une infirmière pousse la chaise roulante, sous la somptueuse frondaison de l'aumônerie : "Le Père est bien fatigué, me dit-elle. Je ne puis vous accorder que de brèves minutes d'entretien".

Les pas mal assurés sur le "chemin de la perfection", n'osant me risquer dans le labyrinthe du "Château intérieur", j'évoque la Royale, histoire de meubler les instants concédés par l'ange gardien d'une vie qui glisse vers son terme.

Après l'entretien, je sonne au parloir du Carmel. La Prieure me demande, inquiète :

"Eh bien ! de quoi avez-vous parlé ?

- Ma mère, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, ce n'est pas ma peinture. Alors, je me suis rabattu sur la Marine.

- Malheureux ! s'écrie-t-elle. Le Père va mou-

rir. Vous avez réveillé ses gloires, ses vanités d'amiral, de Haut-Commissaire, de grand chancelier et autres hochets. Il fallait le préparer à son proche rendez-vous avec le Seigneur.

- Le Père a son directeur de conscience.

Dieu n'est pas Torquemada. Je crois à la miséricorde du Juste Juge".

Le 17 août, Thierry d'Argenlieu est conduit d'urgence à l'Hôpital Maritime de Brest. Lorsque je me rends à son chevet, le chef du service de réanimation me confie que le Général fait prendre tous les jours des nouvelles de son compagnon.

Le Père Louis de la Trinité s'éteint le lundi 7 septembre. Le corps est ramené au Carmel. On le revêt de la bure des Carmes-Déchaux. Le dépouillement du Religieux semble l'emporter sur les étoiles amirales et les grands cordons.

Une première liturgie se déploie dans la chapelle du Carmel. Le Provincial est présent. Il me paraît soucieux de connaître les dispositions testamentaires de Louis de la Trinité.

Je lui fais part du témoignage que je tiens de l'ingénieur général de l'Artillerie navale, Albert Lozac'hmeur. Celui-ci a embarqué clandestinement avec Thierry d'Argenlieu, corvettard de réserve, réactivé en 1939. Fait prisonnier à l'arsenal de Cherbourg, il s'évade, trouve une

barque qui le conduit en Angleterre. Le Carme dit à Lozac'hmeur : "Je continue le combat. Mais désormais, à titre d'aumônier".

De Gaulle ne l'entendra pas de cette oreille. La Royale est restée massivement fidèle au Maréchal. Louis de la Trinité se laisse convaincre. Le capitaine de corvette va franchir les échelles, grimper aux étoiles, à la vitesse de la lumière.

Une seconde liturgie attend le Carme à Avon. De Gaulle, de son côté a décidé d'offrir à l'un de ses premiers compagnons de 40 les honneurs de funérailles nationales. Elles se déroulent aux Invalides.

Le corps ne reviendra pas à Avon. L'amiral Carme a disposé de reposer dans le caveau de ses pères, à Avrechy-Argenlieu, près de Clermont, dans l'Oise.

5. Bollaert succédera à l'amiral Thierry d'Argenlieu, au poste de Haut-Commissaire en Indochine.

Jouhaud, général d'armée aérienne sera l'un des 4 putschistes d'Alger, en 1961, avec Salan, Challe et Zeller.

6. Le contrôle de la GAST (douane maritime allemande) pouvait tourner au drame. Claude Hernandez et Pierre Plouhinec simulent une panne de voiture près du poste.

Ils jouent les désespérés, demandent au factionnaire de les aider. C'est le moment où se présente le "Dalc'h mad". Il n'y aura pas de contrôle. En avant, route de pêche !

Plus tard, les coups de boutoir de la houle mettent à mal les jointures de la pinasse. L'eau s'infiltre, monte dans la cale, en dépit de tous les efforts pour l'évacuer.

Lili décide le recours au paillet Makaroff. Tentative bien aléatoire dans le déchaînement des éléments. Elle réussit. Dieu soit loué !

Le "Dalc'h mad" ne fera pas son trou. Il portera ses 19 rescapés jusqu'à Newlyn, après 52 heures de transe, au cours desquelles a joué une totale solidarité autour de Lili, grand capitaine de 23 ans.

Le "Dalc'h mad" a tenu bon et Sainte-Anne a bien fait les choses.

7. Dès le début de l'Occupation, Jean Crouan déploya une intense activité clandestine pour libérer nombre de prisonniers parqués à Quimper-Lanniron, et au Fort de Crozon. Plus tard, il camoufla les jeunes requis du S.T.O., les pourvoyant de fausses cartes d'identité.

En 1943, les Alliés intensifient leurs bombardements sur Brest et Lorient, repaires des U. Boote, redoutables prédateurs de l'Atlantique, sur la route des convois.

Aviateurs anglais, canadiens, américains descendus par la Flack, réussissaient parfois à échapper au filet allemand. Il importait de les accueillir et de les rapatrier.

La Gestapo était, depuis longtemps, sur les talons du maire de Quéménéven. Rien de précis à son encontre. Il est cependant dirigé sur Mesgloaguen, puis Compiègne.

A la mi-avril 43, il est ramené à Quimper. Cette fois, le suspect est l'objet d'une grave inculpation. Que s'est-il passé ?

Cinq aviateurs américains ont été appréhendés à Saint-Pierre-des-Corps, gare de triage de Tours. Sur l'un deux, l'adresse de la personne qui l'a hébergé à Lannédern. Imprudence insensée. L'Américain se proposait de revenir, la guerre finie, pour remercier ses hôtes.

La Gestapo remonte la filière, aboutit à un vaste coup de filet. Au Palais de Justice de Quimper, le Conseil de guerre prononce six condamnations à mort. L'émoi est considérable dans tout le département. A Douarnenez, Mme André Chancerelle est la sœur de Jean Crouan.

La rumeur accréditait un ballet dramatique autour de ces sentences. Le Préfet régional de Rennes serait intervenu auprès de Pétain. Le Maréchal aurait plaidé auprès du Führer la grâce de son Conseiller national

et l'aurait obtenue. Le bénéficiaire ne l'aurait acceptée que liée à celle de ses compagnons. Hitler aurait apprécié la chevalerie de Crouan et grâcié tout le monde.

Le certain est que tous prirent le chemin de Fresnes, puis celui de la prison parisienne du Cherche-Midi. Le 2 juillet 43, départ pour l'Allemagne. Jean Crouan et ses amis se feront traiter aux meilleures résidences aménagées par Himmler pour les "terroristen", jusqu'à l'ultime étape de Dachau. Ils y arriveront le 5 mars 1945. Ils me feront la joie d'une visite dans ma stube 4 du Revier. Nous venions de chanter l'Alleluia de la Libération.

8. Recteur de Saint-Guérolé Penmarc'h, je retrouvai Jean Tanneau. Il était le quêteur attiré de la grand' messe. Le 28 mai 1966, la population fera de son enterrement un triomphe.

9. Le charcutier reviendra de la grande épreuve. Il se rendit au pèlerinage des prisonniers et déportés de Bretagne, à Sainte-Anne d'Auray, le 16 septembre 1945.

Les organisateurs m'ayant demandé de dire quelques mots au nom des déportés, je rappelai le vœu de notre compagnon. A l'issue de la célébration, je le retrouvai, entouré d'une famille comblée.

10. En novembre 1956, Albert Sarraut représentait la France à l'inauguration de quelque palais officiel, à Dakar. La "Jeanne" y faisait escale. Au cours d'une réception, dans les jardins de l'Amirauté, j'osai aborder l'ancien Président du Conseil. Nous évoquâmes Royal-Lieu, la Saint-Pierre, le discours décanal du 28 juin 44. Le Président me dit son admiration pour Mgr Théas et parla de son rayonnement au camp des Prominents.

11. Il m'arriva d'accompagner en pèlerinage à Lourdes les paroissiens de Douarnenez, puis les marins de la Royale. Chaque fois, Mgr Théas m'accueillera dans son chalet, proche de la basilique.

L'année de sa promotion à Tarbes, le nouvel évêque de Lourdes reçut un pèlerinage de Lyonnais, conduit par le cardinal Gerlier. Le primat daigna s'intéresser à l'aventure de l'ancien évêque de Montauban. Celui-ci conclut : "Eminence, nous étions deux évêques, des centaines de prêtres. Il nous manquait un cardinal. Un cardinal de chez nous en déportation, quel rayonnement assuré à l'Eglise de France ! - Figurez-vous, ajouta Mgr Théas, le cardinal prit fort mal la chose".

12. Je retrouverai Corentin Birrien et

aurai la grande joie de bénir son mariage avec Anna Rognant, à Telgruc-sur-Mer, le 22 décembre 1948.

13. 30 mai 1955. Je suis aumônier de l'Ecole Navale. Le Dr Arnaud, chirurgien à la clinique Saint-Esprit à Brest-Recouvrance me téléphone : "On a ouvert le charnier de Husum. Alerté, je me suis rendu sur place, accompagné par le dentiste qui avait réalisé une prothèse pour mon frère Pierre, peu avant son arrestation. La fiche a été conservée. Ainsi, mon frère a pu être identifié. Nous avons ramené le corps. Il est chez maman. Les funérailles auront lieu après-demain, au village natal de Saint-Denis-la-Chevasse. Nous aimerions beaucoup vous voir parmi nous. Vous êtes l'invité de maman".

Je fais le voyage avec le docteur. Madame Arnaud et toute la famille m'entourent d'attentions. La mère a retrouvé son fils, comme pour le bercer une dernière fois.

Le lendemain matin, le village est investi, envahi. Tous les parlementaires, les notabilités de la région, des centaines de prêtres, deux évêques, les anciens du collège Richelieu, mais aussi et surtout le peuple des champs. La Vendée de la foi est là, rassemblée. J'assiste à une canonisation populaire.

14. Que sont devenus les pensionnaires de Neuengamme, dans la phase finale de la débâcle allemande ?

Les Prominents ont été transférés à Theresienstadt, en Tchécoslovaquie. Ils l'ont été par cars suédois. C'est le signe d'une haute protection, sans doute celle du Prince Bernadotte. Les malades et handicapés ont été dirigés sur le mouvoir de Bergen-Belsen, dans le Hanovre.



Le monument à la mémoire des 7.000 victimes du Cap Arcona et du Thiel-beck.

Ceux qui travaillaient dans les kommandos de Hambourg et de Brême ont été regroupés à Sanbostel.

Les hommes valides ont reçu l'ordre de nettoyer le camp et de brûler les archives. Après

quoi, ils ont été embarqués à Lubeck sur trois bateaux : Cap Arcona, Thielbeck, et Athen.

Les Anglais ont interprété le mouvement de ces unités comme une tentative d'évasion des personnalités nazies vers quelque pays neutre. Ils les bombardent, les coulent, accablant du destin le plus tragique 7 000 déportés, assassinés par leurs libérateurs.

Tôt après son retour de déportation, le colonel de Grancey accédera aux étoiles de brigadier, puis de divisionnaire. J'aurai la joie de sa visite à Douarnenez. Gouverneur des Invalides, il m'accueillera, lors de mes passages à Paris.



Dans la baie de Lubeck, des fleurs jetées par des anciens de Neuengamme, au-dessus de l'endroit où gisent leurs camarades assassinés.

15. Peu après la Libération, Béran fut promu au siège primatial de Prague et cardinal.

Lorsqu'un coup de force portera les Communistes au pouvoir en 1948, Béran ne tardera pas à se dresser contre les excès de la dictature des staliniens, comme il l'avait fait contre la croix gammée. Les nouveaux maîtres l'écartent de Prague, le consignent au fond d'une campagne.

En 1957, je faisais un voyage en Europe centrale et de l'Est. Chaque pays nous collait un guide officiel, naturellement encarté au Parti. Celui de Prague était un fringant jeune homme. Il crut bon de nous exposer les beautés du Régime. Mon intervention l'arrêta net : "Nous sommes ici pour découvrir une superbe capitale que l'Histoire vous a léguée. Nullement pour encaisser un cours d'idéologie marxiste. Nous venons de France, pays de la liberté".

Après la visite de la cathédrale et du célèbre château, l'étudiant nous montra un palais : "C'est là, dit-il, qu'habite le cardinal-archevêque".

Je saisis la balle au bond "Le cardinal Béran a été l'un de mes compagnons à Dachau. Je souhaite le saluer. Est-il en ce moment chez lui ?

- Certainement, répond avec aplomb notre

délégué de l'Intourist. Mais notre programme est chargé".

Ma réplique cingla : "Vous mentez, Monsieur. Le cardinal n'est pas chez lui. Vous le savez fort bien. Le monde entier sait que vos maîtres l'ont privé de liberté, comme l'avait fait Hitler".

Le délégué-menteur en devint moins bavard. Mindzenty, Slypyi, Wischinsky, Béran : quatre cardinaux. Quatre témoins de la foi dans un univers d'oppression, où les lendemains de la Libération s'ouvrirent sur le goulag rouge, après l'univers nazi des camps de concentration.

16. Je revis Michelet. C'était au ministère de la Guerre. Singulière promotion du sergent-chef de réserve traitant avec Juin, avec de Lattre, avec Leclerc.

Il fut garde des Sceaux. A quelle lampe s'éclairait-il dans les arcanes d'une administration si complexe ? Me Lenfant, l'une des célébrités du barreau - à l'égal de Maurice Garçon, de Floriot, d'Izard - était, à Saint-Guénolé, mon paroissien d'été, fidèle à la messe quotidienne, qu'il tenait à servir.

"Que pensez-vous de votre Ministre Michelet ? lui demandai-je un jour. C'est une haute conscience, répondit-il, et un chrétien exemplaire. Nous avons l'impression que sa Justi-

ce penche vers la miséricorde. C'était aussi la Justice de Saint-Louis".

On sait que le cursus scolaire de Michelet n'alla pas au-delà du certificat d'études. Mais l'épicier de Brive entretint une correspondance suivie avec les Maritain, avec Claudel, Mauriac, Garric, Borne et tant d'illustrations de l'esprit et du renouveau catholique.



*Dans l'allée centrale du camp,
dite rue de la Liberté, l'immense foule.*

Le congrès eucharistique international se tint à Munich du 31 juillet au 7 août 1960. Il devait s'achever par une marche pénitentielle, depuis la place Thérèse jusqu'à Dachau : 18 km. Recteur de Saint-Guérolé, je tins à me joindre à ce geste symbolique. La foule immenses des congressistes emboîta le pas

aux Allemands qui portaient une croix monumentale.

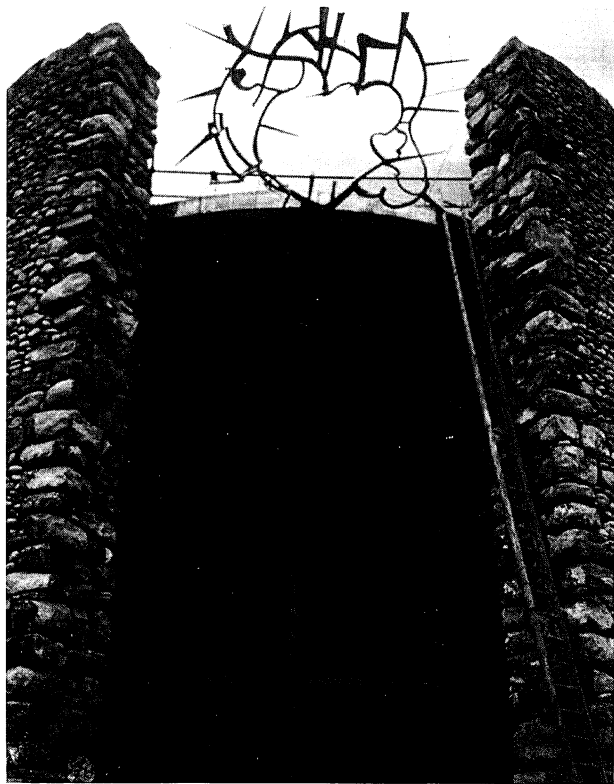
Sur la place d'appel, l'animation de la cérémonie était assurée par l'évêque auxiliaire de Munich, un ancien du block 26. La plupart des évêques du Congrès avaient tenu à s'associer à la liturgie d'expiation. J'y saluai Mgr Fauvel.



*Au 1^{er} rang Edmond Michelet qui me regarde le photographe.
A sa gauche le prince Xavier de Bourbon-Parme*

Au premier rang de l'assistance, Edmond Michelet, alors Garde des Sceaux. A son côté le prince Xavier de Bourbon-Parme. Celui-ci, frère de l'impératrice Zita, fut, lui aussi, pensionnaire du camp, avec le chancelier Schussnigg, le président Joos et bien d'autres Excellences que les humeurs d'un para-

noïaque avaient balayées, comme feuilles mortes au vent d'automne. Des visages surgissent au-dessus de la poignante liturgie. C'est pour eux que j'étais venu du fond de ma Bretagne.



En forme d'anneau brisé, la chapelle dressée au camp de Dachau, sur la place d'appel. Croix et couronne d'épines.

Après la cérémonie expiatoire sur l'Appelplatz, je me rendis à l'église paroissiale. Surprise. Contre un pilier, une vitrine. A l'intérieur, la crosse, la mitre, l'anneau, la chasuble que portait Mgr Piguet pour l'ordination sacerdotale de Karl Leisner. Souvenirs précieux d'une Eglise des Catacombes, au camp de Dachau.



Les ornements portés par Mgr Piguet pour l'ordination clandestine de Karl Leisner. Ils sont désormais exposés dans l'église paroissiale de Dachau.

17. Le S.T.O. fut, pour la hiérarchie diocésaine, une épreuve de vérité.

Environ 120 séminaristes, nés en 1920, 1921, 22, 23, étaient concernés par la loi du Travail obligatoire en Allemagne.

En février 1943, Mgr Duparc transmet ses directives au Supérieur. Mr Louvière réunit son Conseil qui marqua collectivement son opposition. On joua sur la sémantique. L'évêque demandait l'obéissance à une loi contresignée par le Maréchal. "Demander n'est pas exiger". On peut penser que l'opposition la plus déterminée au S.T.O. fut exprimée par le chanoine Kerbrat, professeur de Droit canonique, Commandant de réserve, il affichait, sans excès de prudence, ses intentions de reprendre le combat à visage découvert. C'est ainsi qu'il exposait ostensiblement à la fenêtre de sa chambre, non pas des escarpins pour le menuet de la reine au Trianon, mais les croquenots cloutés du biffin. La Gestapo arrêta le chanoine-commandant. On ne saura rien de précis sur les circonstances de sa mort. Tout porte à croire qu'il a été fusillé au fort de Brest-Le Bouguen.

L'abbé Kérautret, futur évêque d'Angoulême, était à l'époque sous-directeur des Œuvres. Il entretenait une correspondance suivie avec des Jocistes qui n'avaient pu ou pas su échapper au S.T.O.

Sur invitation de Mr Louvière, l'abbé Kérautret se rendit au Séminaire de Lesneven. Devant les élèves rassemblés à la salle des Exercices, il exposa les risques physiques et moraux d'un éventuel départ en Allemagne.

C'est à la lumière de ces révélations que le Supérieur décida la mise en vacances immédiate de tout le séminaire. A chacun de se déterminer en toute liberté.

Un départ était prévu en gare de Quimper, en présence d'un représentant de la Préfecture. L'abbé Kérautret y fut délégué par Mgr Duparc, pour transmettre aux requis les vœux de l'évêque et l'invitation pressante à rester fidèles, dans leur exil, aux Exercices spirituels, en usage au Séminaire.

Il était accompagné de son ami, l'abbé Henri Sévellec, chargé de la J.M.C. diocésaine. Mgr Kérautret témoigne aujourd'hui : "Nous étions allés de concert au devant des éventuels séminaristes qui se présenteraient avec l'idée de leur dire : "En hâte, camouflez-vous". En fait, il ne s'en présenta qu'un, à qui nous avons conseillé de se perdre dans la nature. Ce qu'il fit. Ainsi nous pûmes donner à l'évêché la nouvelle que personne ne s'était présenté".

A la plus grande joie, n'en doutons pas du Supérieur, des professeurs et de l'abbé Kérautret.

Le chanoine Moënner, vicaire général chargé de l'enseignement secondaire, le chanoine Le Ster, inspecteur de l'enseignement primaire s'activèrent à organiser le camouflage des séminaristes dans les écoles et collèges du diocèse. Certains s'égaillèrent dans des fermes ou même rejoignirent un maquis.

A l'ordination du 29 juin 1943, Mr Louvière prit le risque de déclarer aux séminaristes : "Même si vous partez en Angleterre, soyez assurés que vous serez accueillis à bras ouverts, dès votre retour".

En octobre, la rentrée se fera progressivement pour la plupart des séminaristes. Avec des complicités médicales ou la complaisance des mairies qui ont avancé ou retardé les dates de naissance, ils échappaient désormais à la réquisition du S.T.O. Quelques-uns ont prolongé leur clandestinité et n'en sortiront qu'à la Libération.

A part Mgr Duparc, une ombre au déclin d'une longue vie, et qui avait manifestement perdu le contact avec les réalités, la hiérarchie diocésaine aura aidé les séminaristes de Quimper, sous l'impulsion de leur Supérieur et des professeurs, à assumer les risques du bon choix. Elle a donné un témoignage exemplaire de patriotisme.

